



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



ACTE IV, SCÈNE V.

LORENZINO,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

par Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, LE 24 FÉVRIER 1842.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE DUC ALEXANDRE. M^{rs} { FIRMIN.
DROUVILLE.
LORENZINO. M. BEAUVALLET.
MICHELE. M. LIGIER.
FRA LEONARDO. M. GUYON.
PHILIPPE STROZZI. M. GEFFROY.
LE HONGROIS. M. FONTA.
GIOMO. M. MATHIEN.

VITTORIO. M. ROBERT.
MATTEO. M. LEROUX.
CORSINI. M. DARCOURT.
FRECCIA. M. ALEXANDRE.
LE FAMILIER. M. LABA.
GAETANO. M. LEFÈVRE.
LUISA. Mlle DOZE.

ACTE PREMIER.

La place Sainte-Marie-Vieille, à Florence. A gauche du spectateur, un mur d'où pendent de longs festons de lierre, et au-dessus des créneaux duquel paraissent des branches d'arbres dépouillées de feuilles. Au fond le couvent de la Sainte-Croix. A droite, une suite de maisons. En avant des maisons, vers le troisième plan, un puits avec des ornements en fer. Il est minuit, le temps est sombre, et le théâtre n'est éclairé que par les cierges qui brûlent devant une Madone placée dans une niche, à l'angle du couvent.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE HONGROIS, GIOMO.

Le Hongrois est assis sur le mur, entre deux créneaux, les jambes pendantes, ayant une échelle de cordes fixée près de lui. Giomo entre par la rue à droite et s'apprête à aller frapper à la porte du couvent.

LE HONGROIS, à demi-voix.

Est-ce toi, Giomo

GIOMO.

Qui m'appelle?

LE HONGROIS.

Moi.

GIOMO.

Qui toi?

LE HONGROIS.

Approche et tu verras.

GIOMO.

Ah! le Hongrois!

LE HONGROIS.

Lui-même.

GIOMO.

Que diable fais-tu donc perché au haut de ce mur?

LE HONGROIS.

Et toi, que viens-tu chercher dans ce couvent?

GIOMO.

J'y venais rejoindre son altesse le duc Alexandre.

LE HONGROIS.

Et moi je l'attends.

GIOMO.

Il n'est donc pas au couvent de la Sainte-Croix?

LE HONGROIS.

Non.

GIOMO.

Par quel hasard? il devait y passer la nuit.

LE HONGROIS.

Oui, mais nous avons trouvé toute la communauté en révolution; une religieuse était à l'agonie, ou même était morte, je ne sais plus bien; de sorte que la bonne abbesse, tout en remerciant son altesse de l'honneur qu'elle daignait lui faire, l'a priée de repasser un autre jour.

GIOMO.

Et alors, qu'a fait le duc?

LE HONGROIS.

Et alors, pour ne pas avoir perdu tout à fait notre temps, il s'est décidé, se trouvant tout porté, à faire une visite à la Térésa Sacchetti, son ancienne maîtresse, et sans doute pour donner plus de piquant à l'aventure, il m'a fait jeter l'échelle de cordes sans laquelle nous ne marchons jamais, sur le mur de son jardin, et il est entré par escalade ni plus ni moins qu'un Florentin du temps de Buondelmonte ou de Farinata des Uberti, en me recommandant de l'attendre ici, et de te rallier à nous si par hasard tu venais, comme il te l'avait ordonné, pour le rejoindre au couvent de Sainte-Croix.

GIOMO.

Chut! Quelqu'un vient.

LE HONGROIS.

Monte ici et mets ton masque alors.

Giomo met son masque et monte cinq ou six échelons.

SCÈNE II.

LE HONGROIS sur le mur, GIOMO sur l'échelle, GAETANO et VITTORIO SACHETTI passant au fond enveloppés de grands manteaux.

VITTORIO.

Sonne ou frappe doucement, que les voisins ne nous entendent pas.

GAETANO.

C'est inutile, j'ai la clef.

VITTORIO.

Ah! cela vaut mieux encore.

Ils disparaissent.

SCÈNE III.

LE HONGROIS, GIOMO.

LE HONGROIS.

Descends vite et regarde où vont ces deux hommes.

Giomo descend, remonte la scène, suit Vittorio et Gaetano des yeux, puis revient sans bruit reprendre la place qu'il occupait.

GIOMO, à demi-voix.

Dis donc.

LE HONGROIS.

Eh bien?

GIOMO.

Ils sont entrés par la première porte à gauche.

LE HONGROIS.

La première porte à gauche! mais c'est la nôtre.

GIOMO.

Ma foi, il me semble du moins.

LE HONGROIS.

Diable! qu'est-ce que cela veut dire?

GIOMO.

Le duc est-il seul?

LE HONGROIS.

Non. Il est avec son damné Lorenzino.

GIOMO.

Ce qui est tout comme.

LE HONGROIS.

Non, ce qui est pis.

GIOMO.

Si j'allais le prévenir?

LE HONGROIS.

Oui, et puis trompe-toi par hasard, tu seras bien reçu.

GIOMO.

Ah! d'ailleurs, il a sa cotte de mailles et son épée, n'est-ce pas? (*Le Hongrois fait signe que oui.*) Avec sa cotte de mailles et son épée, le duc ne craint pas quatre hommes, à ce qu'il dit toujours, et ils ne sont que deux.

LE HONGROIS, à demi-voix.

Dis donc, Giomo, il me vient une idée.

GIOMO.

Laquelle?

LE HONGROIS, plus bas encore.

Si c'était Lorenzino qui l'eût trahi!

GIOMO.

Allons, te voilà encore avec tes anciens soupçons.

LE HONGROIS.

C'est que mes anciens soupçons se renouvellent tous les jours, ce qui les empêche de vieillir.

GIOMO.

Tu es fou, mon cher.

LE HONGROIS.

J'ai peur au contraire d'être le seul qui soit sage.

GIOMO.

Allons donc! connu comme l'est Lorenzino, est-ce qu'un pareil homme peut être à craindre?

LE HONGROIS.

Connu pour quoi?

GIOMO.

Connu pour un poltron, pour un lâche, pour une femelle qui se trouve mal en voyant une goutte de sang.

LE HONGROIS.

Mais si Lorenzino n'était rien de tout cela ; s'il avait voulu le paraître seulement?

GIOMO.

Ah ! pardieu ! la réputation est belle pour qu'on se donne tant de mal à l'obtenir.

LE HONGROIS.

Tous les masques ne sont pas pareils, et chacun prend celui qui convient au déguisement qu'il a adopté.

GIOMO.

Ainsi, à ton avis Lorenzino porte un masque?

LE HONGROIS.

Oui, et qui, si je ne me trompe, nous laissera voir un singulier visage, le jour où il tombera.

GIOMO.

Mais qui te fait croire cela ?

LE HONGROIS.

Toute sa personne... Tu hausses les épaules ; écoute : il est de tous les soupers du duc, n'est-ce pas ?

GIOMO.

Sans doute.

LE HONGROIS.

Nous sommes de quelques-uns, nous.

GIOMO.

Oui.

LE HONGROIS.

Eh bien, l'as-tu jamais vu ivre ?

GIOMO.

Le duc ? vingt fois.

LE HONGROIS.

Non, Lorenzino : pas une seule.

GIOMO.

Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ? qu'il porte bien son vin.

LE HONGROIS.

Non pas, mais qu'il met de l'eau dedans, ce qui est bien différent.

GIOMO.

Et c'est là-dessus que tu le juges ?... diable !

LE HONGROIS.

Là-dessus et sur autre chose ; tu diras tout ce que tu voudras, Giomo, mais je n'aime pas, moi, ces visages de marbre qui semblent empruntés à quelque statue couchée sur un tombeau depuis deux cents ans... On est homme enfin, on souffre ou l'on est heureux, on craint ou l'on espère, on a des joies ou des douleurs... eh bien, l'as-tu jamais aperçu, quelque émotion qui lui traversât le cœur, que Lorenzino en devint ou plus rouge ou plus pâle ? L'as-tu jamais vu rire ? l'as-tu jamais vu pleurer ? l'as-tu jamais entendu chanter dans une orgie ? l'as-tu jamais entendu prier dans une église ?... Non, non, crois-moi, c'est une lime sourde qui travaille dans l'ombre et qui mord sans bruit. Quelle besogne fait-il ? j'en sais rien ; mais

souviens-toi de ce que je te dis ce soir 5 janvier 1536, et quand on verra clair dans cette mine qu'il creuse, quand on reculera d'effroi devant l'œuvre de démon qu'il y aura bâtie, rappelle-toi ce que te dit le Hongrois ; entends-tu, Giomo ?

GIOMO.

Mais si tu as de pareils soupçons, pourquoi ne les as-tu pas dits au duc, toi qui es son familier ?

LE HONGROIS.

Oh ! je les lui ai dits, je les lui ai répétés cent fois ; mais il est comme tous les autres, il n'y veut pas croire. J'ai fait plus : avant-hier, nous avons passé la nuit chez l'Utivetta, comme tu sais.

GIOMO.

Oui.

LE HONGROIS.

Eh bien, comme le Lorenzino descendait du second étage avec une corde... j'ai dit tout bas au duc : Laissez-moi couper la corde, monseigneur.

GIOMO.

Qu'a-t-il répondu ?

LE HONGROIS.

Il a répondu : A ton aise, le Hongrois ; mais je te préviens, si tu fais cela, que j'ordonne au bourreau de renouer les deux bout et de te prendre le cou dans le nœud.

GIOMO.

Peste ! mais c'est qu'il le ferait comme il le dit !

LE HONGROIS.

Aussi, je me suis tenu pour averti, et je me suis bien juré à moi-même que ce serait la dernière fois que je parlerais de lui au duc, puisqu'il l'a ensorcelé comme un démon qu'il est.

GIOMO.

Écoute.

LE HONGROIS.

Qu'y a-t-il ?

GIOMO.

J'entends des cris, ce me semble... un froissement d'épées !

LE HONGROIS.

Alerte ! Giomo, on attaque ; toi par la porte, il y a une pince là dans l'angle... moi par ici.

Il saute dans le jardin.

GIOMO, descendant vivement l'échelle et cherchant le long du mur.

Où dis-tu ?... Ah ! la voilà !

Il court par la rue.

LE HONGROIS, dans le jardin,

Tenez ferme, monseigneur, me voilà.

On continue d'entendre un froissement d'épées. Pendant ce temps Lorenzino paraît sans toque au haut de l'échelle, enjambe vivement le mur, descend, traverse la scène en silence, tire de dessous son manteau une cotte de mailles, la jette dans le puits, et revient écouter au milieu du théâtre : au bout d'un instant, on entend un cri ; aussitôt le froissement des épées cesse, et tout reste dans le silence.

SCENE IV.

LORENZINO *seul*, puis LE DUC, puis LE HONGROIS et GIOMO.

LORENZINO, *d demi-voix*.

Là... il y en a un de mort... Lequel ?

Le Duc Alexandre paraît, montant à l'échelle de cordes du côté du jardin et tenant son épée entre ses dents : il s'arrête lorsqu'on le voit à mi-corps et se croise les bras.

LE DUC.

Parbleu ! tu es un fameux compagnon, Lorenzino ! deux hommes nous attaquent, et il faut non seulement que je fasse ma besogne, mais encore la tiennne.

LORENZINO.

Oh ! monseigneur, une fois pour toutes, vous me connaissez ; il faut me prendre comme je suis ou me laisser pour d'autres... De moitié dans vos festins, dans vos bals et dans vos plaisirs, tant que vous voudrez ; mais de moitié dans vos embuscades, dans vos duels et dans vos coups d'épée... merci, altesse, je laisse cet honneur à plus brave ou à plus fou que moi.

LE DUC, *enjambant le mur et descendant le long de l'échelle*.

Poltron !

LORENZINO.

Eh bien, oui, poltron... poltron tant que vous voudrez ; j'ai au moins l'avantage sur mes pareils de ne pas m'en cacher, moi. (*Raillant.*) D'ailleurs, est-ce que j'ai une cotte de mailles comme la vôtre, monseigneur, pour me donner du courage ?

LE DUC, *se tâtant*.

Ah ! pardieu ! tu m'y fais songer, je l'ai laissée dans la chambre de Térésa.

Il fait un mouvement pour ressortir.

LORENZINO, *l'arrêtant*.

Eh bien ! n'allez-vous point retourner la chercher ?

LE DUC.

Pourquoi pas ?

LORENZINO.

Il faut que votre altesse ait le diable au corps, ma parole d'honneur... Comment, pour une misérable cotte de mailles...

LE DUC.

Tu en parles bien à ton aise ; je n'en trouverai jamais une qui m'embotte comme celle-là.

LORENZINO.

Bah ! Benvenuto Cellini vous en forgera une autre.

LE DUC, *allant à la Madone*.

Oui, je n'ai qu'à compter là-dessus ! pour une malheureuse médaille qu'il s'est chargé de me faire, il me fait attendre depuis deux ans.

LORENZINO.

Eh bien, vous vous en passerez.

LE DUC.

De ma médaille ?

LORENZINO.

Non, de votre cotte de mailles... Votre vérité-

ble cotte de mailles, monseigneur, c'est votre courage.

LE DUC.

Mon courage est pour ceux qui m'attaquent en face, ma cotte de mailles pour ceux qui me frappent par derrière. (*Il regarde la lame de son épée à la lueur des cierges qui éclairent la Madone.*) Ah !

LORENZINO.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

LE DUC.

Il y a que si je n'ai pas tué le second, il faut qu'il ait l'âme chevillée dans le corps... mon épée est rouge jusqu'à la garde... (*Au Hongrois, qui paraît à son tour au haut de l'échelle.*) Eh bien, le Hongrois ?

LE HONGROIS.

Eh bien, monseigneur, il y en a un de mort, et l'autre qui n'en vaut guère mieux... Votre altesse veut-elle que je l'achève ?

LE DUC.

Non ; le silence qu'ils ont gardé en nous attaquant me donne de singuliers soupçons ; tu préviendras le bargello de ce qui est arrivé, et tu lui donneras l'ordre d'arrêter le blessé.

LORENZINO.

Maintenant, monseigneur, si nous regagnions le palais ? il me semble que deux coups d'épée dans une nuit c'est suffisant.

LE DUC, *s'apprêtant à partir*.

Alors, tu ne les as pas reconnus ?

LE HONGROIS.

Non ; il fait noir comme dans un four... tout ce que je sais, c'est qu'il y en a un de couché sous le vestibule et l'autre dans le jardin.

GIOMO, *qui est resté sur le mur pour décrocher l'échelle, s'adressant au Duc qui va pour s'éloigner par la rue à droite*.

Point par là, monseigneur.

LE DUC.

Et pourquoi ?

GIOMO.

Il me semble que j'entends venir plusieurs hommes par cette rue.

LE HONGROIS.

C'est la vérité, monseigneur ; allons-nous-en par ici.

LE DUC.

Est-ce que tu as peur aussi, toi, par hasard ?

LE HONGROIS.

Quelquefois, monseigneur, et votre altesse ?

LE DUC.

Jamais !... Et toi, Lorenzino ?

LORENZINO.

Moi, toujours.

Ils sortent.

GIOMO, *les suivant en haussant les épaules*.
Et voilà l'homme dont le Hongrois se défie !

SCÈNE V.

PHILIPPE STROZZI, MICHELE DE TAVO-
LACCINO, MATTEO.

STROZZI, *s'avançant avec hésitation.*

Il y avait du monde, je crois, sur cette place.

MICHELE.

Il n'y a rien d'étonnant ; minuit sonnait seule-
ment comme nous entrions par la porte de Prato.

STROZZI.

Alors, arrêtons-nous un instant ; c'est ici que
Gaetano et Vittorio doivent nous rejoindre.

MICHELE.

Ils demeurent dans les environs.

STROZZI.

Voici le mur de leur jardin.

MICHELE.

Alors ils ne peuvent tarder.

STROZZI.

Toi, pendant ce temps, Matteo, va chez ma
sœur, annonce-lui mon retour ; informe-toi si ma
fille est toujours près d'elle ; et si, par un motif
quelconque, elle a cru devoir s'en séparer, sache
où elle est.

MATTEO.

Je vous retrouverai ici, messire ?

STROZZI.

Ici, ou chez Gaetano Sachetti.

MATTEO.

J'y vais.

Il sort par la rue à gauche.

STROZZI, *se promenant avec inquiétude, tandis
que Michele est assis sur le bord du puits.*

Leur serait-il arrivé quelque chose, Michele,
que nous ne les voyons paraître ni l'un ni l'autre ?
ils étaient cependant en avance sur nous,
n'est-ce pas ?

MICHELE.

En avance de plus d'un quart d'heure ; je les
ai quittés à San Donato, et ils venaient droit à
Florence.

STROZZI.

C'est étrange.

MICHELE, *qui traverse la scène et qui écoute.*

Silence !

STROZZI.

Qu'y a-t-il ?

MICHELE.

Il m'a semblé entendre un gémissement.

STROZZI.

Où cela ?

MICHELE.

De ce côté.

STROZZI.

Va voir ce que c'est.

MICHELE.

Et vous, messire, rangez-vous contre ce mur,
afin que si quelqu'un passe, on ne vous aperçoive
pas.

Michele s'éloigne ; Strozzi s'efface le long du mur ; un
homme masqué paraît à droite,

SCÈNE VI.

STROZZI, LORENZINO *masqué.*

LORENZINO *s'avance avec hésitation, s'arrête der-
rière le puits, regarde tout autour de lui, re-
prend confiance en ne voyant personne, tra-
averse la scène et va frapper trois petits coups
à la porte de la maison placée au premier
plan à la droite du spectateur ; puis il recule
de quelques pas et frappe trois autres coups
dans ses mains : à ce signal, une jalousie se
soulève et une jeune fille paraît.*

LA JEUNE FILLE.

Est-ce toi, Lorenzo ?

LORENZINO.

Oui, c'est moi, mon amour ; hâte-toi de m'ou-
vrir.

LA JEUNE FILLE.

Me voici !

La jalousie retombe.

STROZZI, *murmurant.*

O Florence ! Florence ! je te reconnais ; toujours
la même avec tes nuits mêlées de sérénades et
d'assassinats, de gémissements, d'agonie et de
paroles d'amour.

La porte s'ouvre, Lorenzo entre : la portesse referme.

SCÈNE VII.

STROZZI, MICHELE, *revenant.*

MICHELE.

Messire !

STROZZI.

Eh bien ?

MICHELE.

Eh bien, je ne m'étais pas trompé.

STROZZI.

Qu'y a-t-il ?

MICHELE.

En rentrant chez eux, Gaetano et Vittorio Sac-
chetti y ont surpris le duc Alexandre.

STROZZI.

Chez eux !... Ce que l'on disait de Térésa, c'était
donc vrai ?

MICHELE.

Oui... ils ont mis l'épée à la main, mais le duc
a tué Gaetano et blessé dangereusement Vittorio.

STROZZI.

Comment n'ont-ils pas appelé du secours ?

MICHELE.

Pour se trahir eux-mêmes, n'est-ce pas, et pour
nous perdre avec eux ?

STROZZI.

C'est juste ; j'oublie que nous sommes des
proscrits, et que nos têtes valent dix mille flo-
rins.

MICHELE.

Tout blessé qu'il était, il se traînait jusqu'ici
pour nous dire de fuir.

STROZZI.

Fuir !... et pourquoi ?

MICHELE.

Parce qu'il ne peut plus vous recevoir chez lui, obligé qu'il est lui-même d'aller demander asile à un autre.

STROZZI.

Et où va-t-il ?

MICHELE.

Chez Bernardo Corsini.

STROZZI.

Seul ainsi et blessé ! Le malheureux ! mais nous le vengerons.

MICHELE.

Oh ! je l'ai accompagné jusqu'au coin de la via Rondinelli. De là chez Bernardo il n'avait plus que quelques pas à faire.

STROZZI.

Très-bien, Michele.

MICHELE.

Au reste, il m'a dit en me quittant que vous pouviez être tranquille, qu'il allait être arrêté sans doute, mais que ni menaces, ni tortures, ni supplices ne tireraient un seul mot de sa bouche.

STROZZI.

Et l'on peut compter sur lui, car c'est un brave cœur. Aussi je reste.

MICHELE.

Bien dit, messire.

STROZZI.

Mais toi, Michele, tu peux partir si tu le veux ; la sentinelle qui nous a introduits ne doit pas encore être relevée ; ainsi la fuite est facile. Je te délire de ta parole.

MICHELE.

Oh ! je croyais que vous me connaissiez mieux, maître. Non, non, puisque je suis resté dans Florence, il faut que la chose pour laquelle je suis venu s'accomplisse. D'ailleurs, si je voulais fuir, il sortirait de ce couvent une voix qui m'arrêterait en me criant que je suis un lâche ! Merci donc de votre offre, mais vous fussiez parti que moi je serais resté.

La porte du couvent s'ouvre et un Moine dominicain en sort.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRA LEONARDO.

STROZZI.

Quel est ce moine ?

MICHELE.

Un frère de l'ordre de Saint-Dominique.

STROZZI.

Alors il faut que je lui parle.

MICHELE.

Et moi aussi.

STROZZI.

Pardon, mon père. Mais vous êtes du couvent de Saint-Marc, je crois.

FRA LEONARDO.

Oui, mon fils.

STROZZI.

Mon père, je suis proscrit. L'asile sur lequel je

comptais m'est fermé. Ma tête vaut dix mille florins. Mon père, au nom de Savonarole, voulez-vous me donner l'hospitalité ?

FRA LEONARDO.

Je n'ai que ma cellule, c'est celle d'un pauvre moine, elle est à vous.

STROZZI.

Mon père, songez-y ; je vous amène la persécution sûrement et la mort peut-être.

FRA LEONARDO.

Qu'elles soient les bienvenues puisqu'elles viennent avec le devoir.

STROZZI.

Ainsi, mon père...

FRA LEONARDO.

Venez quand vous voudrez ; je vous attends.

STROZZI.

Cette nuit même.

FRA LEONARDO.

Vous demanderez la cellule de frère Léonard.

Les deux hommes se serrent la main et se séparent. Au moment où le Moine passe de l'autre côté du théâtre, Michele l'arrête à son tour et le ramène sur le devant de la scène.

MICHELE.

Mon père, excusez-moi.

FRA LEONARDO.

Que voulez-vous, mon fils ?

MICHELE.

Vous sortez du couvent de Sainte-Croix ?

FRA LEONARDO.

C'est une communauté du même ordre que la nôtre, et j'en suis le directeur.

MICHELE.

Alors vous pouvez m'apprendre ce que je désire.

FRA LEONARDO.

Parlez.

MICHELE.

Au nombre des religieuses qui habitent ce couvent...

FRA LEONARDO.

En bien ?

MICHELE.

Il doit y en avoir une qui s'appelle...

FRA LEONARDO.

Ne vous souvenez plus de son nom ?

MICHELE.

J'oublierais plutôt le mien, mon père. Qui s'appelle Nella ?

FRA LEONARDO.

Étiez-vous son parent ? étiez-vous son ami ? ou n'étiez-vous pour elle qu'un étranger ?

MICHELE.

J'étais... j'étais son frère.

FRA LEONARDO.

Priez pour votre sœur qui est au ciel.

MICHELE.

Elle est morte, mon père ?

FRA LEONARDO.

Ce matin.

MICHELE.

Seigneur, Seigneur, vous êtes grand et miséricordieux, et je vous rends grâce. Après l'agitation de la terre, la paix d'en haut... après la douleur d'un jour, la bonté infinie.

FRA LEONARDO.

Est-ce tout ce que vous aviez à me demander, mon fils ?

MICHELE.

Mon père, pourrais-je la voir ?

FRA LEONARDO.

Ce soir on transporte son corps au couvent de la Santissima Annuziata, où elle a demandé à être enterrée.

MICHELE.

Sortira-t-elle bientôt ?

FRA LEONARDO.

Tenez, la voilà !

MICHELE.

Merci ! *(La porte du couvent s'ouvre ; la confrère de la Miséricorde en sort portant sur ses épaules le corps de Nella ; la jeune fille est sur un catafalque tout semé de fleurs ; elle est couronnée de roses blanches et a le visage découvert.)* Arrêtez, mes frères, et déposez un instant ici le corps de cette jeune fille. C'est le seul cœur qui m'ait jamais aimé sur la terre, et pour la dernière fois je voudrais la remercier de son amour. *(On dépose le cercueil, Michele s'agenouille devant lui.)* N'est-ce pas, Nella, que ton agonie a été moins douloureuse que ne le fut ta vie ? La mort si redoutée des uns n'est pour les autres qu'une pâle et froide amie qui nous berce dans ses bras comme une bonne mère et qui nous couche doucement dans le lit éternel. N'est-ce pas qu'au lieu de te pleurer, j'ai bien fait, pauvre enfant, de remercier Dieu de ce qu'il t'avait rappelée à lui ? Adieu, Nella, adieu donc pour la dernière fois. Je t'aimais, pauvre fille de la terre ; je t'aime, bel ange du ciel. Adieu, Nella. Je suis revenu pour te venger ; dors tranquille, je ne te ferai pas attendre. *(Il l'embrasse au front, puis se relevant.)* Et maintenant, merci, mes frères ; vous pouvez emporter cette jeune fille ; entre nous, hélas ! tout est fini, et je la remets corps et âme entre les mains du Seigneur.

Le cortège mortuaire s'éloigne ; trois personnes restent seules en scène : Michele, qui est allé s'agenouiller devant la Madone ; Strozzi, qui est appuyé aux ornements de fer du puits, et Matteo, qui est debout près de la porte du couvent.

SCÈNE IX.

STROZZI, MICHELE, MATTEO.

MATTEO, allant à Strozzi.

Matre...

STROZZI.

Ah ! c'est toi, Matteo ! As-tu vu ce qui vient de se passer ?

MATTEO.

J'étais là.

STROZZI.

Connaissais-tu cette religieuse ?

MATTEO.

Oui. C'était l'unique enfant du vieux Lapo, le cardeur de laine. Je me rappelle qu'on a dit dans

le temps que le duc l'avait fait enlever de chez son père, et que quelques jours après son enlèvement, elle est entrée dans ce couvent. Depuis lors elle a été constamment souffrante, et ce matin elle est morte comme une sainte.

STROZZI.

Encore une victime qui va crier contre toi au pied du trône de Dieu, duc Alexandre ; Dieu veuille que ce soit la dernière ! Eh bien, Matteo ! as-tu vu ma sœur ?

MATTEO.

Comme vous le pensiez, votre sœur n'a pas osé garder sa nièce chez elle ; quand elle vous verra, elle vous dira pourquoi.

STROZZI.

Et Luisa ?

MATTEO.

Est cachée sur cette place même, dans une maison qu'elle habite seule avec la vieille Assunta.

STROZZI.

Et quelle est cette maison ?

MATTEO.

Celle qui porte le n° 226.

STROZZI.

Va chercher un cierge, et éclaire-moi.

MATTEO, revenant et suivant les numéros.

226, 227, 228. C'est ici.

STROZZI, se rappelant qu'il y a vu entrer un homme.

Ici ?

MATTEO.

Oui.

STROZZI.

Tu te trompes, Matteo, tu te trompes ; cela n'est point possible !

MATTEO.

C'est bien le numéro que m'a indiqué votre sœur, cependant, n° 226.

STROZZI.

Et ma sœur t'a dit que Luisa habitait là, seule ?

MATTEO.

Seule.

STROZZI.

Sans autre femme que la vieille Assunta ?

MATTEO.

Sans autre femme qu'elle.

STROZZI, chancelant.

O mon Dieu !

MATTEO.

Qu'avez-vous ? au nom du ciel ! messire Philippe, qu'avez-vous ?

STROZZI.

Rien, Matteo, rien. Va m'attendre sur la place Saint-Marc, en face du couvent des Dominicains ; dans un instant je t'y rejoins.

MATTEO.

Mais cependant...

STROZZI.

Val...

Matteo obéit et va remettre le cierge devant la Madone. Strozzi couvre son visage d'un masque et marche droit à la porte de sa sœur. Au moment où il est en face d'elle, la porte s'ouvre et l'homme masqué en sort.

SCÈNE X.

STROZZI, LORENZINO, MICHELE, toujours agnouillés devant la Madone.

LORENZINO, à Strozzî.

Que veux-tu ?

STROZZI.

Qui es-tu ?

LORENZINO.

Que t'importe ?

STROZZI.

Il m'importe si fort, que je veux le savoir à l'instant même. A bas ce masque ! (*Il lui arrache son masque.*) Lorenzino !

Il ôte le sien.

LORENZINO.

Philippe Strozzî !... Ah ! pardieu, tu as bien fait d'ôter ton masque, Strozzî, car je ne t'eusse pas reconnu. Et que diable viens-tu faire ici quand tu es proscrit et quand tu sais que ta tête vaut dix mille florins ?

STROZZI.

Je viens te demander compte de l'honneur de ma fille !

LORENZO.

Si tu n'es revenu que pour cela, Philippe, l'inquiétude paternelle t'a, sur mon honneur, fait risquer un trop gros enjeu, car l'honneur de ta fille est aussi intact que si jamais elle ne s'était éloignée un seul instant de l'œil de sa mère.

STROZZI.

Lorenzino sort à une heure du matin de chez ma fille, et Lorenzino me dit que ma fille est encore digne de son père. Lorenzino ment.

LORENZINO.

L'exil t'a fait perdre la mémoire, Strozzî. As-tu oublié que tu as épousé la sœur de ma mère, que Luisa et moi nous étions destinés l'un à l'autre, que ta femme ne faisait pas plus de différence entre nous deux qu'elle n'en faisait entre ses autres enfants ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant que j'aie continué d'aimer Luisa, puisque cet amour était approuvé par toi-même ?

STROZZI, faisant un effort sur lui-même.

Oui, j'avais oublié tout cela, c'est vrai ! Mais écoute. Je veux bien me le rappeler. Oui, tu es mon neveu ; oui, ma femme vous destinait l'un à l'autre et vous regardait comme ses enfants. Eh bien, le jour promis est arrivé. Tu as vingt-trois ans et Luisa en a seize. Proscrit comme je le suis, isolée comme elle l'est, il lui faut quelqu'un qui lui donne ce qu'elle a perdu dans le passé et ce qu'elle attend dans l'avenir, quelqu'un qui l'aime à la fois d'un amour de père et d'un amour d'époux. Le seul bien qui me reste, c'est elle... le seul ange qui prie pour moi sur la terre, c'est encore elle. Eh bien, mon seul ange, mon seul espoir, mon seul bien, je te donne tout cela, Lorenzino, moi, pauvre proscrit ; épouse Luisa, rends-la heureuse, et quel que soit le prix du trésor que je t'aurai donné, je croirai non-seulement que nous

sommes quittes, mais je dirai encore tout haut que je suis ton débiteur.

LORENZINO, d'une voix sourde.

Tu sais bien que ce que tu me proposes là, Strozzî, était possible autrefois, sera peut-être possible dans l'avenir, mais est impossible maintenant.

STROZZI.

Je devinais d'avance ta réponse. Et pourquoi n'est-ce pas possible ? dis. Dieu me donne la patience de t'écouter, et je t'écoute.

LORENZINO, revenant à son air habituel.

Eh ! sans doute ! Comment veux-tu que moi le favori, moi le confident, moi l'ami du duc Alexandre, j'aie épousé justement la fille de l'homme qui conspire ouvertement contre lui ; qui depuis cinq ans qu'il est sur le trône a essayé de le faire assassiner deux fois, et qui, banni de Florence, y rentre ce soir même pour tenter encore, selon toute probabilité, quelque folie du même genre ? Épouser Luisa, Philippe ! épouser Luisa ! mais il faudrait que je fusse fou !

STROZZI.

O mon Dieu ! mon Dieu ! à quoi m'as-tu réservé ! et cependant je veux aller jusqu'au bout. Lorenzino, tu as tout à l'heure invoqué ma mémoire, et tu l'as vu, ma mémoire a été fidèle ; laisse-moi à mon tour invoquer la tienne.

LORENZINO.

Ah ! ce sera peut-être un peu plus difficile, Strozzî, car je te prévins que j'ai oublié bien des choses.

STROZZI.

Oh ! il y a des choses dont tu dois te souvenir, car elles tiennent à la vie. Adolescent, ce sont les conseils que te donnait ton père ; jeune homme, ce sont les promesses que tu faisais à ton pays. Lorenzino, un si grand changement a-t-il pu se faire qu'il n'y ait plus rien en toi de ce qu'il y avait, et que le présent ait dissipé si vite les promesses de l'avenir ? se peut-il que l'enthousiaste de Savonarole soit devenu le flatteur et le complaisant d'un bâtard des Médicis ? se peut-il que celui qui à dix-neuf ans faisait la tragédie de Brutus, quatre ans après joue à la cour de Néron le rôle de Narcisse ? Non, non, cela est impossible, n'est-ce pas, et il n'y a de vrai que ce que disent tout bas quelques-uns ?

LORENZINO.

Et que disent-ils ?

STROZZI.

Que comme Brutus tu confiais l'insensé, mais que tous les soirs comme lui tu baisses la terre, notre mère commune, en demandant à ton pays de te pardonner l'apparence en faveur de la réalité. Eh bien, l'heure de jeter bas le masque est arrivée, l'heure de changer la marotte du bouffon contre le poignard du républicain est venue. Il n'y a pas un instant à perdre si tu veux être de la grande œuvre qui se prépare ; après-demain, demain peut-être il ne sera plus temps. Lorenzino, tu as beaucoup à faire pour redevenir Lorenzo.

Eh bien, je prends tout ton passé sur moi, et je t'en fais une auréole dans l'avenir. Je t'ouvre nos rangs, je te donne ma place. Marche à notre tête, conduis-nous, et moi, tout le premier, moi, je donnerai à tous l'exemple de l'obéissance.

LORENZINO.

Sais-tu bien, Strozzi, que tu as eu là une merveilleuse idée!... À moi Lorenzino, à moi le roi des fêtes, à moi le prince des jours joyeux, à moi le héros des folles nuits, tu viens offrir d'être le chef d'une conspiration bien noire, bien sombre, bien romaine, mystérieusement tramée dans l'ombre à la façon de celles de Spartacus ou de Catilina, avec des serments échangés sur un poignard et du sang bu dans une coupe. Non, non. Quand je serai assez fou pour conspirer, ce sera d'une manière moins triste et moins sérieuse. [Et puis avec cela qu'elle récompense bien ceux qui se dévouent pour elle ta magnifique république florentine!... avec cela que c'est une mère bien tendre pour ses fils, une maîtresse bien fidèle à ses amants! Voyons! Comptons ceux que ce gouffre de Décius a dévorés sans qu'il se referme. Les Pazzi d'abord, qui prévoyant l'avenir ont voulu trancher le mal dans sa racine, et que vous avez laissé pendre au balcon du palais vieux! Savonarole, Lycurgue chrétien qui a voulu vous faire une république près de laquelle celle que Platon rêvait n'était qu'une école de débauche et de corruption, et que vous avez laissé brûler sur la place de la Seigneurie; enfin Dante de Castiglione, Romain du temps des Gracches, perdu au milieu de notre âge moderne, qu'il ne comprenait pas et dont il n'était pas compris, et que vous avez laissé empoisonner à Itri! Ainsi corde, bûcher, poison, voilà les récompenses que Florence, la reconnaissante et la généreuse, garde à ceux qui se dévouent pour elle. Merci... Non, non, Philippe, le mieux est de ne pas conspirer, crois-moi; mais quand tu conspireras, il faut conspirer seul, sans amis, sans confident, et alors, si toutefois tu ne rêves pas tout haut, tu auras quelque chance de voir réussir ta conspiration. Tu me parles de prendre ta place, Strozzi, de me mettre à votre tête, de recueillir pour moi seul l'honneur suprême de l'entreprise. Malheureux, veux-tu que je te dise comment elle finira, votre entreprise! avant qu'il soit vingt-quatre heures vous serez tous en prison. Vous êtes à Florence à peine, n'est-ce pas? vous y mettez à peine le pied, vous en avez dépassé la porte il n'y a pas une heure... eh bien, le duc sait déjà que vous y êtes, les ordres sont déjà donnés pour qu'on vous arrête; déjà l'un de vous est blessé et l'autre mort!... O Strozzi! Strozzi! suis un bon conseil, un fou en donne quelquefois. Reprends vite le chemin qui t'a conduit ici, sors par la porte qui t'a donné entrée, regagne la forteresse de Montereggione, ferme tes poternes, baisse tes herses, lève les ponts-levis, et attends.

STROZZI.

Je joue de malheur, Lorenzino. Sur trois de-

mandes que je comptais te faire, en voilà déjà deux que tu me refuses; mais je ne perds pas patience encore, et j'espère que tu m'accorderas la troisième.

LORENZINO.

Volontiers, Strozzi, si elle est moins folle que les deux premières.

STROZZI, tirant son épée.

C'est de me rendre raison à l'instant même de tes offenses, de tes refus et de tes conseils.

LORENZINO.

Un duel! Philippe Strozzi propose un duel à Lorenzino! Ah ça, décidément tu as perdu la tête. Un duel à moi!... mais as-tu dormi cinquante ans, comme Épiménides, pour venir me faire une pareille proposition à ton réveil? Un duel! est-ce que je me bats, moi?... Est-ce qu'il n'est pas convenu que je n'ai pas la force de soulever une épée, que je me trouve mal en voyant une goutte de sang; que je suis une femmelette, que je suis un lâche?... Oh! je croyais être mieux connu depuis que Florence crie mon panégyrique à toute l'Italie, et l'Italie à toute la terre. Merci, Strozzi, merci d'avoir douté entre moi et Florence; tu es le seul qui me fasses encore cethonneur... Merci.

STROZZI,

Oui, tu as raison, Lorenzino... Tu es un misérable!... tu es un lâche!... et tu ne mérites pas de mourir de la main d'un homme comme moi... Je ne te demande plus rien... je n'attends plus rien de toi... je n'espère qu'en Dieu... Va-t'en.

LORENZINO.

A la bonne heure... voilà que tu es raisonnable, et que tu redeviens comme je voulais te voir... Adieu, Strozzi.

STROZZI.

Adieu.

SCÈNE XI.

STROZZI, MICHELE.

STROZZI.

Michele.

MICHELE.

Maltre.

STROZZI, lui montrant Lorenzino.

Tu vois bien cet homme qui s'en va?

MICHELE.

Lorenzino?

STROZZI.

Oui, Lorenzino.

MICHELE.

Eh bien?

STROZZI.

Eh bien... si demain matin il n'est pas mort, demain soir nous sommes perdus.

MICHELE.

Comment cela?

STROZZI.

Il sait tout.

MICHELE.

C'est bien... il mourra.

STROZZI, allant à la porte de sa fille, comme pour entrer, lève le marteau, et le laissant retomber sans bruit, après un instant de réflexion.

Non, pas ce soir... ce soir je la tuerais!

ACTE DEUXIÈME.

Le cabinet de travail de Lorenzino. Deux portes latérales, une porte au fond. Bustes, statues, instruments de physique, manuscrits posés çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUISA, *masquée, accoudée sur une table et attendant; un DOMESTIQUE, puis LORENZINO.*

LE DOMESTIQUE, *ouvrant la porte du fond.*

Signora, voici mon maître.

LORENZINO, *paraissant sur le seuil de la porte, et s'adressant au Domestique.*

Quelle est cette femme.

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais : quand je lui ai dit que votre excellence était sortie, elle a demandé à l'attendre ; mais elle a refusé de me dire son nom, et elle a constamment gardé son masque.

LORENZINO.

C'est bien, laissez-nous.

Le Domestique se retire. Lorenzino s'avance.

LUISA, *se démasquant.*

C'est moi, Lorenzo.

LORENZINO.

Luisa... c'est toi, mon amour. (*Allant à la porte et la fermant?*) Mon Dieu... qui a pu te faire commettre cette imprudence? venir ainsi chez moi, en plein jour!

LUISA.

Lorenzo, le duc sait où je demeure.

LORENZINO, *sans étonnement.*

Ah! et comment l'a-t-il découvert?

LUISA.

Ce matin, en sortant de la Santissima Annunziata où je venais d'entendre la messe, j'ai été suivie par un homme.

LORENZINO.

Je t'avais cependant bien recommandé, enfant, de ne jamais sortir sans un masque.

LUISA.

Je l'avais aussi, Lorenzo ; mais ignorant que quelqu'un m'épiât, je l'ai ôté un instant pour faire le signe de la croix avec de l'eau bénite... Cet homme était caché derrière le bénitier.

LORENZINO.

De sorte qu'il t'a reconnue?

LUISA.

Et qu'il m'a suivie.

LORENZINO.

Jusqu'à la maison ?

LUISA.

Jusqu'à la maison !

LORENZINO.

Il fallait entrer quelque autre part pour lui donner le change.

LUISA.

Que veux-tu?... Je n'y ai pas songé ; en me voyant suivie j'ai perdu la tête.

LORENZINO.

Et qui te fait croire que cet homme est au duc?

LUISA.

Je l'ai fait voir à Assunta, tandis qu'il prenait le numéro de la maison... Elle l'a reconnue. Il se nomme Giomo.

LORENZINO.

Giomo... Oui, c'est bien cela.

LUISA.

Maintenant que faut-il faire?

LORENZINO.

Rien... attendre.

LUISA.

Mon Dieu... Lorenzo, comme tu reçois cette nouvelle d'un air indifférent!

LORENZINO.

C'est qu'elle ne me paraît pas d'une grande importance.

LUISA.

Elle ne te paraît pas d'une grande importance ! mais souviens-toi donc, Lorenzo, quelle terreur a été la tienne quand tu as appris que le duc m'avait vue, et que tu t'es aperçu qu'il m'aimait... Ne m'as-tu pas fait quitter le palais de ma tante pour me mettre à l'abri de ses poursuites?... Souviens-toi qu'en me recommandant les précautions qui pouvaient cacher ma retraite, tu m'as dit cent fois que tu aimerais mieux mourir que de la voir découverte.

LORENZINO.

Oui, car alors il y avait un énorme danger.

LUISA.

Mais ce danger n'existe donc plus maintenant?

LORENZINO.

Il est moindre du moins.

LUISA.

Ainsi tu n'es pas effrayé qu'il sache où je demeure aujourd'hui?

LORENZINO.

Je me proposais de le lui apprendre demain.

LUISA.

Lorenzo... je t'écoute... je te regarde, et je ne te comprends pas.

LORENZINO.

Qu'as-tu besoin de me comprendre, Luisa? Tu crois en moi.

LUISA.

Oh! comme en Dieu.

LORENZINO.

Laisse-moi donc faire alors, et ne t'inquiète de rien... D'ailleurs, n'as-tu pas encore une autre nouvelle à m'apprendre?

LUISA.

Comment! saurais-tu déjà que mon père est à Florence?

Je le sais.

DORRENZINO.

LUISA.

Mais tu sais donc toutes choses, toi ?

LORENZINO.

Je sais que tu es un ange, et que je t'aime.

LUISA.

Oui... ce matin un maine est venu, qui m'a annoncé cette joyeuse nouvelle... et qui m'a longuement parlé de toi et de notre amour : j'ai voulu le suivre, mais il m'a dit que mon père ne voulait pas me voir encore.

LORENZINO.

Eh bien... j'ai été plus heureux que toi, car je l'ai vu.

LUISA.

Quand cela ?

LORENZINO.

Hier soir.

LUISA.

Ici ?

LORENZINO.

Non... à la porte de ta maison, où il m'avait vu entrer, et sur le seuil de laquelle il attendait que je sortisse.

LUISA.

O mon Dieu ! que t'a-t-il dit ?

LORENZINO.

Il m'a proposé d'être ton époux.

LUISA.

Et... et qu'as-tu répondu ?

LORENZINO.

J'ai refusé.

LUISA.

Refusé !

LORENZINO.

Oui.

LUISA.

Refusé, Lorenzo ! et cependant tu dis que tu m'aimes.

LORENZINO.

Justement, c'est parce que je t'aime que j'ai refusé.

LUISA.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Lorenzo, tu seras donc pour moi un éternel mystère ! tu m'aimes, chaque jour tu me dis que ton seul bonheur c'est moi ; que ton seul rêve d'avenir c'est moi ; que ta seule pensée, ta pensée de toutes les heures, c'est moi... et lorsque mon père lui-même, le seul obstacle que nous eussions à craindre, offre de nous unir, tu refuses ! O Lorenzo, Lorenzo ! tu me trompes donc dans tout ce que tu me dis ?

LORENZINO.

Non... Il y a seulement une chose que je ne te dis pas, que je ne te dirai jamais... que tu apprendras un jour avec Florence, avec l'Italie, avec le monde ; une chose que je ne dirais pas même à Dieu... si Dieu ne savait point toutes choses ; ainsi ne sois pas jalouse.

LUISA.

Tu as refusé !

LORENZINO.

Oui, car l'heure n'est pas venue... Écoute-moi, Luisa : tu sais tout ce qu'on dit de moi dans Florence ?

LUISA.

Oui, mais tu sais aussi que je n'en ai jamais rien cru.

LORENZINO.

Ne te fais pas plus forte que tu n'es, Luisa, car plus d'une fois je sais que tu as douté.

LUISA.

Oui, quand tu n'étais pas là. Oui, quand toutes ces rumeurs qui t'accusent bourdonnaient à mes oreilles ; oui, quand si souvent tes actions mêmes venaient donner un démenti à la voix intime de mon cœur. Qui, j'ai douté ; mais à peine t'apercevais-je, Lorenzo, à peine entendais-je le son de ta voix, à peine voyais-je tes yeux fixés sur les miens, comme ils le sont en ce moment, que je disais : le monde entier se trompe, mais mon Lorenzo ne me trompe pas.

LORENZINO.

Et tu avais raison, Luisa ; aussi juge ce que j'ai souffert quand voyant s'offrir à moi le trésor de toutes mes espérances ; quand n'ayant qu'à faire un signe de la tête pour qu'il soit à moi ; quand n'ayant qu'à étendre la main pour le saisir... j'ai refusé ; oui, refusé ce que dans un autre temps j'eusse payé de la moitié de ma vie... Ce que j'ai souffert cette nuit, Luisa ; ce que j'ai dévoré de larmes amères ; ce que j'ai dissipulé de douleurs inouïes, tu ne le sais pas, tu ne le sauras jamais !... Pauvre enfant... Dieu chasse de ton front béni jusqu'à l'ombre des calamités, des misères et des hontes qu'il amasse sur le mien !

LUISA.

Mais pourquoi as-tu refusé ?

LORENZINO.

Parce que j'ai la force de supporter l'humiliation qui ne pèse que sur moi ; mais ce que je puis souffrir pour moi, je ne le souffrirai pas pour celle que j'aime... A celle que j'aime il faut un front chaste, pur et souriant... cette chasteté virginale, cette pureté angélique, je les ai trouvées en toi... En devenant la femme de Lorenzo, tu perdais tout cela.

LUISA.

Mais un jour viendra, n'est-ce pas, Lorenzo, où il n'y aura plus entre nous ni empêchements ni mystères ; un jour viendra où à la face de tous nous pourrions avouer notre amour... Tu me l'as promis, n'est-ce pas, Lorenzo ?

LORENZINO.

Et ce jour n'est peut-être pas loin, Luisa.

LUISA.

Oh ! ce sera un beau jour pour moi.

LORENZINO.

Et ce sera un grand jour pour Florence ; jamais duchesse montant sur son trône n'aura eu un cortège de joie et d'acclamations pareil au tien... Que Dieu et ton amour ne me manquent pas,

Luisa, et tes rêves de bonheur, je te le jure, seront encore loin de la réalité.

LUISA.

Ainsi donc mon père...

LORENZINO.

Va hardiment à lui; dis-lui ton amour chaste et pur; dis-lui mon amour profond et éternel.

LUISA.

Et pour le duc?

LORENZINO.

Ne t'en inquiète point, cela me regarde.

LE DOMESTIQUE, paraissant à la porte latérale à gauche.

Son altesse le duc Alexandre monte le grand escalier du palais.

LUISA.

Le duc!... Grand Dieu! m'aurait-il vue?... saurait-il que je suis ici?

LORENZINO.

Non; il vient seulement pour causer avec moi comme d'habitude; tu sais que je suis son meilleur ami.

LUISA.

Hélas!

LORENZINO, au Domestique.

Prie son altesse de passer au salon, j'irai lui ouvrir moi-même... J'étais enfermé... je travaillais... Tu comprends.

LE DOMESTIQUE.

Oui, excellence.

Il sort.

LORENZINO.

Toi, Luisa, passe par ce cabinet, un escalier dérobé te conduira dans la cour... Mets ton masque, et sous aucun prétexte ne le soulève de ton visage.

LUISA.

Adieu, mon Lorenzo; quand te reverrai-je?

LORENZINO.

Cette nuit probablement... A propos, Luisa, où est Strozzi?... Tu hésites... Je comprends... c'est un secret suprême; garde-le.

LUISA.

Oh! non, pas de secrets pour toi, Lorenzo, pas même celui dont dépend la vie de mon père... Philippe Strozzi est au couvent de Saint-Marc, dans la cellule de Fra Leonardo... Adieu.

Elle met son masque et disparaît.

SCÈNE II.

LORENZINO, seul, la regardant s'éloigner.

Oh! oui, mon bel ange du ciel, je te payerai en joie et en bonheur ton amour dévoué et ton inébranlable confiance... Oui, oui, soyez tranquille, on vous fera grande et heureuse, ma duchesse... Adieu.

Il va ouvrir au Duc.

SCÈNE III.

LE DUC, LORENZINO.

LORENZINO.

Pardon, altesse...

LE DUC, à une fenêtre du second salon.

Attends, attends; je suis à toi; je regarde quelque chose... bien! (*Quittant la fenêtre et entrant dans le cabinet.*) Il paraît que je te dérange, mon philosophe.

LORENZINO.

Moi, monseigneur?

LE DUC.

Dame, tu étais barricadé.

LORENZINO.

Je travaillais.

LE DUC.

A une nouvelle tragédie de Brutus?

LORENZINO.

Voilà comme les princes sont injustes... Je faisais une ode à la louange de votre altesse.

LE DUC.

Tu étais tout seul?

LORENZINO.

J'étais avec l'inspiration, qu'ine me manque jamais quand je traite un pareil sujet.

LE DUC.

C'est vrai, je l'ai vue sortir... elle avait une robe verte, un voile blanc et un masque noir.

LORENZINO.

Allons, je vois bien qu'on ne peut rien cacher à votre altesse.

LE DUC.

Ne rien me cacher!... A propos, sais-tu que je viens tout exprès pour te chercher une querelle?

LORENZINO.

A moi, monseigneur?

LE DUC.

Oui, à toi, par Dieu!... Je te chargerai encore de ma contre-police; tu es un gaillard bien informé.

LORENZINO.

Qu'est-il donc arrivé?

LE DUC.

Il est arrivé que c'étaient bien le mari et le frère qui nous ont surpris hier soir.

LORENZINO.

Vraiment?

LE DUC.

Gaetano et Vittorio Sacchetti, qui étaient rentrés tous les deux dans la ville pour faire ce beau coup.

LORENZINO.

Voyez-vous?... Et quel est l'habile homme qui a découvert ce grand complot?

LE DUC.

Ton ami messer Maurizio.

LAURENZINO.

Peste! que vous avez là un précieux chancelier, monseigneur! Et voilà tout ce qu'il vous a dit?

LE DUC.

Il n'en savait pas davantage.

LORENZINO.

Il pense alors que les deux Sacchetti sont rentrés seuls.

LE DUC.

Il le croit.

LORENZINO.

Ainsi, il ne vous a pas dit le plus petit mot de quelque autre?

LE DUC.

Non.

LORENZINO.

Philippe Strozzi, par exemple... il ne sait pas où il est?

LE DUC.

Oh! si fait, il est toujours dans sa forteresse de Monteregione.

LORENZINO.

Allons, je vois que je m'étais trompé sur le compte de mon ami messer Maurizio, comme vous l'appellez, monseigneur.

LE DUC.

Et qu'en pensais-tu?

LORENZINO.

Je pensais que c'était un sot, mais je vois que ce n'est qu'un imbécile.

LE DUC.

Qui te fait croire cela?

LORENZINO.

La façon dont il est informé.

LE DUC.

Comment! Philippe Strozzi...

LORENZINO.

A quitté Monteregione hier à trois heures de l'après-midi.

LE DUC.

Et maintenant il est...

LORENZINO.

Il est à Florence.

LE DUC.

Strozzi est à Florence?

LORENZINO.

Oh! de fait c'est un personnage assez peu important pour qu'il aille et vienne sans qu'on s'en inquiète... ce n'est que le chef des mécontents; et puis n'a-t-il pas essayé deux fois de faire assassiner votre altesse? mais votre altesse est tellement habituée à de pareilles tentatives, que ce n'est vraiment pas la peine de mettre la nuit, aux portes de la ville, des sentinelles dont on soit sûr.

LE DUC.

Que diable me dis-tu là?

LORENZINO.

Je dis, monseigneur, que si vous n'aviez pas vu ce pauvre Lorenzo, à qui vous vous fiez si peu et que vous méprisez si fort, pour veiller sur vous, il se passerait de belles choses!

LE DUC.

Tu te trompes, ami, et je suis d'autant plus reconnaissant à celui que tu viens de nommer de la garde fidèle qu'il fait autour de moi, que si le trône était vide, ce serait à lui de s'y asseoir.

LORENZINO.

Conservez-lui toujours une place sur les degrés de ce trône, pour qu'il puisse s'y coucher aux pieds de votre altesse, et il sera si grandement récompensé, monseigneur, qu'il n'aura jamais l'ambition de monter plus haut.

LE DUC.

Tiens, Lorenzo, il faut que je te le dise: je crois que tu es mon seul ami.

LORENZINO.

Je suis enchanté de me trouver de la même opinion que vous, monseigneur.

LE DUC.

Et si j'étais homme à me fier en quelqu'un, c'est à toi que je me ferais; oui, mais pour cela il faudrait que tu me servisses aussi bien en amour qu'en politique.

LORENZINO.

Et si cela était?

LE DUC.

Eh bien! tu serais un homme précieux, incomparable, un homme que je ne changerais pas, dût-il me donner Naples en retour, contre le premier ministre de mon beau-père l'empereur Charles-Quint, qui prétend cependant avoir les premiers ministres du monde.

LORENZINO.

Et qui peut faire croire à votre altesse que je la sers mal en amour?

LE DUC.

Ah! pardieu! vante-toi. Voilà deux mois que je te charge de me découvrir la retraite de cette petite Luisa, qui m'est échappée je ne sais comment, et dont je suis amoureux fou, je ne sais pourquoi; et tu es aussi avancé que le premier jour... Mais je te préviens que j'ai lâché mon meilleur limier sur sa trace.

LORENZINO, à lui-même.

Il n'a pas encore vu Giomo.

LE DUC.

Que dis-tu là?

LORENZINO.

Je dis, sur mon honneur, que je suis un grand niais.

LE DUC.

Toi?

LORENZINO.

Comment! je ne vous ai pas donné de ses nouvelles?

LE DUC.

Tu ne m'en as pas dit un seul mot, traitre.

LORENZINO.

Non pas traitre, mais oublieux que je suis... il y a trois jours que j'ai découvert sa demeure.

LE DUC.

Tiens, Lorenzo, je ne sais, sur ma parole, à quoi tient que je ne t'étrangle.

LORENZINO.

Doucement, monseigneur; attendez au moins que je vous aie donné l'adresse.

LE DUC.

Et où demeure-t-elle, bourreau?

LORENZINO.

Place Sainte-Marie-Vieille, n. 226.

LE DUC.

Juste en face de Térésa.

LORENZINO.

Oh! mon Dieu, oui; tenez, la nuit dernière, vo-

tre altesse aurait pu après être descendue du mur, retourner l'échelle et monter du même coup à son balcon.

LE DUC.

Tu es sûr de ce que tu me dis?

LORENZINO.

Parfaitement sûr.

LE DUC.

C'est bien... ce soir même je la fais enlever.

LORENZINO.

Ah! monseigneur, que je vous reconnais bien là avec vos façons mauresques, fi!

LE DUC, avec une rapide expression de menace.
Lorenzino!

LORENZINO.

Pardon, monseigneur, mais c'est qu'aussi votre altesse n'a qu'un poids et qu'une mesure pour tout le monde... Que diable! il y a des distinctions à faire entre les femmes, et il ne faut pas toutes les attaquer de la même façon... il y en a qu'on enlève et qui trouvent cela très-bien... mais il y en a d'autres qui ont la prétention d'être traitées plus doucement et qu'il faut se donner la peine de séduire.

LE DUC.

Pourquoi faire?

LORENZINO.

Mais pour qu'elles ne prennent pas de grands partis comme la fille de ce pauvre tisserand, dont je ne me rappelle plus le nom, et qui s'est jetée par la fenêtre en vous voyant entrer par la porte... C'est avec ces façons-là que vous faites faire aux Florentins des cris de damnés, monseigneur.

LE DUC.

Qu'ils crient tes Florentins, je les déteste.

LORENZINO.

Allons, vous voilà encore retombé dans vos préjugés contre votre bon peuple.

LE DUC.

De misérables marchands de soie, de méchants cardes de laine, qui se sont improvisés blasons avec les enseignes de leurs boutiques, et qui se mêlent de faire les difficiles et de me chicaner sur ma naissance... Je te trouve encore plaisant de prendre leur parti!

LORENZINO.

Ah! oui, en effet, je suis payé pour cela.

LE DUC.

Des infâmes qui m'insultent tous les jours.

LORENZINO.

Mais il me semble que s'ils vous attaquent, ils ne me ménagent pas.

LE DUC.

Eh bien, alors, pourquoi diable plaides-tu pour eux?

LORENZINO.

Pour qu'ils ne plaident pas contre nous, altesse... ce sont des faiseurs de requêtes que vos Florentins... ils en font à tout le monde, à François 1^{er}, au pape, à l'empereur; et comme vous avez l'honneur d'être le gendre de ce dernier, s'ils lui en envoyaient une sur vos amours, il se pour-

rait bien qu'il prit fait et cause pour sa fille, madame Marguerite d'Autriche, qui commença à se plaindre tout haut d'être délaissée ainsi après quinze mois de mariage.

LE DUC.

Sais-tu bien que sous ce rapport tu ne manques pas de raison, Lorenzino?

LORENZINO.

Eh! mon Dieu!... je suis le seul à la cour qui sois raisonnable, voilà pourquoi l'on dit que je suis fou.

LE DUC.

Ainsi donc à ma place tu séduirais Luisa?

LORENZINO.

O mon Dieu! oui, quand ce ne serait que pour changer un peu de méthode.

LE DUC.

Mais sais-tu que c'est fort long et fort ennuyeux ce que tu proposes là?

LORENZINO.

Bah! une affaire de sept ou huit jours, peut-être. Oh! soyez tranquille, monseigneur, je ne compte pas vous éloigner trop de votre habitude.

LE DUC.

Et comment t'y prendrais-tu? voyons.

LORENZINO.

Je commencerais par faire arrêter Strozzi et lui faire faire son procès dans les formes; puis...

LE DUC, l'interrompant.

Mon cher, tu es aujourd'hui comme le consul Fabius, pour les temporisations. Strozzi est pros- crit... Strozzi rentre à Florence... Strozzi se trouve en contravention avec les lois, sa tête est mise à prix à dix mille florins... on apporte sa tête à mon trésorier, il paye, voilà tout... Je n'ai pas besoin de m'occuper d'autre chose.

LORENZINO.

Eh bien, voilà ce que je craignais.

LE DUC.

Pourquoi?

LORENZINO.

Parce que de cette façon vous gâchez tout... Et moyen que Luisa soit jamais au meurtrier de son père! Tandis que suivant la marche que je vous propose, vous faites arrêter Strozzi, n'est-ce pas? vous le faites condamner à mort, et vous comprenez. Que diable! une tendre fille ne laisse pas mourir son père quand elle n'a qu'un mot à dire pour le sauver... De cette façon-là tout l'odieux retombe sur vos juges... et vous, au contraire, resplendissant et radieux, vous arrivez comme le Jupiter des pièces antiques pour le dénoûment. *Deus ex machina*... l'épreuve est sûre.

LE DUC.

Oui, mais elle est diablement usée.

LORENZINO.

Oh! pardieu! n'allez-vous pas mettre de l'imagination dans la tyrannie, monseigneur... Depuis Phalaris qui avait inventé le fameux taureau d'airain, il n'y a vraiment qu'un homme de génie qui ait fait des innovations dans le genre... c'est le divin Néron. Eh bien, je vous le demande,

comment la postérité l'en a-t-elle récompensé ? Sur la foi de Tacite, les uns ont prétendu que c'était un fou, et sur la foi de Suétone, les autres ont dit que c'était une bête sauvage : faites-vous donc tyran après cela !

LE DUC.

Tu as donc juré de me faire faire toutes choses à ta façon ?

LORENZINO.

Vous savez que c'est ma prétention, monseigneur.

LE DUC.

Eh bien, je te laisse mener cette affaire. Mais où est Strozzi ? car pour l'arrêter il faut au moins que je sache où il est.

LORENZINO.

Monseigneur ! en conscience, vous demandez trop à la fois... Il rentre cette nuit, et je vous en préviens ce matin : donnez-moi jusqu'à midi pour que je vous dise où il faut le prendre.

LE DUC.

Je te donne le temps que tu voudras, pourvu que tu ne me fasses pas faire buisson creux.

LORENZINO.

C'est bien, monseigneur, on vous détournena le gibier, et si vous voulez vous donner le plaisir de le lancer vous-même, on vous conduira à son gîte ; laissez faire.

LE DUC.

Ainsi, tu me réponds de Strozzi ?

LORENZINO.

C'est comme si vous l'aviez sous clef, monseigneur. Freccia ! (*Un valet entre.*) N'y a-t-il personne dans les antichambres ni sur les escaliers ?

Le Valet sort.

LE DUC.

Bien, bien, toujours tes précautions !

LORENZINO.

Un fidèle serviteur n'en saurait trop prendre quand il s'agit de l'existence de son souverain. (*Au valet qui rentre.*) Eh bien ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y avait qu'un comédien.

LORENZINO.

Que voulait-il ?

LE DOMESTIQUE.

Il désirait vous parler pour que vous l'enrôlasiez dans la troupe de monseigneur ?

LE DUC.

Diable ! s'il est bon, il ne faut pas le manquer.

LORENZINO.

Où est-il ?

LE DOMESTIQUE.

Je l'ai fait entrer dans la chambre à côté, pour qu'il ne se trouvât point sur le chemin de son altesse quand son altesse descendrait.

LORENZINO.

Monseigneur, vous pouvez passer... le chemin est libre.

LE DUC.

Adieu, Lorenzino... Si tu n'as rien de mieux à faire, viens dîner avec moi.

LORENZINO.

A vos ordres, monseigneur.

LE DUC.

Eh bien, que fais-tu ?

LORENZINO.

Mon devoir, monseigneur ; j'accompagne votre altesse jusqu'au haut de l'escalier... Freccia, fais entrer ce comédien dans mon cabinet ; je reviens.

SCÈNE IV.

LE DOMESTIQUE, ouvrant la porte latérale à gauche du spectateur.

Par ici, maître, par ici.

MICHELE.

Son excellence consent à me recevoir ?

LE DOMESTIQUE.

Son excellence vous prie de l'attendre.

Il sort et laisse Michele seul.

SCÈNE V.

MICHELE, seul, et regardant autour de lui.

C'est bien ! me voilà entré... mais ce n'est que la moitié de la besogne.... Il me faudra sortir... voyons, orienton-nous. (*Il va à la porte du fond et la pousse doucement.*) Par ici, il n'y faut point songer, une antichambre pleine de domestiques, et un concierge dans la cour. (*Allant à la fenêtre qui est au premier plan, à gauche du spectateur.*) Cette fenêtre... vingt pieds du sol ! Si c'était la nuit, on tenterait la descente ; mais de jour c'est trop hasardeux. (*Courant au cabinet par lequel est sortie Luisa.*) Ah ! ah ! un cabinet, un escalier : bon ! Quand le diable y serait, cet escalier doit conduire hors du palais... voilà mon affaire!...

SCÈNE VI.

MICHELE, LORENZINO.

LORENZINO, entrant avec une certaine défiance.

C'est toi qui m'as demandé ?

MICHELE, s'approchant.

Oui, monseigneur.

LORENZINO, étendant la main vers lui.

Un instant, l'ami ! J'ai pour système que les gens qui ne se connaissent pas plus que nous ne nous connaissons doivent toujours se parler à une certaine distance.

MICHELE.

Je prie monseigneur de croire que je sais trop celle qui me sépare de lui pour être le premier à la franchir.

LORENZINO, s'asseyant à gauche, et jouant, sans perdre de vue Michele, avec un pistolet richement damasquiné qui se trouve sur la table.

Comment, drôle ! est-ce que tu t'aviserai d'avoir de l'esprit, par hasard ?

MICHELE.

Monseigneur, il m'en est tant passé par la bouche, surtout depuis que j'ai joué votre comédie de l'Aridosio, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il m'en fût resté quelques bribes au bout de la langue.

LORENZINO.

Je t'avertis, mon cher, que l'emploi des flatteurs est pris ici en double et en triple; ainsi, si tu comptais débiter dedans, tu peux retourner d'où tu viens.

MICHELE.

Peste, monseigneur, soyez tranquille! je sais trop ce que je dois à mes confrères les courtisans pour marcher ainsi sur leurs brisées. A chacun son emploi, monseigneur; moi, je joue les premiers rôles, et laisse les valets à qui voudra.

LORENZINO.

Les premiers rôles tragiques ou comiques?

MICHELE.

Tragiques ou comiques, indifféremment.

LORENZINO.

Et quels sont ceux que tu as joués?

MICHELE.

J'ai joué à la cour de ce bon pape Clément VII, qui vous aimait si fort, monseigneur, le personnage de Callinaco dans la Mandragore; et Benvenuto Cellini, qui était à cette représentation, pourra vous rendre témoignage de l'agrément que j'y ai eu. Puis, à Venise, j'ai rempli le rôle de messer Parabolano dans la Courtisane; et si l'illustre Michel-Ange retrouve jamais assez de courage pour rentrer à Florence, il vous dira que j'ai pensé le faire mourir de rire, si bien qu'il a été trois jours malade du plaisir qu'il a pris à cette soirée. Enfin, à Ferrare, j'ai représenté dans la tragédie de Sophronisbe le caractère du tyran, et cela avec un si grand naturel, que le prince Hercule d'Est m'a chassé le soir même de ses états, sous prétexte que j'avais cherché un succès d'illusion, qui s'était rencontré sans que je le cherchasse, ma parole d'honneur!

LORENZINO.

Ah ça, mais s'il fallait t'en croire, tu serais un artiste de premier ordre...

MICHELE.

Mettez-moi à l'épreuve, monseigneur; mais si vous voulez véritablement me voir dans mon beau, permettez-moi de vous dire un fragment de votre tragédie de la Mort de César, superbe ouvrage, par ma foi, mais qui malheureusement est à peu près défendu par tous les pays où l'on parle la langue dans laquelle il est écrit.

LORENZINO.

Et quel était le rôle que tu avais choisi dans ce chef-d'œuvre?

MICHELE.

Pardieu! est-ce que cela se demande?... celui de Brutus.

LORENZINO.

Tu dis cela d'un ton qui sent son républicain

d'une lieue... Est-ce que tu serais pour Brutus, par hasard?

MICHELE.

Moi, je ne suis ni pour Brutus ni pour César, je suis comédien, voilà tout... vivent les beaux rôles!

LORENZINO.

Et quel plus beau rôle à jouer que celui du noble Jules, qui remonte par ses aïeux d'un côté à la plus belle déesse de l'Olympe, et de l'autre à un des plus grands rois de Rome; qui à vingt ans édile, à vingt-deux ans consul, à vingt-quatre ans prêteur, à cet âge où les autres hommes prenaient à peine la robe virile, occupant déjà le monde du bruit de ses amours, donnait à Servilie une perle de six millions de sesterces pour une heure de plaisir, et à Cléopâtre le royaume d'Égypte pour une nuit de volupté! Quel plus beau rôle que celui du divin César qui, après avoir vaincu trois cents peuples dans une seule guerre, et Pompée dans une seule bataille, eut le bonheur, juste au moment où la fortune allait se lasser d'être son esclave, de trouver une douzaine de niais comme Brutus et Cassius pour lui épargner les retours du destin et les infirmités de la vieillesse!

MICHELE.

Votre excellence peut avoir raison, mais elle parle en poète, et moi, je calcule en comédien... Avec votre permission donc, je m'en tiendrai au rôle de Brutus.

LORENZINO.

Eh bien, voyons, que vas-tu m'en dire?

MICHELE.

La grande scène du cinquième acte... voulez-vous?

LORENZINO.

Celle à la fin de laquelle Brutus poignarde César.

MICHELE.

Justement.

LORENZINO.

Va pour la grande scène.

MICHELE.

Seulement, si votre excellence veut que je déploie tout mon jeu, il faut qu'elle soit assez bonne pour me donner les répliques.

LORENZINO.

Volontiers, quoique j'aie un peu oublié les tragédies que j'ai faites, en songeant à celle que je suis en train de faire... Ah! c'est pour celle-là qu'il me faudrait un acteur.

MICHELE.

Eh bien! me voilà, moi... écoutez-moi d'abord, et vous verrez alors ce dont je suis capable.

LORENZINO.

J'écoute...

MICHELE.

Ah!... nous sommes donc dans le vestibule du sénat; voici la statue de Pompée; vous êtes César, je suis Brutus; vous venez de là, je vous at-

tends ici... La mise en scène vous convient-elle, monseigneur?

LORENZINO.

Parfaitement.

MICHELE, reprenant son manteau.

Et maintenant, attendez que je me drape dans ma toge... là!

BRUTUS, CÉSAR.

BRUTUS.

Salut, César... un mot?

CÉSAR.

Parle, Brutus, j'écoute.

BRUTUS.

César, je suis venu t'attendre sur ta route.

CÉSAR.

C'est un honneur pour moi qu'un si noble client.

BRUTUS.

Tu te trompes, César, je viens en suite.

CÉSAR.

Toi suppliant?

BRUTUS.

Tu sais que toute destinée,

Par un double principe en naissant dominée,
Voit le mal et le bien se partager son cours,
Et que les jours mauvais suivent les heureux jours
D'un pas aussi certain qu'on voit dans la carrière
La nuit suivre le jour et l'ombre la lumière;
C'est que l'homme toujours de son pied envieux
Veut dépasser le but que lui fixent les dieux,
Et qu'à peine au delà, quel que soit son génie,
Ce flambeau, dont il crut la lumière infinie,
Expire tout à coup dans sa débile main,
Et le laisse aveuglé sur le bord du chemin;
Si bien que, trébuchant sur cette haute cime,
Au premier pas qu'il fait il roule dans l'abîme!
César, au nom des dieux, César, écoute-moi!
Car cet homme au flambeau près d'expirer, c'est toi.

CÉSAR.

Oui, tu dis vrai, Brutus; oui, c'est la loi commune;
Mais le destin pour tous n'a pas même fortune :
Chacun selon son cœur fait son sort différent;
Où l'un reste petit, l'autre deviendra grand!
Le tout est d'écouter la secrète parole
Qui dit au serpent : Rampe! et dit à l'aigle : Vole!
Or, cette voix d'en-haut ne dit rien au hasard,
Et cette voix me dit : Marche, marche, César!
Ton édifice attend une assise dernière,
Et César n'a rien fait tant qu'il lui reste à faire!

BRUTUS.

Et que veut donc César faire encore de plus?
Les Gaulois sont soumis, les Bretons sont vaincus,
Carthage est muselée et rugit à la chaîne,
L'Égypte saigne aux dents de la louve romaine,
Et l'Euphrate n'est plus, sans pouvoir sur ses eaux,
Qu'un des mille devoirs où boivent nos chevaux.
Rien n'ose résister, tout obstacle s'efface.
Le rebelle d'hier demande aujourd'hui grâce.
Soit calcul, soit espoir, soit amour, soit terreur,
Tout se range à tes lois, et ton aigle vainqueur,
Dominant la nuée où le tonnerre gronde,
Les yeux sur le soleil, plane au dessus du monde!

Que te faut-il encor? que veux-tu donc enfin,
Toi que de ton vivant on appelle divin?
N'est-ce donc point assez? et dois-tu punir Rome
De ce qu'en te créant elle fit plus qu'un homme?

CÉSAR.

Rome, dont tu te fais l'avocat trop zélé,
N'a, tu le sais, Brutus, jamais ainsi parlé.
Non, ce qui parle ainsi, Brutus, c'est la noblesse,
Que mon nom éblouit, et que ma gloire blesse,
Surtout depuis le jour, à ses projets fatal,
Où, prenant corps à corps le Titan mon rival,
Dans les champs de Pharsale au visage frappée,
Je la blessai du coup qui renversa Pompée.
Non, tu sais bien, Brutus, que le peuple, c'est moi.
Les dieux l'ont décidé!

BRUTUS.

César, César, tais-toi!

Paix et religion à la grande victime,
Car ta victoire un jour pourrait bien être un crime.
Garde donc d'insulter d'un sourire moqueur
Ce vaincu dont la chute écrase son vainqueur;
Spectre qui grandira sous la main de l'histoire,
Pour faire avec son sang une tache à ta gloire.
Votre cause est encore à juger aujourd'hui :
Les dieux furent pour toi, mais Caton fut pour lui!

CÉSAR.

Il paraît que Brutus, en sa haine éternelle,
A remplacé l'esclave à la voix solennelle,
Qui du triomphateur accompagne le char,
Et qu'il vient comme lui pour crier à César,
Au milieu des transports que fait éclater Rome :
Rappelle-toi, César, que César n'est qu'un homme!

BRUTUS.

Non, César est un dieu, si César aux Romains
Rend intact le dépôt qu'ils ont mis dans ses mains.
Mais sourd à ce conseil, si César trahit Rome,
César n'est plus un Dieu, César est moins qu'un
[homme;
César n'est qu'un tyran. Mais quand tu me verras
Tomber à tes genoux, mais quand tu m'entendras
Une dernière fois crier d'un cri suprême :
Pitié pour les Romains, et pitié pour toi-même!...
Alors tu changeras de projet... O fureur!
Tu ne me réponds pas...

CÉSAR, repoussant Brutus.

Place à ton empereur!

BRUTUS.

Eh bien, meurs donc, tyran!..

Michele joint le geste aux paroles, tire un poignard de sa poitrine, et frappe Lorenzino; mais le poignard s'émousse sur la cotte de mailles que Lorenzino porte sur son habit.

MICHELE, faisant un bond en arrière.

Ah! le démon!... il est cuirassé.

LORENZINO s'élance à son tour sur Michele, lutte un instant avec lui, et le renverse. Dans la lutte, le poignard s'échappe des mains de Michele. Lorenzino le ramasse, et le levant sur Michele, qu'il tient sous son genou, s'écrie en éclatant de rire :

Ah! il paraît que les rôles sont changés, et que c'est César qui va tuer Brutus.

MICHELE, *d'une voix sourde.*

Duc Alexandre, remercie le ciel.

LORENZINO, *écartant le poignard qu'il avait déjà
approché de la gorge de Michele.*

Un instant, qu'est-ce que tu dis là ?

MICHELE.

Rien !

LORENZINO.

Si fait, si fait, tu as dit quelque chose.

MICHELE.

Je dis que le ciel ne veut pas que Florence
soit libre, puisqu'il fait de toi un bouclier au
duc Alexandre.

LORENZINO.

Ah ça, entendons-nous ; tu voulais donc tuer
le duc Alexandre ?

MICHELE.

Oui.

LORENZINO.

Aurais-tu des motifs de haine contre lui, par
hasard ?

MICHELE.

Mortels.

LORENZINO.

Diable ! voilà qui change tout à fait la face
des choses ; relève-toi, mon ami, assieds-toi, et
conte-moi un peu cela.

MICHELE, *se relevant.*

Lorenzino, ne te raille pas de moi. J'ai voulu
te tuer, je n'ai pas réussi... tu es le plus fort...
sonne tes gens, envoie-moi à la potence, et que
tout soit fini.

LORENZINO.

Ah ça, mais tu es encore plaisant de parler
comme si tu étais le maître ici... et si j'avais le
caprice de te laisser vivre... moi... qui est-ce qui
m'en empêcherait ?

MICHELE.

Me laisser vivre ! tu pourrais me laisser vivre,
Lorenzino !

LORENZINO.

Peut-être.

MICHELE.

Écoute... Je n'y comprends plus rien ; aide-
moi... car ma tête se perd !... Si c'est une raille-
rie... elle est affreuse !... Ainsi, tu me donnerais
la vie... tu me rendrais la liberté... sans condi-
tions...

LORENZINO.

Un instant, je n'ai pas dit cela.

MICHELE.

Mais ces conditions, quelles sont-elles ?

LORENZINO.

Conte-moi ton histoire d'abord, et puis nous
verrons après.

MICHELE.

Regarde-moi, Lorenzino... est-ce que tu ne
me reconnais pas ?

LORENZINO.

Si fait, je te reconnais pour t'avoir vu prier de-
vant la Madone tandis que je causais hier avec
Strozzi.

MICHELE.

Tu ne te rappelles pas m'avoir vu auparavant ?

LORENZINO.

Attends donc ; plus je te regarde... mais tu es
Scoroniccolo, l'ancien bouffon du duc.

MICHELE.

Lui-même.

LORENZINO.

Oh ! alors nous sommes en pays de connais-
sance.

MICHELE.

Hélas ! oui.

LORENZINO.

Mais comment de bouffon t'es-tu fait sbire ?...
Il me semble pourtant qu'il vaut mieux divertir
les gens que de les assassiner.

MICHELE.

C'est un événement qui est arrivé pendant que
tu étais en route.

LORENZINO.

Eh bien, conte-moi l'événement.

MICHELE.

N'as-tu jamais aimé, Lorenzino ?

LORENZINO.

Jamais !

MICHELE.

J'aimais, moi ! oh ! tu ne sais pas ce que c'est
que d'être isolé, honni, méprisé comme l'est un
malheureux bouffon, que le prince, quand il est las,
pousse du pied à ses courtisans, pour qu'ils s'en
amusent à leur tour... Tu ne sais pas ce que c'est
que de cesser d'être un homme pour devenir une
chose qui rit, qui pleure, qui grimace... une
cloche sur laquelle chacun frappe pour en tirer
le son qui lui convient... une mariennette dont
tout le monde tirelle le fil. J'étais tout cela
moi... Eh bien, dans cet avilissement sombre, au
milieu de cette nuit obscure, je vis briller un
jour un rayon de soleil. Une jeune fille m'aima.
Oh ! c'était une douce et belle enfant, jeune, pure
et souriante ; le lis le plus chaste n'était pas plus
blanc que son front, une feuille arrachée au cœur
d'une rose n'était pas plus fraîche que sa joue !
Elle m'aima, moi... Comprenez-vous, moi, pau-
vre bouffon, pauvre cœur isolé ! Pauvre tête
vide... alors j'eus toutes les espérances d'un au-
tre homme... Je rêvai l'ivresse de l'amour, je
compris les joies de la famille... je devinaï tous
ces bonheurs que j'avais enviés chez les autres,
mais auxquels j'avais déjà renoncé pour moi.
J'allai trouver le duc, et je lui demandai la per-
mission de me marier. Il éclata de rire... Te ma-
rier, s'écria-t-il, te marier, toi ! Mais tu deviens
véritablement fou, mon pauvre bouffon... Mais
tu ne sais donc pas ce que c'est que le mariage ?
Et depuis le mien, n'as-tu pas remarqué que je suis
bien plus difficile à amuser ? Le mariage !... A
peine serais-tu marié, mon pauvre Michele, que
comme moi tu deviendrais triste, morose, sou-
cieux... A peine serais-tu marié, que tu ne me
ferais plus rire. Allons, allons, bouffon, assez sur
ce sujet... ou la première fois que tu m'en par-

les encore, je te fais donner vingt coups de verges... Le lendemain je lui en reparlai, et il me tint parole... Je fus maltraité jusqu'au sang par Giomo et le Hongrois. Le surlendemain je lui en reparlai encore, espérant qu'il céderait à mes prières. Un instant il me menaça de me faire mourir sous le bâton... O mon Dieu! pourquoi ne l'a-t-il pas fait... Mais tout à coup il réfléchit : Allons, allons, dit-il, pauvre Scoroncocolo, il est malade, il faut le guérir... Alors il me demanda où demeurait celle que j'aimais, quel était son nom... quelle était sa famille... Je crus qu'il consentait à mon bonheur; je me jetai à ses genoux, je baisai la poussière de ses pieds... je lui dis tout... puis je courus chez Nella me réjouir avec elle... Le soir il y avait orgie au palais. C'était dans la chambre verte. Il y avait le duc, il y avait François Guicciardini, il y avait Alexandre Vitelli... il y avait André Salvati... il y avait moi... moi j'étais de toutes les fêtes!... Quand ils furent échauffés par les propos, par la musique, par le vin, on jeta au milieu d'eux une jeune fille. Cette vierge, cette martyre, c'était Nella! (*Éclatant en larmes.*) Oh! oh! (*Se jetant tout à coup aux pieds de Lorenzino.*) Laissez-moi vivre! laissez-moi vivre! que je me venge, et puis, sur l'honneur, quand je serai vengé, quand j'aurai égorgé le tigre, je reviendrai me coucher là à vos pieds... je vous tendrai la gorge, et je vous dirai : A ton tour, Lorenzino, à ton tour; venge-toi de moi comme je me suis vengé de lui.

LORENZINO, *le regardant.*

Ce n'est pas tout, Michele.

MICHELE.

Que voulez-vous que je vous dise ? je me sauvais comme un insensé; je courus devant moi jusqu'à ce que j'eusse franchi les frontières de la Toscane... A Bologne je trouvai Philippe Strozzi; je le savais un des plus mortels ennemis du duc; je me mis à son service, à cette seule condition que lorsque nous rentrerions à Florence, ce serait moi qui frapperais.... Hier soir, nous rentrâmes après deux ans d'attente... Comme je passais devant le couvent de Sainte-Croix, on l'en emportait le cadavre de Nella... morte de honte et de douleur!... Mon Dieu, vous savez tout; que me demandez-vous encore? ayez pitié de moi; ne voyez-vous pas que je pleure comme un enfant, et ne savez-vous donc pas qu'il est des souvenirs plus terribles parfois que la réalité?

LORENZINO, *bas.*

Voilà mon homme. (*Haut.*) Eh bien, dis-moi, Michele, si au lieu d'appeler mes gens, de te faire conduire au Bargello, je te donnais la vie, je te rendais la liberté, à une seule condition...

MICHELE.

Je l'accepte, sans savoir ce qu'elle est; je la signe de mon sang, je la garantis de ma vie!

LORENZINO.

Michele, moi aussi j'ai à me venger de quelqu'un.

MICHELE.

Oh! cela vous est bien facile à vous!

LORENZINO.

Eh bien, voilà ce qui te trompe! car ce quelqu'un est des plus familiers du duc; c'est un de ceux que tu as nommés, un de ceux qui étaient de cette orgie où Nella...

MICHELE.

A toi, Lorenzino, à toi! et si tu crains que je ne me sauve, si tu as peur que je ne m'échappe, enferme-moi, jette-moi dans quelque prison, dans quelque cachot dont toi seul aies la clef; ne m'en fais sortir que pour frapper ton ennemi... mais ensuite, tu me laisses le duc, n'est-ce pas?

LORENZINO.

Mais qui me répondra de ta fidélité?

MICHELE.

Sur le salut de Nella, Lorenzino; je te jure d'être à toi corps et âme comme le damné est au démon. Maintenant que faut-il que je fasse?

LORENZINO.

Retourne auprès de Strozzi, qui doit t'attendre avec impatience; dis-lui qu'il t'a été impossible de pénétrer jusqu'à moi; et que voilà pourquoi tu ne m'as pas tué aujourd'hui, mais que tu me tueras demain.

MICHELE.

Et après?

LORENZINO.

Après, ma foi, fais ce que tu voudras, et pourvu que tu te promènes cette nuit de onze heures du soir à une heure du matin dans via Larga, c'est tout ce que je te demande.

MICHELE.

Vous m'y enverrez quelqu'un, monseigneur?

LORENZINO.

Je t'y prendrai moi-même.

MICHELE.

C'est tout ce que vous avez à m'ordonner?

LORENZINO.

Oui, va. (*Michele fait quelques pas pour sortir.*) A propos, tu n'as peut-être pas d'argent! (*Il lui présente sa bourse.*) Tiens, voilà ma bourse.

MICHELE, *regardant la bourse avec dédain.*

Merci, je n'en ai pas besoin.

LORENZINO.

Dans via Larga. Tu comprends bien?

MICHELE.

Dans via Larga, c'est convenu. Monseigneur, oh! encore une fois, comptez sur moi.

LORENZINO.

Pardieu! j'y compte bien aussi.

SCÈNE VII.

LORENZINO, *seul, s'asseyant à la table et écrivant.*

« Philippe Strozzi est au couvent de Saint-Marc, » dans la cellule de Fra Leonardo. » *(Il sonne; le Domestique entre.)* Tiens, Freccia, porte de ma part cette lettre à son altesse le duc Alexandre, et ne la remets qu'à lui-même.

LE DOMESTIQUE.

Cela sera fait, monseigneur.

LORENZINO, *rentrant dans la chambre à gauche du spectateur.*

Merci, Strozzi; tu m'as envoyé le seul homme sur lequel je pouvais compter... Maintenant, à l'œuvre!

ACTE TROISIÈME.

La cellule de Fra Leonardo au couvent de Saint-Marc. Une porte au fond, et une porte latérale à la droite du spectateur. A gauche, au premier plan, un prie-Dieu, au second plan, une fenêtre; au-dessus de la porte, au fond, un couronnement de la Vierge de Beato Angelus.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE STROZZI, FRA LEONARDO, *immobile, accoudé sur le prie-Dieu.*

STROZZI, *agité et parcourant la scène.*

Non, mon père, c'est inutile; je vous dis que je ne la verrai pas.

FRA LEONARDO.

Et moi, je te dis, Strozzi, que c'est toujours une chaste et noble fille, sur laquelle le regard d'un père peut s'arrêter non-seulement avec amour, mais encore avec orgueil.

STROZZI.

Mais je vous dis qu'elle l'aime... je vous dis que je l'ai vu sortir de chez elle à une heure du matin, je vous dis que c'est un misérable.

FRA LEONARDO.

Oui, elle l'aime, c'est vrai, mais d'un amour pur et presque fraternel.

STROZZI.

L'amour d'un Lorenzino, un amour pur et fraternel! Et c'est vous qui me dites cela, mon père; vous, habitué à lire au fond du cœur des hommes, c'est vous qui venez prendre vis-à-vis de moi la défense de cet infâme!

FRA LEONARDO.

Oui, mon fils, tu l'as dit. Hélas! l'humanité a peu de secrets pour nous. Il y a peu d'âmes que je n'aie sondées, peu de ces gouffres sombres où s'agitent les passions humaines dont je n'aie mesuré la profondeur. Eh bien! te le dirai-je, Strozzi? Lorenzino est un de ceux-là dont la pensée m'est toujours restée inconnue. Cependant plus que tout autre je l'ai suivi des yeux, car, tu le sais, bien longtemps notre espoir a reposé sur lui. Eh bien, plus je me suis penché sur cet homme, moins j'ai vu clair dans l'abîme de son cœur: depuis son retour de Rome, et il y a de cela deux ans, il est devenu impénétrable à tous les yeux, même aux nôtres, car depuis deux ans pas une seule fois il ne s'est approché du tribunal de la

pénitence. Oh! celui qui pour la première fois entendra la confession de cet homme!...

STROZZI, *d'une voix sombre.*

Si toutefois il ne meurt pas sans confession, mon père.

FRA LEONARDO.

N'importe! n'importe; je te le dis, Strozzi, tout n'est pas perdu pour cet homme, puisqu'il aime: l'amour est encore une croyance, et le cœur où il reste de l'amour n'est jamais entièrement renié de Dieu.

STROZZI.

Suis-je assez malheureux que cet homme se soit arrêté sur Luisa, et que Luisa le lui ait rendu!

FRA LEONARDO.

Mais cet amour, Strozzi, ne le lui as-tu pas imposé autrefois comme un devoir?

STROZZI.

Oui; il m'avait trompé comme les autres... oui, c'est moi, aveugle que j'étais, qui ai dit moi-même à ma fille: Aime-le, Luisa; un jour il te fera fière, heureuse et honorée. La première faute est donc à moi, je suis le seul coupable. O mon Dieu! ne punissez que moi seul!

FRA LEONARDO.

Eh bien, alors, au lieu d'accuser le ciel, remercie-le donc, au contraire, de ce que, pauvre enfant abandonnée comme elle l'était, et croyant obéir à l'amour paternel, Luisa, tout en aimant comme une femme, est restée pure comme un ange.

STROZZI.

Oh! si je le croyais!

FRA LEONARDO.

Crois quand j'affirme.

STROZZI.

Mais pourquoi ne vient-elle pas me dire cela elle-même? O mon Dieu! il me semble que si c'était elle qui me le dit, je ne douterais pas.

FRA LEONARDO, *montrant de la main la porte de l'autre chambre.*

Elle est là.

STROZZI.

Elle est là, et vous ne me le dites pas, mon père !

FRA LEONARDO.

Vous menaciez...

STROZZI.

Ah ! c'est vrai ! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir, toi, ce que c'est qu'un père qui menace. Luisa.., Luisa...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUISA.

LUISA, *se jetant dans les bras de Strozzi.*
Mon père !

STROZZI.

Luisa, Luisa, mon enfant chérie, est-il donc vrai que je puis toujours te serrer sur mon cœur, que je puis toujours baiser ton front, que je puis te dire toujours : Regarde-moi, et que tu me regarderas sans rougir !

LUISA.

Toujours, mon père, toujours.

FRA LEONARDO.

Adieu, Strozzi.

STROZZI.

Vous nous quittez !

FRA LEONARDO.

Le bonheur passe si vite ici-bas, que lorsqu'un homme est heureux, il est bon qu'il y ait près de lui un autre homme qui prie.

LUISA, *lui baisant la main.*

Merci, mon père ; car, grâce à vous, je n'ai pas désespéré.

SCÈNE III.

STROZZI, LUISA.

STROZZI, *s'asseyant et faisant signe à Luisa de s'asseoir à ses pieds.*

Viens ici, mon enfant, viens.

LUISA.

Mon Dieu, mon père ! comme vous avez dû souffrir, s'il est vrai que vous ayez douté de moi !

STROZZI.

Oh ! oui, j'ai bien souffert, car tu ne sauras jamais combien je t'aime. Depuis ces trois ans que j'ai quitté Florence, et que je n'ai pu avoir de tes nouvelles qu'à de longs intervalles, songe que tu n'as pas quitté un instant ma pensée. Toi et Florence, vous êtes mes deux seules amours, et Dieu me pardonne, je crois que de vous deux, pauvres opprimées, elle ma mère, et toi ma fille, c'est encore toi que j'aime le mieux.

LUISA.

Mes frères étaient avec vous, mon père, et j'étais heureuse de l'idée qu'ils vous consolait.

STROZZI.

Tes frères sont des hommes forts, faits pour

lutter, faits pour souffrir. Ton père doit ses fils à la patrie... mais il semble qu'une fille appartient plus étroitement à son père. Une fille, c'est l'ange du foyer chrétien, c'est la statue de l'amour virginal qui a remplacé les pénates antiques. Juge donc de ce que j'ai souffert, mon enfant, lorsque je songeais à tous les dangers qui te menaçaient dans cette malheureuse ville et que je comprenais mon insuffisance à te protéger. Et toi, toi, ma fille, qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

LUISA.

Tout ce temps s'est passé entre la prière et l'amour, mon père. J'ai prié pour vous... j'ai aimé Lorenzo !

STROZZI.

Ainsi ton amour pour cet homme est donc vrai ?

LUISA.

Dois-je avoir des secrets pour vous, mon père ?

STROZZI.

Donc tu l'aimes ?

LUISA.

Je l'aime à ne pas comprendre, si je le perdais, comment Dieu lui-même pourrait le remplacer dans mon cœur !

STROZZI.

Et cependant, Luisa, tu sais quel est cet homme que tu aimes.

LUISA.

Je sais ce qu'on lui reproche ; mais pour moi, mon père, il est toujours Lorenzo.

STROZZI.

Comment a-t-il pu changer ainsi pour tout le monde et demeurer le même pour toi ?

LUISA.

Je ne vois pas le monde et je ne le connais pas ; je le vois et je le connais lui.

STROZZI.

Mais personne ne sait votre amour, n'est-ce pas ?

LUISA.

Personne.

STROZZI.

Mais où le vois-tu ? Comment le vois-tu ?

LUISA.

Où je le vois ? dans la petite maison de la place Sainte-Marie-Vieille... tantôt sous un déguisement, tantôt sous un autre, mais toujours masqué... Il faut qu'il y ait dans sa vie un grand secret que j'ignore... Tantôt il est triomphant et joyeux, tantôt il est sombre et abattu ; parfois il est comme un enfant ; parfois il pleure comme une femme ; et moi je suis gaie ou triste selon qu'il est triste ou gai.

STROZZI.

Et de ce mariage arrêté autrefois entre vous, t'en reparle-t-il encore ?

LUISA.

Oh ! oui, oui, bien souvent ; et alors il s'exalte, alors il parle d'avenir, de puissance, de couronne, et je ne le comprends pas plus que lors-

qu'il se tait, car tout est mystérieux en lui, mon père.

STROZZI.

Et tu n'es pas effrayée de ce mystère ?

LUISA.

Non, car je sens qu'il m'aime trop pour que j'aie rien à craindre... C'est lui qui me garde, et non pas moi ; c'est lui qui ose à peine déposer un baiser de frère sur mon front, de peur, dit-il, d'enlever à la jeune fille une seule fleur de sa couronne d'épouse... Moi, je ne suis rien que par lui...

STROZZI, avec une espèce d'affroi.

Mon enfant !... mon enfant !

LUISA.

Rassurez-vous, mon père ; ce n'est pas Lorenzo que vous avez à craindre.

STROZZI.

Oh ! oui, c'est vrai ; tu me rappelles qu'un autre danger te menace encore... Oui, je sais que tu as été obligée de quitter la maison de ma sœur pour te soustraire aux poursuites du duc Alexandre ; il t'aime donc ce misérable ?

LUISA.

Personne ne me l'a dit encore, mais plusieurs fois j'ai été suivie par des hommes masqués, et j'ai senti au frémissement de mon cœur que je courais un danger.

STROZZI.

Il ignore où tu habites ?

LUISA.

Depuis quelques heures il le sait.

STROZZI.

Grand Dieu !

LUISA.

J'ai été bien effrayée d'abord ; je vous le jure ; mais Lorenzo m'a dit qu'il n'y avait rien à craindre, et je suis rassurée.

STROZZI.

Lorenzo ! tu l'as donc vu ?

LUISA.

Ce matin.

STROZZI.

Et t'a-t-il dit que je l'avais vu hier soir ?

LUISA.

Oui.

STROZZI.

T'a-t-il dit la proposition que je lui ai faite ?

LUISA.

Oui.

STROZZI.

T'a-t-il dit qu'il avait refusé ?

LUISA.

Oui, il m'a dit tout cela.

STROZZI.

Et qu'as-tu pensé alors ?

LUISA.

Je l'ai plaint.

STROZZI.

Pourquoi ?

LUISA.

Parce que je sais qu'il a dû souffrir.

STROZZI.

Oh ! tu devrais être honteuse de ton aveuglement !

LUISA.

Non, mon père, je suis fière de ma confiance.

STROZZI.

Mais où l'as-tu vu ?

LUISA.

Chez lui.

STROZZI.

Tu as été chez lui ?

LUISA.

Je croyais le danger pressant, j'avais été suivie par un agent du duc... vous ne m'aviez pas encore permis de me présenter devant vous... je devais demander conseil à quelqu'un.

STROZZI.

Et c'est toi la première qui lui as parlé de moi ?

LUISA.

Non, c'est lui le premier qui m'a parlé de vous.

STROZZI.

Il ignore où je suis, n'est-ce pas ?

LUISA.

Excusez-moi, mon père, il le sait.

STROZZI.

Qui le lui a dit ?

LUISA.

Moi.

STROZZI.

Malheureuse !... Tu me perds, et tu te perds avec moi !

LUISA.

O mon Dieu ! mon père, comment pouvez-vous supposer...

STROZZI.

Et toi, malheureuse enfant, comment peux-tu être à ce point crédule et aveugle ? A cette heure, Luisa, le duc Alexandre sait tout ; à cette heure, moi, toi, mes amis, sommes en son pouvoir, et c'est ton fol amour, c'est ta confiance insensée qui nous aura perdus !... O malheureuse enfant ! Dieu te pardonne comme je te pardonne ; mais qu'as-tu fait là ?

LUISA.

Comment pouvez-vous supposer de pareilles infamies ?... Comment pouvez-vous croire que Lorenzo...

On frappe à la porte du couvent.

STROZZI.

Écoute !

LUISA.

Quoi !... Oh ! vous me faites frémir !

STROZZI.

On frappe à la porte du couvent, entends-tu ?

Il va voir à la fenêtre.

LUISA.

Eh bien ! eh bien !

STROZZI, l'amenant devant la fenêtre.

Eh bien, regarde et doute encore.

LUISA.

Des sbires... des soldats... le duc !... Mon père,

mon père, tuez-moi!... Mais non, c'est impossible... et vous aurez été trahi.

STROZZI.

Oui, je l'ai été, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je l'ai été par ma fille!

LUISA.

Attendez, attendez avant de nous condamner ainsi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRA LEONARDO *sur la porte du fond.*

FRA LEONARDO.

Philippe Strozzi, es-tu prêt pour le martyre?

STROZZI.

Oui.

FRA LEONARDO.

C'est bien, car voici les bourreaux!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DUC, LE HONGROIS, GIOMO.

LE DUC, *dans la coulisse.*

Vous, restez à cette porte; toi, Giomo, et le Hongrois, suivez-moi tous deux.

LUISA.

Mon père, n'y a-t-il donc aucun chemin par lequel vous puissiez fuir?

STROZZI.

Y en eût-il cent, je ne ferais pas un pas en arrière; qu'il vienne, je l'attends.

LE DUC, *sur le seuil de la porte.*

Ah! ah! l'on m'avait donc dit vrai, et le loup est pris au piège!

FRA LEONARDO, *se mettant entre le Duc et Strozzi.*

Qui es-tu? que veux-tu?

LE DUC.

Qui je suis!... Je suis un pieux pèlerin qui visite, comme tu le vois, les maisons du Seigneur pour récompenser et punir selon leurs mérites ceux-là qui dans leur orgueil se croient au-dessus de toute récompense et de toute punition... Ce que je veux... je veux que tu me fasses place... (*tendant le bras vers Strozzi*) car j'ai à parler à cet homme.

FRA LEONARDO.

Cet homme est l'hôte du Seigneur... cet homme est sacré, et l'on n'arrivera à lui qu'en passant sur mon corps.

LE DUC.

Eh bien! on y passera... Crois-tu que celui qui pour monter au trône a passé sur le cadavre d'une ville s'arrêtera de peur de fouler aux pieds celui d'un misérable moine?

LE HONGROIS, *s'approchant, et à demi-voix.*

Altesse, faut-il...

LE DUC.

Un instant donc! tu es toujours pressé, toi.

LUISA.

Mon Dieu... mon père!

STROZZI.

Sois calme, Luisa.

LE DUC.

Allons, place à ton duc!

FRA LEONARDO.

Mon duc! je ne connais pas ce nom... je sais ce que c'est qu'un gonfalonier... je connais la république florentine... mais je ne connais pas de duc, je ne sais pas ce que c'est qu'un ducé.

LE DUC.

Alors, place à ton maître!

FRA LEONARDO.

Mon maître, c'est Dieu!... je n'ai pas d'autre, seigneur, que celui qui est au ciel; et tandis que j'entends ta voix qui me dit : Va-t'en! j'entends la sienne qui me dit : Demeure!

LE HONGROIS.

Eh bien, altesse...

LE DUC, *frappant du pied.*

Attends donc! Quand je suis patient, sois-le aussi; tu vois bien que je ne veux pas effrayer cette jeune fille. (*A Fra Leonardo.*) Eh bien alors, moine, puisque tu ne connais ni duc ni maître, place au plus fort!

Giomo et le Hongrois saisissent le Moine chacun par un bras.

STROZZI.

Duc Alexandre, je croyais que tu avais assez de ton chancelier, de ton bargello, et de tes gardes, pour ne pas jouer toi-même le rôle de shire... je me trompais.

LE DUC.

Et comptes-tu pour rien le plaisir de rencontrer son ennemi face à face... un ennemi que l'on n'a pas vu depuis trois ans, et que l'on n'espérait pas revoir? Me prends-tu pour un de ceux-là qui se glissent la nuit dans une ville, qui se cachent le jour dans une tanière, et qui attendent patiemment et traîtreusement l'heure d'allonger le bras dans l'ombre et de frapper par derrière?... Non, je marche à la clarté du soleil, et je viens te dire en plein midi : Strozzi, nous avons joué l'un contre l'autre une partie terrible dont la vie était l'enjeu; tu as perdu, Strozzi, paye.

STROZZI.

Oui, et j'admire en même temps la prudence du joueur qui vient réclamer sa dette si bien accompagnée.

LE DUC.

Croirais-tu que j'ai peur, par hasard?... Crois-tu que je n'aurais pas été te trouver seul partout où j'aurais cru te rencontrer? Oh! tu fais là une étrange erreur, et tu me prends pour quelque autre, Strozzi... Giomo, le Hongrois, sortez, refermez la porte sur vous, et quelque chose que vous entendiez, ne venez pas que je vous appelle.

GIOMO.

Monseigneur...

LE HONGROIS.

Cependant...

LE DUC.

Obéissez!... (*Ils lâchent Fra Leonardo, qui va*

au prie-Dieu, sortent, et referment la porte.)
 Eh bien, me voilà seul, Strozzi, me voilà seul contre deux... Vous n'êtes armés ni l'un ni l'autre, ah! c'est vrai, et moi j'ai une épée et un poignard. Attendez... Tiens, Strozzi, (*il jette son épée derrière lui*) je jette cette épée, et je t'offre ce poignard. Allons, vieux Romain... n'y a-t-il pas dans l'antiquité un Virginus qui tue sa fille, et un Brutus qui tue son roi?... Allons, choisis entre les deux... frappe... fais-toi immortel... Allons, frappe donc! que risques-tu, voyons?... pas même ta tête... tu le sais bien, elle est déjà au bourreau. Et toi, moine, qui t'arrête?... ramasse cette épée, et viens me frapper par derrière... si ta main tremble à me frapper en face.

FRA LEONARDO.

Mon Dieu défend à ses ministres de répandre le sang... Crois-moi, duc Alexandre, sans cela je n'eusse pas remis la cause de la patrie à un autre bras; il y a longtemps que tu serais mort, et que Florence serait libre.

LE DUC.

Eh bien, Strozzi, crois-tu encore que j'aie peur?

LUISA.

Non, monseigneur, non... l'on sait que vous êtes brave... eh bien, soyez aussi bon que courageux.

STROZZI.

Silence, enfant! je crois que tu pries.

Le Duc remet son poignard au fourreau et va ramasser son épée.

LUISA.

Mon père, laissez-moi... Dieu donnera de la force à mes paroles. (*Elle va pour s'incliner.*) Monseigneur...

FRA LEONARDO, *s'élançant, et la relevant.*

Relève-toi, jeune fille!... point de traité entre l'innocence et le crime! point de pacte entre l'ange et le démon! relève-toi!

LE DUC.

Tu as tort, moine... elle était si belle ainsi, que j'allais oublier ma colère, pour ne me souvenir que de mon amour.

STROZZI, *prenant sa fille dans ses bras.*

Mon enfant! mon enfant!

FRA LEONARDO.

O mon Dieu! mon Dieu! si tu vois de pareilles choses sans tonner, je dirai... (*tombant à genoux*) je dirai que ta miséricorde est encore plus grande que ta justice!

LE DUC, *les regardant tous deux.*

Giomo! le Hongrois!

Ils rentrent.

LE HONGROIS.

Altesse, à vos ordres.

LE DUC.

Remettez ces deux hommes aux mains des gardes; qu'ils soient conduits au bargello.

On emmène Fra Leonardo.

LUISA.

Monseigneur! monseigneur! au nom du ciel, ne séparez pas le père de la fille, n'arrachez pas le prêtre à son Dieu.

STROZZI.

Silence et demeure!... pas un mot, pas un pas, ou je te maudis!

LUISA, *tombant à genoux.*

Ah!

STROZZI.

Adieu, mon enfant... Dieu seul maintenant veillera sur toi. Mais n'oublie pas que c'est Lorenzino qui me tue.

LUISA.

Mon père! mon père!

STROZZI.

Adieu.

Il sort.

LUISA, *toujours à genoux.*

O monseigneur! monseigneur! ne puis-je donc rien pour sauver mon père?

LE DUC, *revenant jusqu'à elle.*

Si fait, enfant, car, toi seule peux quelque chose pour le sauver.

LUISA.

Et que faut-il que je fasse, mon Dieu?

LE DUC.

Lorenzino te le dira...

Il sort.

SCÈNE VI.

LUISA, *seule, et se relevant.*

Lorenzino... Lorenzino... ils me crieront donc ce nom comme une accusation éternelle! Mon Dieu! donnez-moi la force de ne pas douter de lui... Mon Dieu!... mon Dieu!... ayez pitié de moi!

SCÈNE VII.

LUISA, LORENZINO.

LORENZINO, *ouvrant la porte latérale, et restant appuyé contre la muraille.*

Pauvre enfant!

LUISA, *se retournant.*

Lorenzino! c'est le ciel qui t'envoie... Tu ne sais pas tout ce qui vient de se passer?

LORENZINO.

Si... car je suis venu en même temps que le duc, et j'étais là.

LUISA.

Et tu n'es pas venu à notre secours?

LORENZINO.

Je me fusse perdu sans vous sauver.

LUISA.

Il y a des moments où ton calme m'épouvante plus que ne le ferait ton désespoir.

LORENZINO.

Le calme fait la force de celui qui est seul contre tous.

LUISA.

Tu ne sais donc pas ce que m'a dit mon père?

LORENZINO.

Que t'a-t-il dit?

LUISA.

C'est bien affreux!... que c'était toi qui l'avais dénoncé au duc!

LORENZINO.

Il t'a dit la vérité.

LUISA.

Lorenzo, tu es quelquefois bien cruel! Veux-tu donc me faire mourir, et est-ce le moment de railler?

LORENZINO.

Je ne raille point, Luisa.

LUISA.

C'est toi... toi, qui as fait arrêter mon père?

LORENZINO.

Oui.

LUISA, *reculant.*

Mon Dieu! mon Dieu!

LORENZINO.

Luisa!

LUISA, *tremblante.*

Eh bien?

LORENZINO.

Est-ce là ce que tu m'as promis?... est-ce ainsi que tu tiens le serment que tu m'as fait?

LUISA.

Mais puis-je ne pas douter quand tu me dis des si terribles choses?

LORENZINO.

L'heure de la lutte est arrivée; faibliras-tu?

LUISA.

S'il ne s'agissait que de moi, jamais! jamais! Mais il s'agit de mon père... de mon père, dont je n'ai pas su garder le secret! de mon père, que j'ai perdu!

LORENZINO.

Ton père arrêté, c'est tout un procès à suivre: c'est deux ou trois jours de gagné, vingt-quatre heures au moins. Vingt-quatre heures! c'est quelquefois une éternité! Combien de temps a-t-il fallu pour tuer Gaetano Sacchetti et pour empoisonner Dante de Castiglione? une seconde.

LUISA.

Mais que peut-il donc se passer d'ici à vingt-quatre heures qui change la face des choses?

LORENZINO.

Luisa, c'est un secret entre Dieu et moi!

LUISA.

Et tu crois d'ici là sauver mon père?

LORENZINO.

Par le sang de l'homme Dieu mort sur la croix!... dans huit jours tu seras ma femme, Luisa; et Philippe Strozzi, libre et joyeux, bénera notre mariage. Me crois-tu maintenant?

LUISA.

Oui, Lorenzo.

LORENZINO.

Il faut me le prouver.

LUISA.

Comment cela?

LORENZINO.

En faisant aveuglément tout ce que je te dirai de faire.

LUISA.

Ordonne, j'obéis.

LORENZINO.

Il faut à cinq heures venir chez le duc.

LUISA.

Chez le duc!

LORENZINO.

Encore...

LUISA.

J'irai.

LORENZINO.

Bien.

LUISA.

Que lui dirai-je?

LORENZINO.

Tu lui demanderas la permission de voir ton père.

LUISA.

Mais si le duc met à cette grâce...

LORENZINO.

Ne crains rien, je serai là.

LUISA.

J'irai, j'irai, Lorenzo. Est-ce tout?

LORENZINO.

Maintenant, écoute. Je ne puis aller te voir ce soir place Sainte-Marie.

LUISA.

Pourquoi cela?

LORENZINO.

Le duc sait où tu habites, il pourrait me faire suivre, et s'il me voyait entrer chez toi, tout serait perdu. Aussi, au lieu de m'attendre, c'est moi qui t'attendrai.

LUISA.

Et où cela?

LORENZINO.

Je ne sais encore. Un homme ira te prendre à minuit, il te présentera un billet de moi, ce billet te dira de le suivre, tu le suivras.

LUISA.

Oui.

LORENZINO.

Tu le suivras sans chercher à savoir qui il est, sans lui demander où il te mène.

LUISA.

Je le suivrai sans dire un mot. Es-tu content?

LORENZINO.

* Bien, bien, Luisa; du courage, nous touchons au but. Un pas encore, Luisa, c'est tout ce que je te demande.

LUISA.

Et mon père sera sauvé?

LORENZINO.

Sur mon âme, je t'en réponds. Silence!

LUISA.

Quoi?

LORENZINO.

C'est lui.

LUISA.

Qui lui?

LORENZINO.

Le duc.

LUIA.

Le duc, mon Dieu !

LORENZINO.

Rentre dans cette chambre, sors par où Fra Leonardo t'a fait entrer. A cinq heures, tu viens chez le duc... à minuit, tu attends chez toi.

LUIA.

Oui. Adieu.

Elle sort.

LORENZINO.

Adieu. (*Il tire la porte.*) Seigneur, Seigneur, il y a des moments où tout semble se briser en moi. Seigneur, Seigneur, après que je vous ai demandé la force pour les autres, donnez-moi à mon tour celle d'aller jusqu'au bout !

SCÈNE VII.

LORENZINO, LE DUC ALEXANDRE.

LE DUC.

Eh bien, Lorenzino ?

LORENZINO.

Eh bien, je [vous attendais comme c'était convenu. Vous le voyez, monseigneur.

LE DUC.

Et Luisa ?

LORENZINO.

Votre altesse ne l'a point rencontrée ?

LE DUC.

Non.

LORENZINO.

C'est étrange ! elle sort d'ici à l'instant même. Elle sera descendue par un escalier tandis que votre altesse montait par l'autre.

LE DUC.

Et en es-tu content ?

LORENZINO.

Enchanté, monseigneur.

LE DUC.

Bah ! vraiment ! Et quand la verrai-je ?

LORENZINO.

D'abord à cinq heures elle viendra demander à votre altesse une permission pour visiter son père.

LE DUC.

O l'excellente fille !

LORENZINO.

Seulement la pauvre enfant s'effraye d'un tête-à-tête, et demande que pour la première fois son cousin Lorenzino soit là.

LE DUC.

Allons, je lui accorde sa demande.

LORENZINO.

Et cette fois vous ferez le Scapin, monseigneur. Dam ! si vous voulez qu'elle y revienne, il ne faut pas l'effaroucher.

LE DUC.

Eh bien, soit, si tu t'engages à ne pas trop me faire attendre sa seconde visite.

LORENZINO.

Six ou sept heures d'intervalle entre les deux, n'est-ce pas raisonnable ?

LE DUC.

Comment ! je la reverrais ce soir même !

LORENZINO.

Ce soir même, monseigneur.

LE DUC.

Peste ! il fait bon de te charger de ces sortes d'affaires.

LORENZINO.

N'est-ce pas ? Seulement je vous préviens qu'elle se figure que c'est moi qu'elle trouvera au rendez-vous. Ah ! il m'a fallu inventer toute une histoire pour décider la pauvre colombe à sortir nuitamment.

LE DUC.

Mais comment viendra-t-elle ?

LORENZINO.

Oh ! tout est convenu. Le Hongrois ira la prendre avec un billet de votre serviteur ; il fera un détour, et pour qu'elle ne voie pas qu'elle entre au palais, il la conduira par la petite ruelle de la Crusca, et par l'escalier dérobé dans la chambre verte, la plus sourde et la plus écartée de toutes vos chambres, et dont vous aurez seulement l'obligeance de me faire donner une double clef.

LE DUC.

Alors, tu te charges de tout ?

LORENZINO.

Oui ; soupez tranquillement ; passez vos plus beaux habits, mettez vos gants les plus parfumés ; j'irai vous chercher quand il sera temps, et puis, ma foi, le reste...

LE DUC, riant :

Il faut convenir que tu es un grand misérable, Lorenzino !

LORENZINO.

Et vous, que vous êtes un heureux prince, monseigneur !

LE DUC, s'en allant avec Lorenzino.

A propos. Et ce comédien avec lequel je t'ai laissé ce matin, a-t-il quelque talent ?

LORENZINO.

Oh ! mais c'est un grand artiste, et je compte le présenter ce soir à votre altesse ; il vous jouera une scène !... Ils sortent en riant.

ACTE QUATRIEME.

Une chambre dans la prison du Bargello, avec de vieilles fresques à demi effacées. Sur le devant, de chaque côté, deux colonnes qui soutiennent la voûte.

SCÈNE PREMIERE.

FRA LEONARDO, appuyé sur la colonne à droite du spectateur; VITTORIO, monté sur un fauteuil de bois et écrivant son nom sur la muraille avec un clou; BERNARDO, CORSINI et d'autres PRISONNIERS le regardent.

FRA LEONARDO.

Que fais-tu là, Vittorio?

VITTORIO.

Tu le vois bien, mon père; j'écris mon nom auprès de ceux des martyrs qui m'ont précédé ici-bas et qui m'attendent au ciel. Ces murs seront un jour le livre d'or de Florence. Tenez, voilà celui du vieux Jacob dei Pazzi, celui de Jérôme Savonarole, Nicolas Carducci, Dante de Castiglione. Oh! voyez, voyez quelle belle garde de nobles fantômes la liberté doit avoir là haut! A ton tour, Corsini.

CORSINI.

Merci, Vittorio; car celui qui aura aujourd'hui une petite place sur ces murs aura un jour une grande place dans l'histoire. (*Écrivant.*) « Bernardo Corsini, mort pour la liberté. »

SCÈNE II.

LES MÊMES, STROZZI.

CORSINI, à Strozzi, qui vient d'entrer et qui s'est approché doucement.

A toi, Strozzi.

STROZZI, prenant le clou et écrivant.

Dieu, garde-moi de ceux à qui mon cœur se fie, Et je me garderai de qui je me défie.

VITTORIO.

Le conseil est bon, Strozzi; mais donné par les murs d'une prison, il a le défaut d'arriver un peu tard.

D'autres reprennent le clou des mains de Strozzi et continuent d'écrire.

FRA LEONARDO.

Eh bien, Strozzi?

STROZZI.

Eh bien, mon père, je ne leur ai pas donné grande fatigue.

FRA LEONARDO.

Tu leur as tout dit?

STROZZI.

Qu'avais-je à leur dire qu'ils ne sussent déjà? Strozzi était sorti de Florence parce qu'elle était esclave, il y rentrait pour qu'elle fût libre. Voilà tout ce que j'avais à leur dire, voilà tout ce qu'ils avaient à entendre.

FRA LEONARDO.

Ainsi, condamné?

STROZZI.

Condamné.

FRA LEONARDO.

Strozzi, Dieu n'oubliera pas pour quelle cause! son royaume est celui des martyrs. Garde seulement qu'à l'heure de la mort le saint nom de celui en qui tu espères au ciel soit uni aux noms chers de ceux que tu regrettes sur la terre, et du séjour de la félicité éternelle, tu prieras pour cette malheureuse Florence et tu demanderas pour elle le pardon de son Dieu.

STROZZI.

Mon père, j'ai tellement été trompé par la vie, que j'ai grand-peine à me fier à la mort.

FRA LEONARDO.

Que dis-tu là, Strozzi? serais-tu donc de ceux qui ne croient pas? Oh! malheur à toi, malheur à celui qui après avoir souffert sur la terre n'espère pas de récompense au ciel! La mort n'est rien, Strozzi, quand on meurt avec la foi dans l cœur!

STROZZI.

Cette foi, je l'ai eue! est-ce ma faute si elle m'a abandonné? comment veux-tu que je conserve cette foi quand j'ai vu tomber par le fer sur nos champs de bataille, par l'échafaud sur les places de nos villes, par le poison au foyer domestique, tout ce qu'il y avait de noble et de grand avant nous!

FRA LEONARDO.

Dieu te donne l'exemple de la patience... Accepte-le, Strozzi!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE FAMILIER, puis LUISA.

LE FAMILIER.

Philippe Strozzi est-il revenu de l'interrogatoire?

STROZZI.

Qui le demande?

LE FAMILIER.

Une jeune fille qui a l'autorisation de passer une demi-heure avec lui.

STROZZI.

Luisa! c'est Luisa!

LUISA, entrant.

Oui, oui, mon père.

Le garde sort.

STROZZI.

O mon enfant ! ma chère enfant !... Tu me fais trembler, Luisa ! De qui tiens-tu donc la permission de me voir ?

LUIA.

Du duc lui-même.

STROZZI.

Comment l'as-tu obtenue ?

LUIA.

Je l'ai été chercher.

STROZZI.

Où cela ?

LUIA.

Chez le duc.

STROZZI.

Au palais, chez le duc ! Tu as été chez cet infâme ! La fille de Strozzi chez le bâtard des Médecins ! Oh ! j'aurais mieux aimé ne jamais te revoir que de te revoir à cette condition !... Va-t'en... va-t'en !

FRA LEONARDO.

Strozzi, sois homme !

STROZZI.

Elle a été chez lui, mon père ! elle est entrée dans cette caverne de débauche, dans cet antre de luxure. Et de combien d'années d'innocence as-tu payé la permission de me voir une demi-heure ? Réponds, Luisa, réponds.

LUIA.

Mon père, Dieu sait que je ne mérite pas ce que vous me dites. D'ailleurs, je n'étais pas seule ; Lorenzo était là, Lorenzo était près du duc, Lorenzo ne nous a pas quittés !

STROZZI.

Ainsi, Luisa, pas une condition infâme ?

LUIA.

Rien, mon père, rien, sur l'honneur de la famille ! Je me suis jetée à ses pieds, j'ai demandé à vous voir ; ils ont échangé quelques mots à voix basse, Lorenzo et lui, puis le duc a signé un papier, me l'a remis, et je suis sortie sans avoir eu à rougir que de son regard !

STROZZI.

N'importe, Luisa, n'importe, mon enfant ! il y a sous cette clémence quelque mystère terrible qui me fait trembler. Mais puisqu'on nous accorde une demi-heure, mettons le temps à profit. Luisa, Dieu t'a donné la force ; on peut te parler comme à une femme, et non comme à un enfant.

LUIA.

O mon Dieu ! vous me faites trembler !

STROZZI.

Tu connais l'homme qui demande ma tête... tu connais le tribunal qui me juge.

LUIA.

Mon père, seriez-vous condamné ?

STROZZI, avec hésitation.

Pas encore, mais je puis l'être, je le serai certainement. Réponds-moi donc comme si je l'étais déjà. Songe que c'est la tranquillité de mes dernières heures que je vais te demander... songe qu'il ne reste pas à condamner seulement à mou-

rir, mais qu'il faut qu'il meure comme un chrétien !

FRA LEONARDO.

Merci, merci à vous, mon Dieu, qui avez amené ici cet ange pour lui rendre la foi qu'il avait perdue !

LUIA.

Que faut-il que je fasse, mon père ? et à l'instant même je le ferai.

STROZZI.

Luisa, lorsque tu verras dresser mon échafaud, lorsque tu sauras que je marche au supplice, jure-moi que tu ne feras pas un pas vers cet homme pour me sauver... Ma fille, mon enfant, ma vie dût-elle en être le prix, n'est-ce pas qu'il n'y aura aucun pacte entre ton innocence et son infamie ? car, par l'âme de ta mère, par mon amour paternel infini comme s'il était divin, Luisa, je te jure que tu ne me sauverais pas, et que seulement je mourrais désespéré ! et qu'après m'avoir perdu sur la terre, pauvre enfant, tu ne me retrouverais pas dans le ciel !

LUIA, à genoux.

Mon père, mon père, je vous le jure, et Dieu me punisse en ce monde et dans l'autre si je manque à mon serment !

STROZZI, se courbant vers elle et lui posant les deux mains sur la tête.

Ce n'est point tout encore, mon enfant. Le danger qui te poursuit pendant mon agonie peut survivre à ma mort ; ce qu'il n'aura pu obtenir par la terreur, il peut chercher à l'obtenir par la violence.

LUIA.

Mon père !

STROZZI.

Il peut tout... il ose tout... c'est un infâme !...

LUIA.

Ah ! mon Dieu !

STROZZI.

Luisa, tu aimes mieux mourir jeune et pure que de vivre dans la honte et le déshonneur ?

LUIA.

Oh ! oui, oui cent fois, mille fois ; Dieu m'en est témoin.

STROZZI.

Eh bien, si jamais tu tombais entre les mains de cet homme, si tu ne voyais aucun moyen de lui échapper, si la miséricorde même de Dieu ne t'offrait plus aucune chance d'espoir...

LUIA.

Achevez, dites, dites.

STROZZI.

Ma pauvre enfant... tu étais née pour prendre place parmi les élus de ce monde... Je devais te laisser des terres, des palais, une dot à doter une duchesse. Palais, fortune, j'ai tout perdu... Je vais mourir, et en mourant je te laisse pauvre comme les plus pauvres de la terre... Un seul trésor me restait... que j'avais soustrait aux yeux de tous, dernier consolateur... ami suprême qui devait m'abréger la torture et m'épargner l'é-

chafaud. (*Tirant un flacon de sa poitrine.*) C'était ce poison... Ce flacon, c'est la liberté... c'est l'honneur ! prends-le, Luisa, je te le donne, et souviens-toi que tu es la fille de Strozzi.

LUISA, *prenant le flacon.*

Il sera fait comme vous le voulez, mon père, je vous jure !

STROZZI, *prenant sa fille dans ses bras.*

Merci, mon enfant. Ah ! du moins maintenant je mourrai tranquille.

FRA LEONARDO.

Et toi qui entends ce serment, n'est-ce pas, mon Dieu, que tu ne le laisseras pas s'accomplir ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE FAMILIER ; UN HOMME MASQUÉ.

L'Homme masqué entre en même temps que le Garde ; seulement, tandis que l'autre s'avance, il demeure au milieu du théâtre ; chacun s'éloigne de lui.

LE GARDE, à Strozzi.

La demi-heure accordée par la permission est écoulée ; il faut sortir.

LUISA.

Déjà, déjà !

STROZZI.

Va, mon enfant, et sois bénie !

LUISA.

Encore un instant, encore une seconde !

STROZZI.

Non, va, va. Adieu, mon enfant.

LUISA.

Adieu, mon père.

FRA LEONARDO.

A revoir, dans le ciel !

STROZZI, *se tordant les bras*

O mon Dieu ! mon Dieu !

FRA LEONARDO, *le pressant contre son cœur.*

Courage, courage, pauvre père !

L'HOMME MASQUÉ, à Luisa, *qui passe près de lui.*

Luisa !

LUISA.

Lorenzino. (*Elle fait un mouvement pour revenir à son père.*) Ah !

LORENZINO, *l'arrêtant.*

Silence... A ce soir.

LUISA.

A ce soir.

Elle sort avec le Garde qui l'a amenée.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LORENZINO, *masqué, et toujours éloigné au milieu des prisonniers.*

VITTORIO, *faisant un pas vers lui.*

Qui es-tu, toi qui t'introduis masqué parmi nous ? quelque espion de ce Maurizio... quelque sbire du duc.

CORSINI.

Es-tu le tortureur ? nous sommes prêts aux tourments.

VITTORIO.

Es-tu le bourreau ?... Nous sommes prêts à la mort ! (*Vittorio, faisant un pas de plus.*) Voyons, parle, oiseau de nuit et de malheur !... quelles nouvelles apportes-tu ?

LORENZINO, *se démasquant.*

Je vous apporte la nouvelle que vous êtes tous condamnés, et que vous serez tous exécutés au point du jour.

TOUS.

Lorenzino !

STROZZI ET LEONARDO.

Lorenzino !

CORSINI.

Que veux-tu ?

VITTORIO.

Que cherches-tu ?

LORENZINO.

Que vous importe, à vous qui n'avez plus rien à faire dans ce monde, qu'à prier et à mourir ?

FRA LEONARDO.

Lorenzino, descends -tu dans les catacombes pour insulter aux martyrs ?... dis... que viens-tu faire ici ?

LORENZINO.

Vous allez le savoir... car c'est vous que je cherche.

FRA LEONARDO.

Que me veux-tu ?

LORENZINO.

Dis à tous ces hommes de s'éloigner, afin que nous demeurions aussi seuls que possible.

FRA LEONARDO.

Pourquoi cela ?

LORENZINO.

Parce que moi aussi je suis en danger de mort et que j'ai un secret à te révéler.

FRA LEONARDO, *reculant.*

A moi ?

LORENZINO.

A toi.

FRA LEONARDO.

Et pourquoi à moi plutôt qu'à un autre ?

LORENZINO.

Parce que tu es condamné ou que tu vas l'être ; parce que ta vie dépend de mon secret ; parce que toi et tes compagnons seriez tous perdus s'il en transpirait quelque chose.

FRA LEONARDO.

Mes frères, arrière tous...

LORENZINO, *s'agenouillant.*

Mon père, il y a deux ans que je suis revenu de Rome à Florence ; je l'avais quittée sinon heureuse, du moins calme. Je la retrouvai fiévreuse et ensanglantée. Je parcourus les différents quartiers de la ville ; j'interrogeai les masureurs du pauvre et les palais du riche. Je me mêlai aux humbles ouvriers et aux orgueilleux

patriciens; une seule voix pareille à un gémissement immense s'élevait de tout côté, accusant le duc Alexandre, l'un lui redemandait son argent, l'autre son honneur, celui-ci un père, celui-là un fils. Tous pleuraient, tous se lamentaient, tous accusaient, et je me dis : Il n'est pas juste qu'un peuple entier souffre ainsi par la tyrannie d'un seul homme.

FRA LEONARDO.

Ah !

LORENZINO.

Alors je jetai les yeux autour de moi... Je vis la honte sur tous les visages, la terreur dans tous les esprits, la corruption dans toutes les âmes. Je cherchai à quoi je pouvais m'appuyer, et je sentis que tout pliait sous ma main. La délation était partout, au dedans et au dehors ; elle pénétrait dans l'intérieur des familles ; elle courait par les places publiques... elle s'asseyait au foyer conjugal... elle se dressait sur la borne des carrefours. Je compris que quiconque voudrait conspirer en de pareils jours ne devait prendre d'autre confident que sa seule pensée, d'autre complice que son propre bras. Je compris, que pareil à Brutus, il devait se couvrir d'un voile assez épais pour qu'aucun regard humain ne pût le traverser : Lorenzo devint Lorenzino.

FRA LEONARDO.

Continue, mon fils, continue.

LORENZINO.

Il fallait arriver au duc, il fallait qu'il se défîât de tous ; il fallait qu'il se fît à moi. Je me fis son courtisan, son valet, son bouffon !... J'obéis à ses ordres, je prévins ses volontés, je devançais ses désirs. Pendant deux ans Florence m'appela traître, lâche et infâme ; pendant deux ans le mépris de mes concitoyens pesa sur moi comme la pierre d'un tombeau ! Pendant deux ans tous les cœurs doutèrent de moi, excepté un seul. Pendant deux ans je ne trouvais pas une seule fois l'occasion d'exécuter mon projet... Mais j'ai réussi, mais j'ai atteint le but que je voulais at-

teindre, mais je suis arrêté enfin au terme de ma longue et pénible route, mon père... Dans deux heures je tuerai le duc Alexandre.

FRA LEONARDO.

Parle bas, parle bas.

LORENZINO.

Mais le duc est adroit, le duc est fort, le duc est brave. En essayant de sauver Florence, je puis succomber à mon tour. Il me faut donc l'absolution... Ah ! donnez-la-moi, mon père, donnez-la-moi sans hésiter... Allez, j'ai assez souffert sur la terre pour que vous ne me marchandiez pas le ciel...

FRA LEONARDO.

Lorenzino, c'est un crime de t'absoudre ; mais n'importe, je le prends sur moi... Et quand Dieu t'appellera pour te demander compte du sang que tu auras versé. Je me présenterai à ta place en criant : Seigneur, ne cherchez pas le coupable... Seigneur, le voilà devant vous !

LORENZINO, se relevant.

C'est bien, tout est dit... Et maintenant lui aussi il est condamné. (Il avance vers le fond, et voyant que les prisonniers lui barrent le passage.) Place, messieurs, place !

VITTORIO.

Et si nous ne voulions pas te faire place, nous ; s'il nous avait pris l'envie de nous venger avant que de mourir, si pendant que nous te tenons ici, si nous avions décidé de t'étouffer entre nos mains, de t'étrangler avec nos chaînes ?

TOUS.

Oui, qu'il meure celui qui nous a vendus tous ! qu'il meure le traître ! qu'il meure l'infâme !

Lorenzino porte la main à son épée pour s'ouvrir un passage.

FRA LEONARDO.

Arrête, Lorenzino ; c'est la dernière souffrance de ta passion ; c'est la dernière épine de ta couronne. (Se retournant vers les prisonniers.) Frères, laissez passer cet homme ; c'est le plus grand de nous tous !

ACTE CINQUIÈME.

Une chambre du palais, tapisserie verte et or. Au fond, une grande cheminée de la renaissance, surmontée des armes des Médicis ; à gauche, au premier plan, une porte donnant sur un escalier ; au deuxième plan du même côté, une seconde porte donnant dans un cabinet ; entre les deux portes le portrait du duc Alexandre ; à droite, au deuxième plan, une fenêtre ; au premier, un lit à colonnes torses. Au lever du rideau, le théâtre n'est éclairé que par le feu qui brûle dans la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORENZINO, MICHELE.

LORENZINO, amenant Michele les yeux couverts d'un bandeau.

C'est bien, Michele, tu as été fidèle au rendez-vous.

MICHELE.

Et vous exact à l'heure.

LORENZINO.

Je n'avais garde de l'oublier, il y a deux années que je l'attends.

MICHELE.

Ah ! vous êtes donc enfin sur le point d'être vengé ?

LORENZINO.

Je serai vengé dans une heure.

MICHELE.

Vous êtes bien heureux, vous !

LORENZINO.

Pour si tu étais à ma place...

MICHELE.

Me venger et mourir, c'est tout ce que je demanderais.

LORENZINO.

Ainsi tu es rentré à Florence pour tuer le duc Alexandre ?

MICHELE.

C'est mon seul et dernier espoir.

LORENZINO.

Tu es toujours dans la même intention ?

MICHELE.

Plus que jamais.

LORENZINO.

Et ni pour or ni pour argent, ni par menaces ni par prières, tu ne renoncerais à ton projet ?

MICHELE.

J'ai fait serment de le tuer sans pitié, sans miséricorde.

LORENZINO.

C'est donc bien vrai, ce que tu m'as raconté ?

MICHELE.

Je vous ai dit la vérité tout entière.

LORENZINO.

C'est impossible à croire.

MICHELE.

Pourquoi donc ?

LORENZINO.

C'est bien infâme.

MICHELE.

Raison de plus.

LORENZINO.

Elle était belle, cette jeune fille ?

MICHELE.

Belle comme un ange.

LORENZINO.

Comment l'appelais-tu donc ? j'ai oublié son nom.

MICHELE.

Nella.

LORENZINO.

Nella... Mais il me semble qu'il est mort, la nuit dernière, au couvent de Sainte-Croix, une religieuse qui se nommait ainsi.

MICHELE.

C'était elle.

LORENZINO.

Et à quel âge est-elle morte ?

MICHELE.

A dix-huit ans.

LORENZINO.

C'est bien jeune.

MICHELE.

C'est trop vieux, quand depuis deux ans déjà le malheur et la honte sont entrés dans la vie.

LORENZINO.

Et tu dis qu'après t'avoir donné l'espérance d'être son mari, le duc Alexandre...

MICHELE.

Taisez-vous.

LORENZINO.

Un soir, devant toi, dans une orgie...

MICHELE.

Taisez-vous, taisez-vous, vous me rendriez insensé... Assez sur moi, assez sur elle ; parlons de vous. Vous m'avez fait venir pour vous aider à tuer quelqu'un ; vous m'avez promis de me laisser libre ensuite... eh bien, quel est cet homme assez abandonné du ciel pour que je sois forcé d'acheter ma vengeance au prix de son sang ?... Nommez-le-moi, je suis prêt.

LORENZINO.

Qu'ai-je besoin de te le nommer ? tu le verras.

MICHELE.

Je le connais donc ?

LORENZINO.

Tu le connais.

MICHELE.

Est-ce un ami ? est-ce un ennemi ?

LORENZINO.

Tu as mauvaise mémoire, Michele... tu m'as nommé quatre hommes qui étaient dans cette chambre pendant cette fatale nuit, et je t'ai dit que celui dont j'avais à me venger était un de ces quatre hommes.

MICHELE.

Oui, c'est vrai, c'est vrai ; cela suffit.

LORENZINO.

C'est bien ; alors écoute donc tes instructions dernières.

MICHELE.

J'écoute.

LORENZINO.

Il va venir ici une jeune fille.

MICHELE.

Dans cette chambre ?

LORENZINO.

Oui.

MICHELE.

Après ?

LORENZINO.

Il ne faut pas qu'elle te voie, il ne faut pas qu'elle t'entende, il faut qu'elle ignore que tu es là...

MICHELE.

Où serai-je alors ?

LORENZINO.

Là, dans ce cabinet.

MICHELE.

Bien... et quand devrai-je en sortir ?

LORENZINO.

Quand je crierai : A moi, Michele ! pas avant.

MICHELE.

C'est bon.

LORENZINO.

Pas avant, entends-tu bien ?

MICHELE.

C'est bon, vous dis-je !

LORENZINO.

Au revoir !

MICHELE.

Un mot encore... Où sommes-nous ?

LORENZINO.

Allume cette bougie, et tu verras.

MICHELE.

Je connais donc cette chambre ?

LORENZINO.

Peut-être... Adieu, Michele.

Il sort.

SCÈNE II.

MICHELE, *seul*.

Je connais certainement cet homme, a-t-il dit... je connais cette chambre peut-être... Que dit-il donc là et quel soupçon me vient?... Au milieu de tous ces détours qu'il m'a fait faire pour m'amener ici, et quoique j'eusse les yeux bandés, plus d'une fois j'ai cru, en tâtant de la main, retrouver des endroits connus... Serions-nous dans le palais du vieux Côme ? en passant sous le vestibule, j'ai touché des colonnes cannelées... O mon Dieu ! si ce que l'on avait cru d'abord était vrai, si cette folie de Lorenzino n'était qu'un masque, s'il conspirait réellement contre le duc, si cet homme qui va venir, c'était lui ; si cette chambre, c'était celle... Nella ! Nella ! oh ! ce serait trop de joie... Voyons, voyons, il faut que je m'en assure. (*Il allume une bougie à la cheminée et revient en scène.*) C'est ici ! c'est ici !... Ah ! ah ! ah ! duc Alexandre, je vais donc te tenir à mon tour ! je vais donc prendre ma revanche !... Maintenant rassemblons nos idées... Que m'a-t-il dit ? que m'a-t-il recommandé ?... je ne me souviens plus... Ah ! c'est cela... une jeune fille va venir... Pauvre enfant !... Et pour qu'elle ne me voie pas, il faut que je me cache dans ce cabinet... très-bien !... puis il m'appellera quand il sera temps... Oh ! pourvu que tout se passe ainsi, pourvu que rien de ce qui est arrêté ne manque ! pourvu qu'il ne soupçonne pas le piège ! pourvu qu'il vienne !... Des pas !... on monte cet escalier... si c'était lui... (*Courant au cabinet, et passant sa tête par la portière.*) Non, c'est la jeune fille... Lorenzino, compte sur moi !

SCÈNE III.

LUISA, LE HONGROIS, MICHELE, *caché*.LE HONGROIS, *masqué*.

Nous sommes arrivés, et c'est ici que vous devez attendre.

LUISA.

Merci.

Elle s'assied.

LE HONGROIS.

Désirez-vous quelque chose, madame ?

LUISA.

Non ; dites seulement à celui qui vous a envoyé vers moi que je suis venue et que je l'attends.

LE HONGROIS.

C'est bien, madame.

Il sort et ferme la porte à clef. On entend sonner l'heure.

SCÈNE IV.

LUISA, *seule, écoutant*.

Minuit et demi ! les heures passent comme si elles avaient des ailes... O mon père, mon père ! lorsque je pense que demain, c'est-à-dire aujourd'hui, dans quelques heures... Lorenzo m'a dit d'être tranquille, et cependant pour la première fois je ne me repose pas sur sa parole ; je vais le revoir, et cependant pour la première fois je frissonne et je tremble en l'attendant. Cette nuit était sombre et froide ; puis cet homme m'a fait passer par tant de ruelles étroites et obscures, qu'on eût dit qu'il craignait que je ne reconnusse le chemin par lequel il me conduisait... cet homme n'est point au service de Lorenzo ; je n'ai point reconnu sa voix... (*Écoutant.*) Ah ! (*S'approchant de l'escalier.*) J'avais cru entendre des pas... mais non, je me trompais, ce n'est point encore lui... Où suis-je donc, et où m'a-t-il fait conduire ? je ne connais point cet appartement, c'est la première fois que j'y viens... cette fenêtre donne sur via Larga... (*Levant les yeux au-dessus de la cheminée*) ces armes, ce sont celles des Médicis... (*regardant un portrait en pied*) ce portrait, c'est celui du duc Alexandre... Que veut dire cela ?... un manteau ! le manteau que portait le duc lorsqu'il est venu aujourd'hui chez Fra Leonardo... oui, oui, je le reconnais... Mais où m'a-t-on conduite, mon Dieu ? Serais-je dans le palais du duc ?... Oui, oui, plus de doute, et cette chambre... cette chambre qui donne sur via Larga, cette chambre avec ces armes, avec ce portrait, avec ce vêtement... cette chambre, c'est la sienne... O mon Dieu ! mon Dieu ! trahie par lui !... Ah ! une lettre ! une lettre de l'écriture de Lorenzino !... « A son excellence le duc » Alexandre. » Ah ! je me sens mourir ! (*Elle lit.*) « Monseigneur, soupez joyeusement ; je viens de » voir notre belle affligée ; comme je l'avais prévu, » elle n'a pas été insensible à l'espoir de sauver » son père... Le rendez-vous tient toujours à une » heure ; elle sera dans la chambre verte. Ce 5 jan- » vier 1536. LORENZINO. » La chambre verte, la voilà... minuit et demi viennent de sonner... plus de doute ! je suis vendue, je suis livrée... Voilà pourquoi il avait dénoncé mon père... Oh ! vendue par lui, par Lorenzino !... mon père avait donc raison de se défier de lui, Florence avait donc raison de l'appeler un infâme... moi seule, moi seule étais insensée de croire en lui... Après avoir livré le père, le voilà qui livre la fille... l'un à l'é-

chafaud, l'autre au déshonneur!... et tout cela au nom de son amour!... Oh! c'est bien affreux, c'est bien lâche... c'est bien infâme!... Mais peut-être est-il temps encore... (*Courant à la porte par laquelle elle est entrée.*) Fermée! (*Courant à l'autre.*) Fermée!... (*Une heure sonne.*) Une heure... une heure!... et le duc doit venir à une heure... Mon Dieu! que faire? que devenir? (*Elle se trouve contre le lit qu'elle touche, recule avec effroi et s'enveloppe le visage de son voile.*) Sainte mère des anges, ayez pitié de moi! (*Écartant son voile avec effroi.*) Des pas... on monte l'escalier... où fuir? où me cacher?... je suis perdue!... (*Avec un cri de joie et tirant le flacon de sa poitrine.*) Ah! mon père, mon père, je te remercie... (*Elle avale le poison.*) Mon Dieu! pardonnez-moi!

SCÈNE IV.

LORENZINO, LUISA, à genoux, MICHELE, caché.

LORENZINO, ouvrant vivement la porte.

Luisa, es-tu ici?

LUISA, se relevant.

Lorenzo! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*) Ah!

LORENZINO.

Me voilà! ne crains rien... attends que je referme cette porte... Oh! Luisa, tu es venue, tu as été noble et confiante jusqu'au bout; maintenant suis forte, car il va se passer ici de terribles choses, et il faut que tu en sois témoin.

LUISA.

Mon Dieu!

LORENZINO.

Je t'ai dit que demain ton père serait sauvé, je t'ai dit que dans huit jours tu serais ma femme; Il n'y avait qu'un moyen pour cela, c'était de tuer le duc... le duc va mourir.

LUISA.

Quand cela?

LORENZINO.

À l'instant même.

LUISA.

Où?

LORENZINO.

Ici.

LUISA.

Mon Dieu!

LORENZINO.

Silence! ce sont de ces nécessités terribles, Luisa, comme Dieu en fait parfois aux peuples qu'il châtie et aux hommes qu'il éprouve.

LUISA.

Ici, dans cette chambre?

LORENZINO.

Oui; il croit que tu l'y attends, l'insensé! et il vient poussé par la main de la justice.

LUISA.

Et c'est toi, toi, Lorenzo, qui t'es chargé de cette sanglante mission?

LORENZINO, s'exaltant.

Oui, c'est moi, moi qui vais changer en un instant la face de l'Italie! moi, qui, ce soir encore méprisé par Florence, demain serai adoré par elle.... moi enfin, qui d'esclave vais devenir maître... car tu le sais, Luisa, après lui à moi le trône!... O Florence! Florence! tu vas donc revivre de ta grande et noble vie... les jours de tes artistes, de tes guerriers et de tes poètes vont revenir... tu seras encore la patrie des Cimabué, des Donatello et des Michel-Ange; tu verras sortir de terre les fils des Farinata, des Uberti, des Jean de Médicis!... peut-être verras-tu renaitre un autre Dante... mais en tout cas, si le second te manque, si tu n'as que le premier, console-toi, ma belle Florence, c'est assez encore pour un royaume, fût-il grand comme toute la terre... Et c'est moi, ton Lorenzo, qui aurai fait tout cela, moi, ton amant, moi, ton époux, entends-tu... entends-tu, ma duchesse?... (*Luisa fait un mouvement de douleur.*) Oh! ne crains rien; nos mesures sont bien prises, et il ne peut m'échapper, va!... tous ses serviteurs sont loin; il va venir seul, et quand il entrera, un homme, un homme qu'il a mortellement insulté comme moi, un homme entrera derrière lui et refermera la porte sur lui... Ah! qu'as-tu, mon Dieu? tu trembles, tu chancelles... tu pâlis, Luisa... au moment d'être heureux, la force qui t'a soutenue dans notre infortune te manque-t-elle pour supporter notre bonheur?

LUISA.

Notre bonheur, Lorenzo... hélas!

LORENZINO.

Quoi! parle, voyons... tu m'effrayes... Qu'est-il arrivé?

LUISA.

Lorenzo, pardonne-moi!

LORENZINO.

Moi, te pardonner!... quel crime ai-je à te pardonner? quel crime as-tu donc commis, chaste enfant du ciel?

LUISA.

En te revoyant... en t'écoutant... j'avais tout oublié; mais la mort n'oublie pas, elle!

LORENZINO.

La mort?

LUISA.

Écoute, mon Lorenzo, c'est que je t'aimais trop, vois-tu!

LORENZINO.

Mais parle, parle donc!

LUISA.

Eh bien, en voyant cette chambre, ces armes, ce portrait, ce vêtement, cette lettre, car elle est de toi, elle est de ton écriture cette lettre... eh bien, Lorenzo, pardonne-moi, je me suis crue trahie et j'ai douté de toi.

LORENZINO.

Eh bien , me voilà... eh bien , tu sais que tout cela n'était qu'un moyen de l'attirer seul ici , sans suite... Tu sais que je t'aime , tu sais que tu vas être heureuse , grande , honorée ; tu ne doute plus , n'est-ce pas ?

LUISA.

Lorenzo , j'ai douté , et je t'ai dit que si je doutais jamais , ce doute ce serait ma mort.

LORENZINO.

Après , après ?

LUISA , ramassant le flacon.

Tiens , Lorenzo , ce flacon , il est vide.

LORENZINO.

Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne veille pas , je dors ; c'est quelque songe horrible que je fais... Luisa , ce poison , qui te l'avais donné ?

LUISA.

Mon père.

LORENZINO.

Voyons ; mais il est temps encore peut-être de te sauver. Du secours ! du secours !

LUISA , l'arrêtant.

Mais le duc...

LORENZINO.

Que m'importe le duc ? que m'importe le monde ? que m'importe Florence , quand ma Luisa va mourir ?

LUISA , l'arrêtant.

Lorenzo , au nom du ciel... mais tu nous perds tous sans me sauver... Le duc saura que tu l'as trahi , et avec toi le dernier espoir de l'Italie sera perdu... Et puis , Lorenzo , je sens que je mourrais tandis que tu ne serais pas là... Ne me laisse pas mourir seule...

LORENZINO.

Non , non , je ne te quitterai pas ! Mais quel-qu'un peut courir à ma place... cet homme dont je te parlais , et qui est caché là ? Michele ! à moi , Michele !

MICHELE , entrant.

Me voilà , maître.

LUISA.

Que fais-tu ?

LORENZINO.

Michele , au nom du ciel , toi qui as tant aimé , toi qui as tant souffert , Michele , prends pitié de moi. Ma Luisa , cette ange que tu vois , elle va mourir , mourir empoisonnée... Du secours ! du secours !... va.

MICHELE.

Et le duc ?

LORENZINO.

Michele , si quand Nella allait mourir on eût mis ta haine en balance avec ton amour , qu'aurais-tu fait , dis ?... réponds.

MICHELE.

J'y vais.

Il sort.

LORENZINO.

Luisa , ma Luisa , espère , il va revenir. Oh ! ce poison n'est pas mortel peut-être... Mais aussi ,

mon Dieu ! mon Dieu ! comment as-tu pu douter de moi ?

LUISA.

Ah ! ne m'accuse pas , Lorenzo... mon seul crime , c'est mon amour ; en mourant , je mourais pour toi , je mourais pour te conserver ta fiancée sainte et pure.

LORENZINO.

Oh ! malheur ! malheur !

LUISA.

Oh ! ne blasphème pas , Lorenzo... Je meurs dans tes bras... ne me plains pas... ne me plains pas... je suis heureuse !

LORENZINO.

Mais moi , moi qui te perds ! moi qui après avoir rêvé le ciel , vais retomber dans cet enfer ! O mon Dieu ! mon Dieu !... il ne revient pas !... Elle se meurt ! (*Il la porte sur le lit.*) Luisa , ma Luisa adorée !

MICHELE , rentrant.

Voilà le duc.

LORENZINO , laissant Luisa couchée.

Le duc... ah ! enfin.

MICHELE.

Que faut-il faire ?

LORENZINO.

Derrière cette tapisserie , et quand il sera entré... entre lui et la porte. Va.

Il va au lit , et jette la couverture de brocart sur Luisa.

LUISA.

Ne me quitte pas , Lorenzo , ne me quitte pas.

LORENZINO.

Un instant , un seul instant , ma Luisa , et puis à toi pour l'éternité !

LE DUC , dehors , et frappant.

Eh bien , n'y a-t-il donc personne dans cette chambre ?

LORENZINO , ouvrant.

Si fait , monseigneur , j'y suis et je vous y attends. Entrez , duc.

SCÈNE VI.

LUISA , couchée , LORENZINO , LE DUC , MICHELE.

LE DUC.

Le Hongrois est accouru me dire que Luisa m'attendait ici , et , ma foi , ne te voyant pas venir , je suis venu moi ! Où est-elle ?

Il fait un pas vers le milieu de la scène ; pendant ce temps Michele se glisse entre lui et la porte , tire son épée , et attend.

LORENZINO , prenant le duc par la main.

Par ici , duc Alexandre , par ici... (*Rejetant la couverture au pied du lit.*) Tiens , regarde , la voilà.

LE DUC.

Mais cette femme se meurt.

LORENZINO.

Et c'est toi qui l'as tuée. Maintenant , duc , j'ai-

mais cette femme de toutes les forces de ma vie, et toi je te déteste de toutes les puissances de mon âme. Juge un peu de ce qui va se passer entre nous.

LE DUC.

Lorenzino menace, je crois... Ah ! la chose est nouvelle et curieuse.

LORENZINO.

Oui, et elle l'étonne, n'est-ce pas, duc Alexandre ? Il y a deux ans que ta mort est résolue là !... Duc Alexandre, tu vas mourir.

LE DUC.

Ah ! ah ! un guet-apens, un assassinat... (*Cherchant son épée.*) Et pas d'armes !... pas d'armes !... *Il se retourne, va pour fuir, et trouve Michele qui lui barre la porte*) Ecoute, je te donne cent fois, mille fois ce qu'on t'a promis. Laisse-moi passer seulement, c'est tout ce que je te demande.

MICHELE.

Te laisser passer, duc Alexandre... mais tu ne me reconnais donc pas. Mais je suis Michele, je suis ton bouffon... je suis l'amant de Nella ; et cette chambre... la reconnais-tu cette chambre ?

LE DUC.

Et sans armes, sans armes ! Ah ! dans ce cabinet... une épée !

Il s'y élance, Michele le suit.

LORENZINO.

Va, Michele !

LE DUC, *jetant un cri dans le cabinet.*

Ah !

Michele reparait.

LORENZINO.

Eh bien ?

MICHELE.

Mort !

LUISA.

Mon père !

LORENZINO.

Sauvé.

LUISA.

Florence ?

LORENZINO.

Libre.

LUISA, *se laissant aller dans les bras de Lorenzino.*

Alors je puis mourir.

LORENZINO.

Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi suis-je donc condamné à vivre ?

MICHELE, *sortant du cabinet et essuyant son épée sous son bras.*

C'est égal, il est plus facile de vivre quand on est vengé !

FIN.

L'AUBERGE DES ADRETS,

DRAME EN TROIS ACTES, A SPECTACLE,

PAR

MM. BENJAMIN, SAINT-AMANT ET PAULYANTHE;

MUSIQUE DE M. ADRIEN; BALLETS DE M. MAXIMIEN;

DÉCORATIONS DE MM. JOANNIS ET DÉFONTAINES.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique,
le 2 juillet 1823;

et repris sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 28 janvier 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

ROBERT MACAIRE, sous le nom de RÉMOND.	M. FRÉDÉRIC LEMAÎTRE.
	M. DELAITRE.
BERTRAND, ancien camarade.....	M. SERRÉS.
DUMONT, aubergiste.....	M. MOESSARD.
GERMEUIL, cultivateur.....	M. HÉRET.
CHARLES, fils adoptif de Dumont.....	M. ALFRED.
PIERRE, garçon d'auberge.....	M. TOURNAN.
ROGER, brigadier de gendarmerie.....	M. VISSOT.
MARIE, pauvre femme.....	M ^{lle} GEORGES cadette.
CLÉMENTINE, fille de Germeuil.....	M ^{lle} ADÈLE.
UN GARÇON d'AUBERGE.....	M. RIFFAUT.
UN NOTAIRE.	
PAYSANS et PAYSANNES, MUSICIENS, GARÇONS D'AUBERGE, et GENDARMES.	

La scène se passe à l'auberge des Adrets, sur la route de Grenoble à Chambéry.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour de l'auberge de Dumont. Elle est fermée au fond par une haute haie au milieu de laquelle est pratiquée une porte d'entrée; à gauche de l'acteur, l'entrée de l'auberge; au premier plan, du même côté, la porte d'un caveau; à gauche, des arbres sous lesquels sont placées des tables.

SCÈNE I.

PIERRE, GARÇONS D'AUBERGE.

(Au lever du rideau, des garçons de l'auberge sont occupés à ranger les tables, d'autres boivent. A l'arrivée de Pierre, ils restent interdits.)

PIERRE.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres ?

UN GARÇON.

Ce que nous faisons ?... rien.

PIERRE.

Comment, rien ?... Est-ce que vous croyez que je ne vous ai pas vus !...

UN GARÇON.

Je vous assure bien, monsieur, que...

PIERRE.

Laissez donc. Est-ce que je ne vous ai pas vus prendre cette bouteille... verser comme ça ? (il se verse.) et puis faire comme ça ? (il boit.). Non, je ne vous ai pas vu prendre... Allons, allons, dépêchons-nous. Que tout soit prêt lorsque M. Germeuil et sa fille arriveront. Voyons ces tonneaux : placez cette planche dessus. C'est ici que sera l'orchestre... bien, c'est ça. Que de mal, que de mal pour faire marcher tous ces gens-là !... Eh bien ! qu'est-ce ? Quand vous me regarderez là, les bras ballants, l'ouvrage n'avance pas. N'avez-vous affaire qu'ici ? Allez au jardin préparer les bouquets... Vous, montez du vin de la cave. — Vous autres, dis-

posez la vaisselle et la batterie de cuisine. Allez donc, mais allez donc plus vite que ça... Ils me feront perdre la tête.

(Les garçons rentrent dans l'auberge.)

SCÈNE II

PIERRE, DUMONT, CHARLES:

DUMONT, qui a entendu les dernières paroles de Pierre.

Eh bien! Pierre, nos préparatifs avancent-ils? De l'activité, mon garçon?

PIERRE.

Il m'en faut bien avec ces gens-là, je vous en réponds. Si l'on n'était pas ainsi à les surveiller, le moment arriverait et rien ne serait prêt.

DUMONT.

Je t'ai donné mes pleins pouvoirs, ne néglige rien; ne ménage point la cave, sur-tout! je veux aujourd'hui que les violons, l'amour, le vin vieux et le bonheur mettent tout le monde dans l'ivresse.

CHARLES, à Dumont.

Que de bonté! (A Pierre.) Tous ces préparatifs te causent bien du tracass, bien de la peine, à toi, mon pauvre Pierre?

PIERRE.

Bon! laissez donc; le mouvement est utile à ma santé. Et d'ailleurs, pour d'aussi bons maîtres, il n'est rien qu'on ne fasse. Eh ben? monsieur Charles, le voilà donc arrivé, ce fameux jour! C'est aujourd'hui que M. Germeuil vous amène votre prétendue, m'melle Clémentine!

CHARLES.

Hélas!

PIERRE.

Comment diable! à la veille d'épouser celle que vous aimez, vous paraissez triste, inquiet?

CHARLES.

Moi, mon ami? point du tout.

PIERRE.

Si fait, si fait. N'est-ce pas not' bourgeois? ne trouvez-vous pas aussi...?

DUMONT.

En effet. Mais j'attribue cette préoccupation à l'importance de l'engagement qu'il va contracter.

PIERRE.

Ah! c'est vrai que c'est bien fait pour causer un peu de tintouin. C'est pas que j' pense... Ah mon Dieu! ben au contraire...

DUMONT.

Je pense, moi, que tu habilles, tandis qu'il faut agir.

PIERRE.

A! pardon... Non, mais c'est que, quand j' parle comme ça, j' m'amuse à jaser, là, et puis... et puis vous avez raison, il me reste encore bien des choses à faire là-dedans... Je vous quitte.

SCÈNE III.

DUMONT, CHARLES.

DUMONT.

Tu le vois, mon ami, je n'ai point été le seul à m'apercevoir de ta tristesse. Clémentine sera bientôt ici; que pensera-t-elle de son Charles, si elle ne voit pas briller dans tous ses traits la joie que doit lui causer l'heureux événement qui se prépare?

CHARLES.

Ah! lorsque M. Germeuil connaîtra le fatal secret que vous m'avez révélé, voudra-t-il encore consentir à mon mariage avec sa fille?

DUMONT.

D'abord il ne pourrait pas se conclure sans cette confiance, que j'ai peut-être un peu tardé à faire; mais ensuite, Germeuil est trop juste, trop sensé pour partager un préjugé funeste; il n'en continuera pas moins à reconnaître en toi l'amant aimé de sa Clémentine et le vertueux fils de son ancien ami.

CHARLES.

Oh! oui, votre fils, ce titre m'est bien doux! mais vous avez détruit mon bonheur en m'apprenant...

DUMONT.

Je le devais. Il était bien naturel qu'à toi d'abord, je fisse part d'un secret qui t'intéresse si vivement.

CHARLES.

Puisse-t-il ne pas causer mon malheur!

DUMONT.

Plus de confiance, mon Charles. Quel autre conviendra mieux pour gendre à Germeuil? En te mariant, je te cède mon auberge. Tu es jeune, actif, plein d'honneur: la dot que t'apportera Clémentine ne peut manquer de fructifier entre tes mains. Va, mon vieil ami desire trop le bonheur de sa fille pour ne pas consentir à cette union.

CHARLES.

Que le ciel réalise votre espoir!

(On entend le bruit d'une voiture.)

DUMONT.

Mais qu'entends-je? serait-ce déjà nos voyageurs? Oui, je reconnais la carriole.

CHARLES, qui a été regarder.

Ce sont eux, c'est Clémentine.

DUMONT.

Holà! Pierre, Jacques, François, accourez!

CHARLES, à part.

Dans un moment mon sort sera décidé.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; PIERRE, GARÇONS D'AUBERGE,
GERMEUIL et CLÉMENTINE.

(La carriole arrive derrière la haie qui est au fond du théâtre, et s'arrête. Germeuil et sa fille descendent. Cette dernière reste dans le fond pendant que les garçons d'auberge retirent les paquets et les cartons qui sont dans la carriole; Charles reste près de Clémentine.)

GERMEUIL, à Dumont.

Bonjour, mon ami; tu ne nous attendais pas si tôt, n'est-ce pas? que veux-tu? Clémentine n'y tenait plus. Je crois que, pour arriver plus matin, elle m'aurait volontiers fait passer la nuit.

DUMONT.

A la veille d'une nocce on a tant de choses à se dire! Nous connaissons cela, mon ami: nous avons passé par-là.

GERMEUIL.

Il n'y a pas jusqu'à ma petite jument Coebtte qui semblait sentir qu'elle nous conduisait à une fête.

DUMONT.

Mais que font-ils l'ont-ils là-bas?

GERMEUIL.

Et le débarquement des toilettes! Ton auberge ne sera pas assez grande pour contenir les cartons que nous apportons. Je ne suis pas fâché que ce soit une affaire finie! En vérité je ne sais pas comment la tête d'une femme peut résister aux apprêts d'une nocce.

CLÉMENTINE, aux garçons.

Prenez garde de chiffonner ces paquets. Sur-tout ayez soin de ces cartons!

PIERRE.

Soyez tranquille, mam'selle.

(Il entre ainsi que les autres garçons emportant les cartons.)

GERMEUIL, à sa fille.

Allons, maintenant que les affaires sérieuses sont terminées, viendras-tu embrasser ton futur beau-père?

CLÉMENTINE.

De tout mon cœur.

(Elle embrasse Dumont.)

GERMEUIL.

Et toi, mon Charles, que fais-tu là? Faudra-t-il te donner la permission d'embrasser ta femme?

CHARLES.

Monsieur Germeuil, le titre d'époux de Clémentine est le plus précieux auquel mon cœur puisse aspirer; cependant l'honneur m'impose la loi de ne point accepter ce titre avant que vous ayez entendu mon père. Alors, vous prononcerez, si vous me croyez encore digne d'obtenir la main de votre fille.

GERMEUIL, surpris.

Que veut-il dire?

DUMONT.

Je vais te l'apprendre pendant que Charles aidera Clémentine dans ses grands rangements.

CLÉMENTINE.

C'est-à-dire que je ne dois point entendre...

DUMONT.

Plus tard vous saurez tout. (A Charles.) Conduis cette belle enfant: Je vous abandonne pour ce soir en toute propriété la petite salle du fond.

GERMEUIL.

Et ne tardez point à revenir.

(Ils entrent dans l'auberge avec les garçons.)

SCÈNE V.

DUMONT, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Nous sommes seuls! Quel est donc ce secret auquel Charles semble attacher une si grande importance?

DUMONT.

Ce n'est pas sans raison; mon ami, qu'il redoutait ce funeste moment, puisque des révélations que je vais te faire dépend son sort à venir.

GERMEUIL.

Et toi aussi! Ah ça, vous me faites trembler! explique-toi.

DUMONT.

Apprends donc ce que tout le monde ignore, et ce que je ne puis te cacher en ce jour: Charles n'est pas mon fils!

GERMEUIL.

Charles, dis-tu, n'est pas ton fils?

DUMONT.

Non, mon ami. Il y a dix-huit à dix-neuf ans... j'étais à Grenoble alors; j'étais le fils d'un homme de perdre à-la-fois une épouse chérie et un fils qu'elle venait de mettre au jour. Désespéré de ce coup terrible, je me rendais chez un parent, lorsque dans une auberge où je m'arrêtai; je vis la foule rassemblée autour d'un enfant. Il avait été déposé entre les mains de l'aubergiste par une pauvre femme, qui, depuis, ne l'était pas venue reprendre. Je jetai les yeux sur cet enfant, que tout le monde repoussait, et, séduit par l'idée d'attacher à ma vieillesse un être sensible, qui me devrait tout, je le pris d'abord sous ma protection...

GERMEUIL.

Sans t'informer...

DUMONT.

D'après le rapport de quelques cavaliers qu'on avait mis sur les traces de la mère, cette infortunée, détenue dans les prisons de Grenoble, sans doute pour quelques mauvaises actions, mais que l'on traitait avec moins de rigueur que les autres prisonniers à cause de son état, avait trouvé le moyen de tromper la

vigilance de ses gardiens et s'était échappée.

GERMEUIL.

Et que devint-elle ?

DUMONT.

Je l'ignore, on ne put découvrir sa retraite. Elle sera morte de misère dans quelques pays éloignés.

GERMEUIL.

Et nul indice, nul renseignement...

DUMONT.

Si fait, un papier que je trouvais enveloppé dans les vêtements, donne à l'enfant le nom de Charles, que je lui ai conservé ; ce nom est suivi de celui de Marie et de la lettre B, qui est sans doute la première du nom de famille de sa mère. Depuis ce temps, Charles a passé pour m'appartenir, et je n'ai qu'à m'applaudir d'une résolution qui, en ravissant peut-être un infortuné au crime, m'a rendu le père du plus tendre des fils.

GERMEUIL.

Personne ici, dis-tu, ne connaît ce funeste secret?...

DUMONT.

Personne.

GERMEUIL.

Et ce parent chez lequel tu t'arrêtas ?

DUMONT.

Il est mort il y a environ douze ans.

GERMEUIL.

Je respire ! touche là, mon ami.

DUMONT.

Comment, tu consens toujours... ?

GERMEUIL.

Charles est toujours pour moi le fils de mon vieil ami. Qui, moi, je punirais un malheureux des fautes de sa mère ? je lui ferais un crime de sa naissance ? Non ; Charles est vertueux ; si ses vertus sont dignes de notre admiration, allons nous occuper du contrat.

DUMONT.

Excellent homme ! digne ami ! ah ! je n'ai jamais douté de la bonté de ton cœur ; mais à ce dernier trait, je sens mes larmes couler... embrassons-nous !

GERMEUIL.

Quittons cet entretien pour ne jamais le reprendre. Ce secret est mort entre nous deux. Tous les hommes, hélas ! ne pensent pas comme nous ; et même, lorsqu'on se place au-dessus de certains préjugés, la société impose la loi de les respecter.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE accourt en entraînant par la main Charles qui semble la suivre avec crainte.

Mon bon père, tout est en ordre, et mes robes n'étaient pas même chiffonnées ; n'est-il pas vrai, Charles ?

DUMONT, à Charles.

Eh bien ! me croiras-tu maintenant ?

CHARLES.

Quoi, mon père ?

GERMEUIL, lui montrant Clémentine.

Voilà ta femme.

CHARLES, vivement et avec expression.

Est-il possible ! je serais assez heureux...

GERMEUIL.

Oui, mon cher ami, voilà ta femme.

CHARLES.

Ah ! croyez que ma reconnaissance égale mon bonheur.

GERMEUIL.

Allons, ne songeons qu'à nous divertir.

CLÉMENTINE.

En vérité, messieurs, vous êtes fort aimables avec vos conversations. Allez - vous enfin me dire ce que tout cela signifie ?

GERMEUIL.

Mon enfant, qu'il te suffise de savoir que la confiance que Charles vient de témoigner à ton père est une nouvelle preuve de délicatesse qui le rend encore plus digne de ton estime.

CLÉMENTINE.

Cette assurance me suffit.

DUMONT.

Ah cà, voyons, songeons à l'essentiel. Charles, cours, préviens nos amis, et tu les amèneras de suite avec toi.

CLÉMENTINE.

Pourquoi donc ?

DUMONT.

Comment ! pour célébrer votre arrivée en ces lieux ; c'est une petite fête impromptu que nous vous avons préparée, en attendant la noce.

GERMEUIL.

En ce cas, nous allons entrer faire un peu de toilette ; c'est que je veux que ton beau-père et la future te fassent honneur ; entends-tu, mon garçon ?

CLÉMENTINE, à Charles.

Ne soyez pas long-temps absent.

CHARLES.

Dans une minute, ma Clémentine, je serai de retour.

(Charles se retire. Germeuil, Clémentine et Dumont restent dans l'auberge.)

SCÈNE VII.

RÉMOND, BERTRAND.

(Leurs vêtements sont couverts de poussière ; le premier porte un large bandeau noir qui, en lui couvrant un œil, lui cache une partie de la figure.)

RÉMOND.

Enfin nous approchons de la frontière.

BERTRAND.

Le ciel en soit béni ! car depuis deux jours

RÉMOND.

BERTRAND.

RÉMOND.

BERTRAND.

RÉMOND.

BERTRAND.

RÉMOND.

BERTRAND.

RÉMOND.

BERTRAND.

RÉMOND.

BERTRAND.

RÉMOND.

HERTRAND.

BERTRAND.

RÉMOND.

BERTRAND.

RÉMOND, appelant.

.....

RÉMOND, frappant sur la table avec son bâton.

ENTRAND, cherchant à l'imiter, laisse tomber son bâton.

PIERRE.

RÉMOND.

PIERRE

BERTRAND.

RÉMOND.

HERTRAND

RÉMOND.

BERTRAND.

RÉMOND.

PIERRE, à Rémond.

RÉMOND.

PIERRE.

BERTRAND.

PIERRE.

Digitized by **BERTRAND**.OOOle

Comment qu't'arrange ça? du canard aux

RÉMOND.

Qui préfèrent le travail et la misère à l'emploi de nos petits moyens commodes de faire fortune. Cerveau étroit, intelligence aucune.

BERTRAND.

Mon ami, cette femme ne te convenait pas du tout ; où diable as-tu été chercher une femme comme ça ?... depuis que tu la quittas, tu n'en entendis jamais parler ?...

RÉMOND.

Jamais.

BERTRAND.

C'est singulier !

PIERRE, frappant sur l'épaule de Bertrand.

Quand vous voudrez, messieurs, vous êtes à se vis.

BERTRAND.

O mon Dieu !... que le diable l'emporte !

PIERRE.

Eh bien ! qu'a-t-il donc ?

RÉMOND.

Imprudent, tu vas nous compromettre.

BERTRAND.

Écoute donc !... on n'est pas maître de ces choses-là... j'ai cru que c'était un gendarme !

(Rémond lui donne un coup de pied ; puis, il pose son chapeau sur sa canne, qui passe au travers. Ils se mettent à table. On entend une musique villageoise. Rémond tire un poignard de sa poche, et accommode ses favoris.)

PIERRE.

Tiens !... qu'est-ce qui nous arrive là ?... (Il regarde au fond.) Eh ! mais, ce sont nos jeunes gens ; M. Charles et les violonneux sont à leur tête... courons prévenir notre monde. (Il revient à la porte de l'auberge.) M. Germeuil !... mademoiselle Clémentine !... descendez, v'là M. Charles !

(Les villageois entrent et garnissent la scène.—Charles, qui le précède, est entré dans l'auberge ; il en sort bientôt, amenant Dumont, Clémentine et Germeuil.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, GERMEUIL, CLÉMENTINE, DUMONT, CHARLES, PAYSANS et PAYSANNES.

DUMONT, aux villageois.

Eh ! bonjour, mes amis ; vous voyez qu'on vous attendait... Ah ça... il vous faut du jarret et de l'appétit... d'abord ; voilà un repas et de jolies filles qui se recommandent à vous ; songez-moi ça !

(Ballet.)

RÉMOND, après la danse.

Eh bien ! Bertrand, veux-tu danser aussi, toi ?

BERTRAND.

Non !... non !... merci !... j'aimerais mieux valser.

RÉMOND.

Eh bien ! mon noble ami, je vais t'en donner une leçon.

(Il va inviter une jeune paysanne. Valse de Faust.)

RÉMOND, pendant la valse.

Dis donc, Bertrand, comment supportes-tu l'existence ?

BERTRAND,

Ça va... ça va...

(Pendant la valse, il offre une rose, qu'il porte à sa boutonnière, à la danseuse de Rémond.—Après la valse, Rémond et Bertrand allument leurs pipes et sortent.)

PIERRE.

Tiens ! qu'est-ce que j'entends là ?

(Charles va en fond.)

DUMONT.

Qu'est-ce donc ?

CHARLES.

Une malheureuse femme que l'on vient de recueillir sur la route, expirant de fatigue et de besoin.

GERMEUIL, allant au-devant d'elle.

L'infortunée !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

CLÉMENTINE.

Il faut lui donner des secours.

DUMONT.

Pierre, vite du vin !

CHARLES.

Eh bien ! comment vous trouvez vous maintenant ?

MARIE.

Hélas !... ces secours m'étaient bien nécessaires, car depuis hier matin je n'avais rien pris.

TOUS.

Pauvre femme !

DUMONT.

Vous n'êtes point de ce pays ?

MARIE.

Non, monsieur.

CHARLES.

Vous avez fait un long voyage ?

MARIE.

Je viens d'Italie.

GERMEUIL.

Où allez-vous ?

MARIE.

A Mont-Mélian.

GERMEUIL.

Qu'allez vous faire dans cette ville ?

MARIE.

Trop faible pour travailler aux champs, je vais me mettre en service.

GERMEUIL.

Vous avez donc à Mont-Mélian votre famille, vos amis ?

MARIE.

Hélas ! je n'ai plus de famille !... et des amis, les malheureux en ont-ils ?

GERMEUIL.

Vous avez au moins des connaissances ?

MARIE.

Aucune.

GERMEUIL.

Comment, sans parents, sans connaissances, espérez-vous... ?

MARIE.

Le ciel, sans doute, monsieur, aura pitié de moi.

GERMEUIL.

Cette pauvre femme m'intéresse.

PIERRE, pleurant.

Et moi aussi...

MARIE.

Mais, pardon, je m'aperçois que ma présence nuit à vos plaisirs, et je vais me retirer.

GERMEUIL.

Vous ne pouvez vous remettre en route dans l'état de faiblesse où vous vous trouvez.

CHARLES.

Sans doute; vous coucherez ici cette nuit... si toutefois mon père le permet.

DUMONT.

Comment, n'es-tu pas le maître actuellement?... et quand même...

MARIE.

Que de bonté !

GERMEUIL.

C'est entendu. Demain vous serez remise de vos fatigues, et vous pourrez continuer votre voyage.

CHARLES.

Pierre!... tu prépareras une chambre pour cette pauvre femme. En attendant, fais-lui servir sur cette table ce dont elle a besoin.

PIERRE.

J'vas la servir moi-même.

DUMONT.

Adieu, mes enfants !... bonsoir ! bonne nuit !

TOUS.

Bonsoir !... bonne nuit !

(Les paysans sortent. — Dumont et Germeuil reconduisent les paysans. Clémentine, Charles et Pierre rentrent dans l'auberge. — Bertrand et Rémond arrivent en secouant leur pipes pour faire tomber la cendre.)

SCÈNE XII.

MARIE, RÉMOND, BERTRAND.

RÉMOND, à Bertrand.

Dis donc, as-tu des idées ?...

BERTRAND.

Quelquefois, c'est selon.

RÉMOND.

Qu'est-ce que c'est donc que cette petite grosse mère ?...

(Il s'approche doucement derrière Marie, la regarde et recule épouvanté.)

BERTRAND.

Qu'est-ce que tu as donc à faire tes évolutions ?

RÉMOND.

Rien !

BERTRAND.

Cependant...

RÉMOND, à lui-même.

Oh ! non, c'est impossible !... Parbleu ! je serais curieux de savoir...

BERTRAND.

Allons-nous nous remettre en route ?

RÉMOND.

Oui, oui, dans un moment; assieds-toi.

(Ils s'asseyent.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; DUMONT, GERMEUIL, revenant du fond.

GERMEUIL.

Ah ça, mon ami, parlons un peu de nos affaires. J'aurais voulu terminer aujourd'hui tous nos petits détails d'intérêt.

DUMONT.

Parbleu ! aujourd'hui, demain, nous n'aurons pas de difficultés. Moi, d'abord, suivant nos conventions, je cède mon établissement à Charles; et toi, tu donnes à ta fille... ?

GERMEUIL.

Douze mille francs de dot.

RÉMOND, à part.

Douze mille francs, joli dernier !...

GERMEUIL.

Qui sont renfermés, en bons billets de banque, dans ce portefeuille.

RÉMOND, à Bertrand.

Entends-tu ?...

BERTRAND.

Oui, très bien.

(Depuis ce moment, Rémond paraît préoccupé.)

GERMEUIL.

Et voilà précisément la raison pour laquelle je voudrais avoir fini. Ce maudit portefeuille me gêne : la crainte de le perdre...

RÉMOND, à part.

Je lui épargnerais bien cette peine-là, moi,

BERTRAND.

Moi aussi.

GERMEUIL.

Tandis qu'une fois le contrat signé, je remettrai à Charles la dot de sa femme, et je serai débarrassé de tous soucis...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CHARLES, CLÉMENTINE,
PIERRE.

CHARLES.

Mon père, si j'allais chercher le notaire ?

CLÉMENTINE.

Y pensez-vous ? aller à Saint-Paul, à l'heure
qu'il est ! songez donc qu'il y a au moins qua-
tre lieues d'ici.

DUMONT.

Eh bien ! Charles prendra la carriole de
Germeuil ; il passera la nuit là-bas ; et demain
matin, de bonne heure, il amènera le notaire
avec lui.

GERMEUIL.

Fort bien imaginé.

CLÉMENTINE.

Mais ne peut-on attendre jusqu'à demain ?

GERMEUIL.

Non, non, c'est entendu. Pierre, va mettre
Cocotte à la Carriole.

PIERRE.

J'y cours. A propos, monsieur Charles, avant
de partir, voulez-vous me donner vos ordres?...
Où logez-vous votre monde ?

(Rémond écoute avec attention.)

CHARLES.

M. Germeuil, au n° 13. C'est la plus belle
chambre de l'auberge. Clémentine, dans la
pièce au fond du corridor.

PIERRE, montrant Marie.

Et cette pauvre femme ?

CHARLES.

Tu lui donneras la petite chambre près celle
de M. Germeuil.

PIERRE.

Fort bien, le n° 8 ; et s'il arrive des voya-
geurs ?

CHARLES.

Tu les logeras de l'autre côté, à l'entre-sol,
afin que le bruit ne trouble pas le sommeil de
nos amis.

PIERRE.

Ça suffit.

(Il va pour se retirer.)

CHARLES.

A propos, tiens, voilà le trousseau des dou-
bles clefs, si tu en avais besoin ; elles sont nu-
mérotes.

PIERRE.

Bon.

CHARLES.

Maintenant, allons tout préparer pour mon
départ.

(Dumont, Germeuil, Clémentine et Charles sortent.)

SCÈNE XV.

MARIE, RÉMOND, BERTRAND.

RÉMOND.

Donne-moi mon chapeau.

BERTRAND.

Le voilà.

RÉMOND. (Il ramasse son chapeau et l'essuie. Il a tou-
jours un air sombre.)

Fais donc attention.

BERTRAND.

A quoi penses-tu donc, tu parais bien préoc-
cupé ?

RÉMOND.

Ces diables de douze mille francs me trot-
tent par la tête.

BERTRAND.

Comment ! est-ce que tu voudrais... ?

RÉMOND.

Je conçois un projet ; suis-moi.

(Ils vont pour entrer dans l'auberge. Germeuil en sort. Ils
le saluent. Pendant la scène suivante, Rémond et Ber-
trand sortent de l'auberge en causant vivement ; siôt
qu'ils aperçoivent Germeuil, ils se sauvent sur la pointe
des pieds.)

SCÈNE XVI.

GERMEUIL ; MARIE, toujours à la table.

GERMEUIL.

Oui !... dans cette maison on a besoin de
quelqu'un d'honnête, d'entendu ; il faut voir
si cette femme ferait bien l'affaire de nos jeu-
nes gens ; elle a passé la première jeunesse....
questionnons-la... (Marie va pour se retirer. Germeuil
l'arrête.) Demeurez, je desirais vous parler un
moment.

MARIE.

Je suis à vos ordres, monsieur.

GERMEUIL.

Comment vous nommez-vous ?

MARIE.

Marie.

GERMEUIL.

Marie ! vos manières douces et réservées me
font croire que vous n'êtes pas née pour l'état
de misère dans lequel vous êtes.

MARIE.

Hélas ! monsieur, je dois le jour à d'honnêtes
cultivateurs. Ils me firent donner une éduca-
tion peut-être au-dessus de mon état. Tout dans
ma jeunesse me promettait un avenir heureux ;
mais il est des êtres à qui le malheur semble s'at-
tacher, et la pauvre Marie est de ce nombre.

GERMEUIL.

La mort vous a-t-elle ravi les objets de vos
affections ?... aviez-vous un mari ?

MARIE ; douloureusement.

Un mari !... oui, monsieur.

GERMEUIL.

Et des enfants ?

MARIE.

J'en ai mal. Je les ai perdus, et avec eux, repos, fortune, (à part.) et plus encore !...

GERMEUIL.

Allons, consolez vous, le ciel peut envoyer quelque adoucissement à vos peines,

MARIE.

O monsieur ! mes maux sont irréparables.

GERMEUIL.

Tout peut se réparer avec une conduite honorable et l'estime des honnêtes gens.

MARIE, sanglotant.

Hélas !

GERMEUIL.

Mes paroles semblent vous chagriner... seriez-vous coupable ?

MARIE, vivement.

Coupable !... non... je suis innocente, j'en prends le ciel à témoin,

GERMEUIL.

Innocente !... que voulez-vous dire ? vous aurait-on accusée injustement ?

MARIE, avec embarras.

Monsieur !...

GERMEUIL.

Expliquez-vous.

MARIE.

Excusez, mais je ne puis...

GERMEUIL.

Parlez sans crainte. Ouvrez-moi votre cœur ; peut-être... vous gardez le silence... alors je n'ai plus rien à vous proposer. (Sèchement.) Cependant, vous êtes malheureuse, vous avez droit à ma pitié. Tenez, prenez cette bourse, elle contient quelque argent, et pourra suffire à vos premiers besoins.

MARIE, pleurant toujours.

Suis-je assez humiliée !

GERMEUIL.

Prenez donc, prenez donc.

MARIE.

Non, monsieur, gardez vos secours, je me retire pour vous épargner la vue d'une malheureuse !...

GERMEUIL.

Où allez-vous ?

MARIE.

Je l'ignore ; mais Dieu, qui lit dans les cœurs, et qui sait si j'ai mérité tous les maux qui m'assablent, ne m'abandonnera pas.

GERMEUIL, attendri.

Demeurez, demeurez, vous dis-je, je l'exige ; emporté par un mouvement involontaire, je le vois, je vous ai fait de la peine.

MARIE.

De la peine, oh ! oui, beaucoup.

GERMEUIL.

Mais aussi pourquoi refuser de me confier...

MARIE, pleurant.

A ! monsieur.

GERMEUIL.

Réfléchissez : je vous le répète, je puis adoucir vos maux, et si demain vous jugez convenable de m'ouvrir votre cœur, vous connaîtrez mes projets ; en attendant, prenez ceci (il lui offre sa bourse.) et recevez-le, non comme une marque de pitié, mais comme un gage de l'intérêt que vous m'inspirez.

MARIE.

J'obéis.

(Elle prend la bourse. Rémond et Bertrand paraissent.)

GERMEUIL.

Retrons. Vous m'avez entendu ! demain, je l'espère, vous ne partirez pas avant de m'avoir parlé.

MARIE.

Je vous le promets.

SCÈNE XVII.

RÉMOND, BERTRAND.

(Rémond arrive sur le devant de la scène très vivement, fait un geste et la remonte ; — puis redescend vivement. Bertrand le suit.)

BERTRAND.

Est-ce que t'as pas bientôt fini ce manège-là, toi ? tu vas p' t'être m' dire pourquoi tu viens de louer une chambre pour passer la nuit ici ?

RÉMOND.

Je cherche un endroit écarté où je puisse te faire part de mes desseins sans crainte d'être entendu.

BERTRAND.

Cher ami, nous sommes seuls ; tu peux parler.

RÉMOND.

Écoute... te sens-tu le courage de me secourir dans une entreprise périlleuse ?

BERTRAND, hésitant.

Une entreprise périlleuse ? c'est selon ; de quoi s'agit-il ?

RÉMOND.

De nous approprier les douze mille francs.

BERTRAND.

Comment, tu veux encore...

RÉMOND, sans l'écouter.

Tu as vu donner le trousseau de doubles clefs numérotées de toutes les serrures de l'auverge ?

BERTRAND.

Oui.

RÉMOND.

Celle de la chambre de Germeuil doit s'y trouver.

BERTRAND.

Sans doute.

RÉMOND.

Il faut la soustraire.

Après...

BERTRAND.

Cette nuit, nous nous introduisons chez Germeuil, et le précieux portefeuille est à nous. (Il lui donne un grand coup sur l'estomac.) Voilà l'affaire.

BERTRAND.

Voilà l'affaire... voilà l'affaire... mais si, éveillé par le bruit, il allait nous reconnaître et appeler du secours?

RÉMOND.

Bah!... te voilà toujours avec tes craintes... il ne se réveillera pas!

BERTRAND.

Hein?

RÉMOND, d'un air sombre.

Il ne se réveillera pas!

BERTRAND.

Bien, bien, bien... et le trousseau...

RÉMOND.

Chut! j'aperçois le garçon d'auberge, seconde-moi.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, PIERRE.

RÉMOND.

Monsieur Pierre!... notre chambre sera-t-elle bientôt prête?

BERTRAND, l'imitant.

Monsieur Pierre!... notre chambre sera-t-elle bientôt prête?...

PIERRE.

Dans l'instant, messieurs; ne vous impatientez pas.

BERTRAND.

Il n'y a rien qui presse.

PIERRE va mettre la clef à la porte du caveau.

C'est que, voyez-vous, j'ai tant d'occupations ici...

RÉMOND.

En effet, votre auberge me paraît assez achalandée. Ah ça, mais je fais une réflexion; si nous pouvions vous être utiles à quelque chose... disposez de nous, monsieur Pierre, trop heureux d'être agréables à un galant homme; car vous me faites l'effet d'un galant homme. (A Bertrand.) Est-ce que monsieur ne te fait pas cet effet-là?

BERTRAND.

Hein?...

RÉMOND.

Est-ce que monsieur ne te fait pas l'effet d'un galant homme?

BERTRAND.

Si fait, si fait, si fait.

RÉMOND.

Voyons, cher ami, donne donc une poignée de main à monsieur Pierre.

PIERRE.

Oh! merci, messieurs. Cocotte est attelée à la carriole, et je vais simplement chercher, à l'entrée de ce caveau, un panier de vin vieux pour les sangaires!

RÉMOND, à Bertrand.

Occupe donc un moment c't imbécile-là... Monsieur Pierre, voici mon honorable ami qui voulait vous demander pourquoi diable... ça lui avait paru d'abord assez extraordinaire... (Il remonte.)

BERTRAND.

Qui!... j'avoue que ça m'avait paru d'abord assez extraordinaire. (A Rémond.) Qu'est-ce que je voulais lui demander?...

RÉMOND.

Tu voulais demander à monsieur pourquoi...

(Il lui parle à l'oreille.)

BERTRAND, prenant Pierre à part.

Savez-vous, monsieur Pierre, que ce n'est pas trop prudent à votre maître de partir si tard, pour aller ainsi, seul, à quatre lieues d'ici?...

PIERRE.

Vous avez raison; mais aussi ai-je eu la précaution de placer une bonne paire de pistolets dans une des poches de la carriole.

BERTRAND.

C'est différent.

(Pendant ce dialogue, Rémond a été retirer, sans que Pierre s'en aperçoive, la clef de la porte du caveau. Il revient derrière Pierre et lui frappe sur l'épaule.)

RÉMOND.

Vous avez très bien fait, monsieur Pierre; car enfin on ne sait pas ce qui peut arriver.

(Il lui tire lestement son mouchoir de sa poche, et le donne à Bertrand qui est derrière lui.)

PIERRE, à la porte du caveau.

Tiens!... la clef n'y est plus?... Qui diable l'aura ôtée?...

RÉMOND.

Qu'avez-vous donc?

PIERRE.

Rien! c'est la clef de cette porte...

RÉMOND.

On vous a pris une clef?

PIERRE.

Bah! pris?... il n'y a pas de voleurs ici.

RÉMOND.

Peste!... nous aimons à le croire.

BERTRAND.

Nous nous plaisons à le croire.

RÉMOND.

Ah ça, dites-moi donc, monsieur Pierre, qu'est-ce que vous parlez donc de voleurs?... Est-ce que votre auberge ne serait pas sûre? nous irions coucher ailleurs.

(Ils ont l'air de vouloir sortir.)

PIERRE.

prie, je la trouverai dans un autre moment.
Je vais chercher le trousseau.

(Il sort.)

RÉMOND.

Attention... eh bien! dis donc... comment le trouves-tu?

BERTRAND.

Y va bien.

RÉMOND.

Faut peloter en attendant partie, ça dégage la main... il va apporter le trousseau.

BERTRAND.

N'oublie pas le n° 13.

RÉMOND.

Sois tranquille... le voilà... n'ayons pas l'air...

(Ils chantent ensemble.)

Ouvriers, dépêchons,
Gagnons bien notre argent.
Dépêchons, travaillons,
Gagnons bien notre argent.

PIERRE, qui est entré, et les a entendus chanter,
Bravo! bravo! bravo! Ah! messieurs, vous pouvez vous vanter d'une chose; c'est de m'avoir fait passer un moment bien agréable... Vous chantez comme des cygnes... Le grand, sur-tout.

BERTRAND.

Eh bien et moi donc?

PIERRE.

Vous aussi!... mais le grand!... il a une voix...

BERTRAND.

Ah!... j'ai pourtant quelque chose de nourri dans la voix.

PIERRE, cherchant dans son trousseau.

La clef du caveau... c'est celle-ci. Dites donc, messieurs, vous disiez tout-à-l'heure : Si nous pouvons vous être utiles à quelque chose, disposez de nous...

RÉMOND.

Eh bien?

PIERRE.

Si vous vouliez seulement avoir la bonté de m'éclairer...

RÉMOND.

Comment donc!... Bertrand, éclaire monsieur Pierre.

PIERRE.

Ah! messieurs, vous êtes bien bons.

RÉMOND.

Ne perdons pas une minute. (Pendant ce temps, Rémond va à la table où est déposé le trousseau, et en décroche une clef. On entend Pierre crier : Éclairez-moi donc.—Bertrand regarde au travers d'une bouteille vil y a du vin.) Éclaire donc monsieur!

BERTRAND.

Voilà, voilà. C'est le n° 13.

RÉMOND, regardant les étiquettes.

10, 11, 13... La voilà.

BERTRAND.

Vite.

RÉMOND.

Je la tiens.

PIERRE, sortant du caveau.

Quoi que vous tenez?

RÉMOND, tirant de sa poche la clef du caveau, et la lui montrant.

La clef... oui... tandis que vous étiez au caveau, elle a frappé mes regards... là, au pied de cette table.

(Il lui rend la clef, et pousse Pierre sur Bertrand qui le lui renvoie.)

PIERRE.

Comprenez-vous ça?... moi qui l'ai cherchée pendant deux heures... Ah! messieurs, combien je vous ai d'obligations! (Il va pour sortir.)

RÉMOND.

Dites-moi donc un peu, monsieur Pierre, est-ce que par hasard nous serions amoureux? Nous avons des distractions. (Il lui enlève une à une plusieurs bouteilles de son panier, et les passe à Bertrand.)

PIERRE.

Moi?... mais non, monsieur.

RÉMOND.

Tournez-vous de ce côté : vous ne voyez rien?... (Il lui prend une bouteille, Bertrand la met sur la table.) Comment, vous ne voyez pas le trousseau que vous oubliez sur la table!...

PIERRE.

Ah! étourdi que je suis! je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, j'oublie tout. Bonsoir, messieurs.

(Il remonte pour s'en aller. Bertrand donne une bouteille vide à Rémond, qui la met dans le panier de Pierre et en prend une pleine.)

RÉMOND, ôtant son chapeau.

Monsieur Pierre, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Ayez l'extrême bonté de faire bassiner nos lits.

(Ils vont s'asseoir à table.)

BERTRAND.

Avec de la castonade, sur-tout...

(En ce moment, la carriole de Charles passe au fond. Du mont, Germeuil, Clémentine, Charles, Pierre, sortent de l'auberge.)

CHARLES.

Adieu, mes amis!... bonne nuit!

TOUS.

Bon voyage, bon voyage!

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la grande salle de l'auberge des Adrets. A droite de l'acteur un escalier qui monte à une galerie, qui traverse le théâtre dans toute sa largeur; sur cette galerie donnent les portes des chambres; ces portes sont numérotées; le n° 13 est au milieu. A gauche de l'acteur, au rez-de-chaussée, au premier plan, la porte qui conduit à la cuisine; du même côté, au deuxième plan, une porte conduisant à l'extérieur. Au fond, au milieu, sous la galerie, la porte d'entrée principale. A gauche de cette porte, une autre porte : c'est celle de la chambre occupée par Rémond et Bertrand.

SCÈNE I.

RÉMOND, BERTRAND.

(Ils sortent du n° 13; Bertrand descend le premier : il a l'air effrayé.)

BERTRAND.

Malheureux! qu'as-tu fait!... regagnons notre chambre. Le jour va bientôt paraître; si nous étions aperçus!

RÉMOND compte des billets.

Tout le monde dort.

BERTRAND.

Es-tu bien sûr que cette femme qui couche près de la chambre de Germeuil, ne nous a pas entendus?

RÉMOND.

Eh! non!

BERTRAND.

Ah! mon Dieu! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

RÉMOND.

C'est fâcheux, mais que veux-tu?... nécessité n'a pas de loi.

BERTRAND.

Si tu m'en croyais, avant que personne ne fût levé nous quitterions cette auberge... nous n'avons plus rien à faire ici; puisque tu tiens les douze mille francs... fuyons.

RÉMOND.

Trois fois imbécile! notre fuite nous accuserait... restons.

BERTRAND,

J'entends marcher quelque chose.

RÉMOND.

Hein?...

BERTRAND.

J'entends marcher quelque chose.

RÉMOND.

Viens... nous partagerons dans notre chambre.

(Ils se sauvent dans leur chambre et s'y enferment.)

SCÈNE II.

MARIE, seule.

(Elle paraît sur la galerie à droite, et descend l'escalier, lentement et avec peine. Le jour commence à poindre.)

Personne n'est encore levé!... Le moment est favorable; quittons cette auberge, avant que M. Germeuil soit descendu. Il redoublerait d'in-

stances, sans doute... Oh!... plutôt que de rougir à ses yeux, plutôt que de me couvrir de honte et d'opprobre, fuyons; qu'il ignore à jamais les malheurs de la pauvre Marie. Si je pouvais sortir sans faire de bruit...

(Elle va à la porte du fond, qu'elle trouve fermée; apercevant celle qui donne à l'extérieur, elle cherche à l'ouvrir. Pierre paraît sur la galerie, à gauche. Il achève de s'habiller.)

SCÈNE III.

MARIE, PIERRE.

PIERRE, sur la galerie.

Il fait à peine jour! il me paraît que je me suis levé de bonne heure aujourd'hui. (Il regarde dans la salle.) Tiens! qui donc est là-bas?... je ne me trompe pas, c'est cette femme à qui que nous avons donné l'hospitalité hier; que diable fait-elle là?

(Il descend.)

MARIE, qui a cherché à ouvrir la porte qui donne à l'extérieur.

Je ne pourrai jamais ouvrir cette porte.

PIERRE.

A quoi bon l'ouvrir?

MARIE, surprise.

Ah!

PIERRE.

Où voulez-vous aller si matin? j'y croyais que vous aviez promis à M. Germeuil de n'pas partir avant d' lui avoir parlé.

MARIE.

C'est vrai... aussi n'avais-je nullement l'intention... j'allais... j'allais seulement prendre l'air, la chambre où j'ai couché est si petite...

PIERRE.

Ah ça, il me semble que celle-ci est assez grande pour qu'on y respire à son aise... Qu'est-ce que cela signifie? on n'ouvre pas comme ça les portes avant que les gens soient levés.

MARIE.

Pardon...

PIERRE.

Nor' maître finira par être la dupe de sa bonté... Il donne asile à tout le monde, et reçoit souvent des mendiants paresseux, qui seraient bien obligés de travailler, si on ne leur donnait rien.

BERTRAND.

Il n'est donc plus là... ah! fallait-il que le souvenir de ce misérable me poursuivit jusqu'à dans ces lieux!

(Elle remonte à sa chambre.)

BERTRAND.

Dis donc, elle s'en va, sa petite femme.

RÉMOND.

Laisse-la s'en aller, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse?

BERTRAND.

Allons-nous-en aussi.

RÉMOND.

Un moment.

BERTRAND.

Est-ce que tu ne crains pas?...

RÉMOND.

Sois tranquille; on ne s'est encore aperçu de rien. Nous allons déjeuner et nous partirons après.

BERTRAND.

Je voudrais déjà être loin.

RÉMOND.

Ah ça; voyons, qu'est-ce que tu as? tu me fais de la peine, mon garçon; est-ce que tout ne va pas au gré de nos desirs? est-ce que tu n'es pas sûr de mon amitié?

BERTRAND.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux!

(En remontant.)

RÉMOND.

Holà, garçon!

BERTRAND.

Holà, garçon!

RÉMOND.

Garçon!

BERTRAND.

Garçon!

RÉMOND.

Il n'y a personne ici?...

BERTRAND.

Il n'y a personne ici?..

RÉMOND.

Holà, garçon! oh! oh!

BERTRAND.

Holà, garçon! oh! oh!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE.

Voilà! voilà! ah! ah! déjà levés, messieurs! est-ce que vous auriez passé une mauvaise nuit?

BERTRAND.

Non! elle a été bonne!

RÉMOND, à Pierre.

Comment, paresseux, encore couché à cette heure!

PIERRE.

Comment, à sept heures?... il n'est que six heures.

BERTRAND.

A c't'heure-ci. Est-ce que nous aurions eu le cauchemar?...

RÉMOND, chantant.

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore.

(Pendant ce temps, Bertrand va pour se moucher avec le mouchoir de Pierre. Rémond lui donne un coup de pied sans que Pierre s'en aperçoive. Bertrand, s'apercevant de sa bêtise, serre le mouchoir dans sa poche, et en tire un tout déchiré dans lequel il se mouche.)

PIERRE.

Je vous ai fait un peu attendre, parceque je faisais mettre à l'écurie les chevaux de trois cavaliers qui viennent d'arriver.

BERTRAND, effrayé.

Des cavaliers?...

PIERRE.

Oui, des gendarmes.

BERTRAND, avec effroi.

Des gendarmes?

PIERRE.

Tiens, on dirait qu'il ça vous fait peur.

BERTRAND.

C'te bêtise! pourquoi donc qu'il ça me fait peur?... Qu'est-ce qu'ils viennent donc faire ici?

PIERRE.

Ils viennent, d'abord, pour déjeuner, et ensuite...

RÉMOND, passant entre Pierre et Bertrand.

Et que t'importe ce qu'ils viennent faire, est-ce que tu as quelque chose à démêler avec les gendarmes? Qu'est-ce qu'il ça signifie d'écabler ce monsieur d'un tas de questions plus incohérentes les unes que les autres?

BERTRAND.

Mais, mon ami, je ne peux pas...

RÉMOND.

Allons donc. Nous aussi, nous voulons déjeuner, monsieur Pierre...

PIERRE.

Dans l'instant. C'est que, voyez-vous, votre camarade me demandait...

RÉMOND.

Il ne faut pas l'écouter, c'est un bavard.

BERTRAND.

Je suis sûr qu'il va me faire une scène.

(Sitôt que Pierre est parti, Rémond redressé, prend Bertrand au collet et l'amène sur le devant de la scène.)

RÉMOND.

Infâme brigand! tu veux donc nous perdre?

BERTRAND.

Mais non, mon ami.

(Sitôt que les gendarmes entrent, Bertrand et Rémond s'en vont dans leur chambre, reviennent presque tout habillés.—Ils font les stationnaires tandis que les gendarmes les examinent.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PIERRE, ROGER, GENDARMES.

PIERRE.

Ah ! monsieur Roger, vous avez mis vos chevaux à l'écurie !

ROGER.

Oui ! ils déjeuneront... c'est notre tour maintenant... Pierre, du jambon, (A ses gens.) Il est excellent ici.

PIERRE.

J'vas vous servir ça.

ROGER.

Sur-tout du bon vin.

PIERRE.

Soyez donc tranquille : les pratiques ont du meilleur. Tenez, mettez-vous là, vous déjeunerez avec ces messieurs.

BERTRAND.

Peste soit des convives ! je me serais bien passé de l'honneur !

ROGER.

J'ai vu ces gens-là quelque part, Pierre...

PIERRE.

Plait-il ?

ROGER, bas.

Connais-tu ces deux hommes ?

PIERRE.

Ce sont deux voyageurs qui ont passé la nuit ici.

BERTRAND, bas à Rémond.

Comme il nous examine !

ROGER.

En effet !... je les reconnais, je les ai rencontrés hier sur la route.

PIERRE.

Ce sont de braves gens, ben honnêtes, ben tranquilles ; le premier est un chanteur, il fait tout ce qu'il veut de sa voix.

ROGER.

Alors, il devrait s'en faire un pantalon.

RÉMOND, bas à Bertrand.

Je ne me trompe pas, c'est le sous-officier qui nous a si bien toisés hier tandis que nous lui montrions nos passe-ports.

BERTRAND.

Au diable la rencontre !

RÉMOND se promène en fredonnant.

De l'audace, de l'aplomb.

(Chantant.)

La tendre Annette
S'en va seulette
Sous la coudrette
Chanter le Robin des bois.

BERTRAND.

Pourquoi ?

ENSEMBLE.

C'est pour savoir
Si le printemps s'avance

Pour chasser l'échénasse
De nos climats d'hiver.
Tra, la, la, la, etc.

BERTRAND.

Le beau Narcisse,
La croyant novice,
La suit à la piste,
La suit pas à pas.

RÉMOND.

Pourquoi ?

ENSEMBLE.

C'est pour savoir, etc.

BERTRAND, sur le devant de la scène.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six gendarmes,
Qui avaient un bon rhume de cerveau ;
Il s'en va chez les épiciers

Pour avoir...

(Rémond lui fait signe de se taire.)

Ah ! quel plaisir d'être gendarme !

Ah ! quel plaisir...

(Rémond vient derrière lui et le pousse violemment. Ensuite il va au piano. Ils baragouinent de l'anglais tous les deux. Bertrand fait des battements de jambes, danse, fait une pirouette et vient tomber sur Rémond, qui est toujours au piano ; les gendarmes viennent relever Rémond ; il se laisse traîner jusqu'à l'avant-scène, en alourdisant des coups de pied à Bertrand ; puis il se relève, fait signe aux gendarmes qu'il ne s'est pas fait mal, et s'approche de Bertrand en se tenant les reins.)

RÉMOND, à Bertrand.

Canaille !... brigand !... filou !... voleur !... Papavoine !...

BERTRAND.

Oh ! non, non...

PIERRE.

Messieurs, vous êtes servis.

ROGER, à Rémond.

Voulez-vous bien permettre ?

RÉMOND.

Comment donc, monsieur ! mais avec le plus grand plaisir.

(Il se met à table, Bertrand s'en va tout doucement du côté de la porte.)

ROGER, à Rémond.

Est-ce que votre ami ne déjeune pas avec nous ?

RÉMOND.

Je vous demande pardon, monsieur. Bertrand ! viens déjeuner.

BERTRAND.

Merci, mon ami, je n'ai pas faim ! Je m'en vais dans la prairie respirer l'air frais du matin, et entendre le doux gazouillement des oiseaux.

(Il met ses gants.)

RÉMOND.

Où donc as-tu fait ces gants-là ?

BERTRAND.

C'est chez la petite mercière où que tu m'as envoyé demander l'heure.

RÉMOND, se levant de table.

C'est différent ! dis donc, mon ami, ces messieurs t'invitent.

Oui, mais je n'ai pas faim. — Et puis, veux-tu que je te dise? j'ai un rendez-vous d'amour.

Tu as un rendez-vous d'amour?

Oui!... c'est avec la jeunesse avec qui que tu as dansé ce matin.

Comment, monsieur, vous allez sur mes brisées?

Ah! te voilà encore toi... tu as un amour-propre exorbitant... Est-ce ma faute si je fais des passions?

Laissons cela. — Tu ne veux pas me faire le plaisir de venir déjeuner?

Tu sais bien que je n'aime pas me trouver avec ces gens-là.

Je m'y trouve bien, moi.

Parbleu! toi, tu as un front...

Vous voulez donc faire de la peine à papa?

Mais, non...

Tu ne veux pas?

Non...
(Rémond lui donne un coup de pied dans les jambes. — Bertrand s'en va à table tout en boitant.)

Je vous demande bien pardon, mais mon ami est un peu cérémonieux de son naturel... Eh ben! monsieur Pierre, vous ne trinquez pas avec nous?

Oh! merci bien, monsieur, je ne prends jamais rien à jeun. Cependant pour vous faire plaisir, je m'en vas prendre un petit croûton. (Il coupe un gros morceau de pain.) Il y a long-temps qu'on ne vous a vu par ici, monsieur Roger.

Où; le pays est tranquille, et sans deux coquins...

Euh! Euh!... (Rémond se lève de table, lui fait boire deux grands verres de vin, et ensuite lui donne la bouteille. — Bertrand lui fait signe qu'il en a assez.) C'est quelque chose que je ne pouvais pas avaler.

Monsieur, ma question va peut-être vous paraître indiscrette; mais vous savez, quand on voyage on aime à s'instruire. — De quelles prisons, s'il vous plaît, se sont-ils échappés, ces deux individus?

Ces deux scélérats...

Que signifie cette amplification injurieuse?

Monsieur a dit coquins.

Mon ami, on peut être coquin et n'être nullement scélérat.

De quelles prisons, s'il vous plaît, se sont-ils échappés?

Des prisons de Lyon...
(Rémond manque de tomber, Bertrand tombe sous la table.)

Où est donc votre ami?... je ne le vois plus.

Bertrand! Bertrand! (Voyant qu'il ne répond pas, il prend sa tabatière et la fait crier. — Bertrand reparait au bout de la table.) Que diable faisais-tu là-dessous?

Je cherchais mon cure-dent que j'avais égaré. (Il va se remettre à sa place.) Tiens, tiens, tiens, des prisons si conséquentes et si bien fermées!

Elles sont bien fermées?

Ah! monsieur Pierre, vous ne pouvez pas vous en faire une idée... (montrant ses poings.) des verroux gros comme ça... faut y avoir été...

Ah ça, dis-moi donc, mon cher, où as-tu donc puisé ces connaissances locales sur les susdites?

Je l'ai ouï dire dans la société.

Où prétend qu'ils se sont réfugiés dans la forêt.

Dans la forêt des Adrets? (Roger fait un signe affirmatif.) Eh bien! voyez un peu comme on est quelquefois exposé sans s'en douter? Figures-vous que nous l'avons traversée à pied, hier, chargés de valeurs considérables qui ne nous appartenaient pas.

Qui nous avaient été confiées.

Comment! on croit que ces échappés se cachent dans la forêt?

Oui; et j'ai reçu l'ordre d'y faire une battue et de m'assurer de tous ceux qui me paraîtront suspects.

Ah! monsieur Roger, dépêchez-vous d'arrêter ces coquins-là; car je me sens capable...

ROGER.
D'aller les arrêter toi-même?

PIERRE.
Les arrêter, moi? Ah ben! vous ne me connaissez guère; je vous disais que j'étais capable de ne pas pouvoir dormir de peur, tant que je les saurais dans la forêt.

RÉMOND.
Ceci change la thèse; dites-moi donc un peu, monsieur Pierre, est-ce que par hasard nous serions poltron?

PIERRE.
Moi?

BERTRAND.
Allons, je crois que nous sommes un peu poltron.

PIERRE.
Ma foi, entre nous, je ne me crois pas trop brave.

SCÈNE VII.

LES MÈRES, DUMONT, CLÉMENTINE.

PIERRE.
Ah! v'la not' maître et mam'selle Clémentine.

ROGER.
Bonjour, Dumont!

DUMONT.
Ah! bonjour, mon ami; vous voilà en bonne disposition.

ROGER.
Comme vous voyez : et vous toujours joyeux.

RÉMOND.
Dis donc, Bertrand, as-tu remarqué les bijoux de mademoiselle?

BERTRAND.
Oui; ça m'a frappé.

DUMONT, à Roger.
Vous arrivez juste un jour de noce.

ROGER.
Comment? qui est-ce qui se marie donc ici?

DUMONT.
Charles, mon fils, qui épouse mademoiselle.

ROGER.
Je lui en fais mon compliment! où est-il donc, le futur? je ne l'ai pas encore vu!

DUMONT.
Il est allé à quatre lieues d'ici chercher le notaire. Sans doute, il ne tardera pas à venir.

PIERRE.
Not' maître! not' maître! v'la M. Charles; j'aperçois la carriole.

ROGER.
Eh bien! allons au-devant de lui.
(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

RÉMOND, BERTRAND, UN GENDARME.

RÉMOND, au gendarme.
Allons, monsieur, le coup de l'étrier.

LE GENDARME.
Volontiers. (Ils trinquent tous les trois.) Messieurs, au plaisir de vous revoir.

RÉMOND.
Comment donc, mais je hâte ce moment-là de tous mes vœux. (Le gendarme sort.) Eh ben! dis donc, Bertrand, c'est encore un préjugé... ils sont très bien, ces gendarmes.

BERTRAND.
Oui, oui, ils sont gentils.

RÉMOND.
Ils ont du monde.
(Rémond a un grand morceau de pain qu'il trempe dans un verre de vin.)

(Chantant.)
Quel plaisir d'être en voyage!
Jamais l'œil n'est en repos,
Toujours sur votre passage
S'offrent des objets nouveaux.

BERTRAND.
Ah ça, je t'admire... tu es là... tu roucoules.

RÉMOND.
Ah ça, veux-tu bien me faire le plaisir de me laisser digérer tranquillement?

BERTRAND.
Tu l'as entendu, nous sommes poursuivis.

RÉMOND.
Voici la route que nous avons à suivre: reentrons d'abord dans notre chambre, appelons Pierre, et comptons avec lui.

BERTRAND.
Mais, mon ami, il n'y a pas besoin de compter.

RÉMOND.
C'est ça, pour nous en aller d'ici sans payer n'est-ce pas?

BERTRAND.
Qu'est-ce que ça fait!

RÉMOND.
Une belle opinion que nous laisserions de nous dans cette auberge! Fais-moi l'amitié de rentrer dans ta chambre.

BERTRAND.
Mais, mon ami...

RÉMOND.
Tu n'entends rien, absolument rien à la traiture des affaires. Fais-moi l'amitié de rentrer dans ta chambre.

BERTRAND.
Je ne peux pas te faire une observation?

RÉMOND.
Veux-tu me faire l'amitié de rentrer dans ta chambre?

BERTRAND.

Mais...

(Rémond le frappe sur la figure avec son morceau de pain trempé dans le vin. — Bertrand se sauve dans la chambre.)

RÉMOND, s'en allant pendant que les autres arrivent.

Monsieur Pierre, la carte à payer!

PIERRE.

Voilà, voilà, monsieur.

RÉMOND.

N'oubliez pas l'assiette d'hier.

(Il rentre dans sa chambre.)

SCÈNE IX.

DUMONT, CLÉMENTINE, CHARLES, ROGER, PIERRE, LE NOTAIRE, DEUX CAVALIERS.

ROGER, à Charles.

Allons donc, allons donc, est-ce qu'un marié doit se faire attendre?

CHARLES.

Ce n'est pas ma faute; nous sommes partis avant le jour, mais les chemins de traverse sont si mauvais!... Au surplus, il paraît qu'il n'y a pas de temps de perdu, car monsieur Germeuil n'est pas encore descendu.

PIERRE et CLÉMENTINE.

C'est vrai.

DUMONT.

Notre ami reste tard au lit aujourd'hui! oh! dame, on n'est pas toujours jeune. La paresse nous gagne avec les années. Attendons encore quelques minutes, et s'il ne vient pas, nous irons l'éveiller.

CHARLES.

C'est cela.

ROGER.

Vous êtes un heureux mortel, mon cher Charles, votre prétendue est charmante.

(On entend une ritournelle.)

DUMONT, regardant.

Ce sont nos parents et nos amis qui viennent pour signer au contrat.

CHARLES, au notaire, en lui montrant la table.

Tenez, monsieur le notaire, placez-vous toujours ici.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

(Dumont et Charles leur font des amitiés. Pendant ce temps, Marie sort de sa chambre, descend et regarde si l'on fait attention à elle.)

MARIE, à part.

Personne n'a les yeux sur moi, éloignons-nous.

(Elle gagne doucement la porte; et comme elle va sortir, elle se trouve vis-à-vis de Roger, qui se dérange pour la laisser passer en l'examinant.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, hors MARIE.

DUMONT.

Mais un moment donc; et Germeuil? il ne descend pas, il est cependant près de huit heures.

(Il tire sa montre.)

CLÉMENTINE.

S'il était indisposé?

CHARLES.

Vous avez raison; je cours moi-même.

(Il monte à la galerie.)

DUMONT.

Il est peut-être sorti sans prévenir.

PIERRE.

Pas possible! car c'est moi qui ai ouvert la porte, et je n'ai pas bougé depuis.

CHARLES, écoutant à la porte de Germeuil.

Ah mon Dieu! il me semble entendre des gémissements.

DUMONT.

Des gémissements?... Pierre, tu as le troussseau des doubles clefs, donne vite celle de sa chambre.

PIERRE.

Dans l'instant, monsieur; (il cherche son troussseau.) tiens... c'est singulier... elle n'y est pas.

CLÉMENTINE.

Comment faire?

CHARLES.

Je vais enfoncer la porte.

CLÉMENTINE.

Je vous suis.

(Charles, Pierre et Clémentine enfoncent la porte, et entrent dans la chambre; aussitôt on entend un cri perçant.)

DUMONT.

Grand Dieu! d'où vient ce cri!

CLÉMENTINE, sortant de la chambre et descendant égarée.

Monsieur Dumont, mon père est assassiné!

TOUS.

Assassiné!

(Effroi général. — Clémentine vient tomber évanouie auprès de la table. — On lui prodigue des secours.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHARLES, PIERRE.

CHARLES.

O crime horrible! Monsieur Germeuil est percé de plusieurs coups et baigné dans son sang.

(Plusieurs des parents et amis montent rapidement; Clémentine veut courir près de son père, on la retient, elle s'évanouit; on l'emporte.)

ROGER.

Quel événement affreux! lui connaissiez-vous des ennemis?

DUMONT.

Aucun ! Il ne vivait que pour faire du bien.

CHARLES, descendant.

Nul doute qu'il n'ait été la victime des scélérats qui l'ont volé. Voilà son portefeuille ouvert près de lui.

DUMONT.

Et les douze mille francs ?

CHARLES.

Ils n'y sont plus.

ROGER.

Soupçonnez-vous quelqu'un ?

DUMONT.

Personne.

PIERRE, après un moment de réflexion.

Attendez ; moi, j'ai des soupçons...

TOUS.

Sur qui ?

PIERRE.

Sur cette femme à qui vous avez donné l'hospitalité hier.

DUMONT.

Qui, Marie ?

PIERRE.

C'est ça.

ROGER.

N'est-ce pas une femme dont les vêtements semblent annoncer la misère ?

TOUS.

Précisément.

ROGER.

Je viens de la voir sortir dans l'instant. Elle se dirigeait de ce côté.

PIERRE.

Monsieur Dumont, monsieur Roger, ordonnez qu'on coure sur ses traces, et qu'on la ramène ici sur-le-champ.

DUMONT.

Qui peut te faire présumer... ?

PIERRE.

Je m'expliquerai plus tard ; qu'on la poursuive.

ROGER, à un cavalier et aux paysans.

Ne perdez pas de temps, mes amis, courez à sa poursuite.

(Ils sortent en courant. — De temps en temps on voit Pierre et d'autres personnes monter, descendre et porter des secours. — Dumont monte à la chambre et y reste.)

SCÈNE XIII.

ROGER, PIERRE.

ROGER, à Pierre.

Maintenant explique-toi.

PIERRE.

Volontiers. Ce matin, à la pointe du jour, comme je sortais de ma chambre, cette femme faisait tous ses efforts pour ouvrir cette porte. En me voyant, elle fut déconcertée, et puis elle répondit à mes questions d'un air... qui...

enfin... ça me donna... bien sûr que son air n'était pas naturel... Comme je l'engageais à attendre, pour s'en aller, le réveil de M. Germeuil, à qui elle avait promis de parler, elle a versé quelques larmes ; et en tirant son mouchoir pour les essuyer, une bourse contenant de l'or est tombée de sa poche

TOUS.

Se peut-il ?

PIERRE.

Il y a dans tout ça quelque chose qui n'est pas clair ; car enfin, une malheureuse que l'on a relevée hier, mourant de besoin, sans le sou, et qui a aujourd'hui de l'or...

ROGER.

En effet ! et d'ailleurs, pourquoi cet empressement à fuir cette maison ? il est de mon devoir de prendre sur cette affaire tous les renseignements possibles. (Au cavalier.) Dressez procès-verbal. (A Pierre.) N'y a-t-il que cette femme qui ait passé la nuit à l'auberge ?

PIERRE.

Pardonnez-moi ; nous avons encore logé les voyageurs avec qui que vous avez déjeuné.

ROGER.

Qu'on les fasse venir.

PIERRE.

Ils sont sans doute dans leurs chambres, je vais les chercher.

(Il va frapper à leur porte. — Dumont revient en scène.)

CHARLES, à Dumont.

Eh bien ?

DUMONT.

Toujours dans le même état, il ne donne aucun signe d'existence.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, RÉMOND, BERTRAND.

RÉMOND.

Qui est-ce qui se permet de frapper à ma porte d'une manière aussi inconvenante?... Eh ! c'est ce brave monsieur Pierre.

PIERRE.

C'est M. le maréchal-des-logis qui désirerait vous parler.

BERTRAND, bas à Rémond.

Serions-nous découverts ?

RÉMOND, à Roger.

Aimable convive, de quoi s'agit-il ?

ROGER.

Un assassinat a été commis dans cette maison.

(Rémond en faisant un geste de surprise donne un coup de chapeau dans la figure de Bertrand.)

RÉMOND.

Vraiment, monsieur?... et qui donc a été la victime ?

DUMONT, dans le fond.

Le malheureux Germeuil.

Rémond et Bertrand cherchant la personne qui vient de parler.)

RÉMOND, à Dumont.

Ne venez-vous pas de passer un léger sou?

DUMONT.

Je vous ai dit le malheureux Germeuil.

BERTRAND.

Qui a assassiné?

RÉMOND.

Eh non! qui a été la victime. Mais nous le connaissions beaucoup, M. Germeuil; c'est ce monsieur qui était hier soir à la fête?

BERTRAND.

Tiens, tiens, tiens, tiens; qui avait des bas de coton, et une ceinture heureuse.

RÉMOND.

Ce que tu dis là est hors d'œuvre. Il avait l'air de jouir d'une parfaite santé. Oh! les auteurs de ce crime sont des monstres! Détruire un homme qui se portait si bien!

ROGER.

Vous passe-ports.

RÉMOND, lui montrant une lettre.

Voici le mien. — Ah! — oh! oh! Pardon. — Le voici.

(Il reprend la lettre et donne un passe-port. — Il va à Bertrand.)

Une lettre de la baronne.

BERTRAND.

Elle te fait des reproches?

ROGER, regardant le passe-port.

Vous vous nommez?

RÉMOND.

Toujours.

ROGER.

Je vous demande votre nom.

RÉMOND.

De Saint-Rémond.

ROGER.

Où allez-vous?

RÉMOND.

A Bagnères, prendre les eaux de ce pas. Ma santé est un peu délabrée.

ROGER,

Comment, vous allez à Bagnères prendre les eaux de Spa? Cela ne se peut pas; Bagnères, qui est dans les Pyrénées, et Spa à sept lieues de Liège.

RÉMOND.

Monsieur le brigadier ne perd pas la carte... Mais je vous dis que je vais de ce pas prendre les eaux de Bagnères.

ROGER.

C'est différent. Votre profession?

RÉMOND.

Ambassadeur du roi de Maroc... Vous êtes peut-être étonné de ne pas me voir en maro-quin?

ROGER.

Fort bien. (A Bertrand qui se cache derrière Rémond.) Le vôtre! est-ce que vous n'en avez pas?

RÉMOND.

Monsieur te fait l'honneur de te demander ton passe-port.

BERTRAND.

Voilà, voilà. c'est que nous les avons déjà montrés hier.

RÉMOND.

Eh bien! qu'est ce que cela signifie? est-ce que monsieur n'est pas dans l'exercice de ses fonctions! monsieur a le droit de t'interroger, tu n'as pas celui de lui répondre.

BERTRAND, tirant ses papiers.

Voilà, voilà. (Il en laisse tomber un.) Ah! c'est la reconnaissance de mon manteau, j'ai eu cent soixante-dix francs dessus.

(Il donne son passe-port.)

ROGER.

Vous vous nommez?

BERTRAND.

Bertrand.

ROGER.

Et vous allez?

BERTRAND.

Pas mal, et vous?

ROGER.

Je vous dis: Et vous allez?

BERTRAND.

Pas mal, et vous?

RÉMOND.

Monsieur me suit.

BERTRAND.

Je le suis, je suis de sa suite; de sa suite, j'en suis; je le suis.

ROGER.

Votre profession?

BERTRAND.

Orphelin!

(Chantant.)

A peine au sortir de l'enfance...

ROGER.

Mais, monsieur, je vous demande votre profession.

BERTRAND.

A peine au sortir de l'enfance...

RÉMOND.

Ah ça, veux-tu bien te taire?... (A Roger.) Je vous demande bien pardon, mais mon ami est un peu lunatique.

BERTRAND.

Oui, je suis fabricant de lunettes.

ROGER.

Il n'y a rien à dire à ces papiers, ils sont fort en règle.

RÉMOND.

Ainsi, nous pouvons continuer notre route?

ROGER.

Vous ne pouvez vous éloigner encore; jus-

qu'à ce que l'enquête soit terminée, personne ne peut sortir de cette maison.

RÉMOND.

C'est on ne peut pas plus juste.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Au nom du ciel ! que me veut-on ? (Elle regarde autour d'elle.) Pourquoi cet appareil ?

DUMONT.

Approchez, malheureuse, et tâchez de vous disculper du crime dont on vous accuse.

MARIE,

De quel crime voulez-vous parler ?

ROGER.

Monsieur Germeuil a été assassiné.

MARIE.

Et c'est moi que l'on soupçonne..

TOUS.

Oui, vous.

RÉMOND, à part.

Heureux hasard !

MARIE.

Mon Dieu ! je n'ai donc pas encore éprouvé ta colère !

ROGER.

Qu'avez-vous à répondre ?

MARIE.

Monsieur, j'ignore comment j'ai pu faire naître de si terribles soupçons ; mais je jure devant Dieu que je suis innocente.

PIERRE.

Jurez-vous aussi que ce matin vous ne possédiez pas de l'or ?

MARIE.

Je possédais ce matin, et je possède encore quatre louis qui sont renfermés dans cette bourse, que m'a donnée monsieur Germeuil.

ROGER.

Donnée, dites-vous ? et à quel titre ?

RÉMOND.

Oui ! à quel titre cet or-là ?

BERTRAND.

Oui, à quel titre ?

(Rémond lui donne un coup sur le bras.)

ROGER, à Marie.

Il vous connaissait donc depuis long-temps ?

MARIE.

Je le vis hier pour la première fois.

ROGER.

Et sans vous connaître, il vous a donné une somme aussi forte, en y ajoutant le don de sa bourse ?

MARIE.

Je vous ai dit la vérité.

ROGER.

Il suffit...

RÉMOND, à Roger.

Monsieur, je vous demande un million de

pardons, si je viens, pour ainsi dire, me jeter à la traverse, dans un interrogatoire d'un si haut et si puissant intérêt ; mais dans la position difficile et critique où nous nous trouvons tous placés, on ne saurait trop, par quelque moyen que ce puisse être... si enfin l'un de nous venait à découvrir un avis qui tendit à jeter un peu de lumière sur... enfin vous comprenez. Cette malheureuse femme...

BERTRAND.

Cette scélérate de femme...

RÉMOND.

Ah ça, te voilà encore avec tes amplifications injurieuses?... Madame est accusée et non convaincue. Cette malheureuse femme n'occupait pas une chambre à côté de celle de l'infortuné Cerfeuil?...

DUMONT.

Germeuil, monsieur.

RÉMOND.

Germeuil.

PIERRE.

Oui, monsieur, le n° 8.

RÉMOND.

Et l'infortuné ?

PIERRE.

N° 13.

RÉMOND.

8 et 13 font 21 ; c'est bien cela. Alors il est impossible qu'elle n'ait pas entendu quelque chose ; car enfin, on ne commet pas un assassinat sans faire un peu de bruit.

BERTRAND.

Jamais, jamais, jamais.

RÉMOND.

Alors les renseignements qu'elle pourrait fournir faciliteraient la découverte des assassins, et tendraient à nous sortir de la situation difficile et embarrassée où nous nous trouvons tous jetés.

BERTRAND.

Que fais-tu ?

RÉMOND.

Je les entortille, animal.

ROGER, à Marie.

En effet, on n'a pu s'introduire dans l'appartement du malheureux Germeuil, sans que vous ayez entendu quelque bruit.

MARIE.

Je vous jure que je n'ai rien entendu.

ROGER.

Est-il vrai-que, ce matin, Pierre vous a surprise essayant d'ouvrir cette porte pour vous en aller ?

PIERRE.

Ah ! ce n'était donc pas pour prendre l'air comme vous me l'aviez dit ?

DUMONT, à Marie.

Pourquoi cet empressement à fuir d'une maison où vous aviez été accueillie avec tant de bonté ?

RÉMOND.

Mais, madame, pourquoi cet empressement à fuir d'une maison où vous aviez été accueillie avec tant de bonté?

BERTRAND.

Mais, madame, pourquoi cet empressement à fuir d'une maison...?

RÉMOND, lui frappant sur le bras.

Ah ça, veux-tu bien te taire!

(Il le pousse devant les gendarmes; Bertrand s'en va tout honteux.)

MARIE.

C'est la crainte de gêner.

PIERRE.

Mauvaise raison: vous aviez promis à ce pauvre M. Germeuil de ne pas partir sans lui parler.

MARIE.

Il est vrai... Mais je l'avais oublié.

PIERRE.

Ah! oui, et tout-à-l'heure l'aviez-vous encore oublié? vous étiez partie, et juste comme on s'étonnait de ne point le voir.

(Marie reste confondue.)

ROGER.

Il suffit... qu'on s'assure de cette femme.

RÉMOND, à part.

Nous sommes sauvés.

BERTRAND.

Eh bien! sauvons-nous.

MARIE.

Grand Dieu! vous pourriez me croire capable!... (À Dumont.) Homme généreux, et vous vertueux Charles, j'embrasse vos genoux. Ne souffrez pas...

DUMONT, la repoussant.

Éloignez-vous!

MARIE.

Malheureuse!

ROGER.

Votre nom?

MARIE.

Marie Beaumont.

DUMONT, surpris.

Marie Beaumont? vous vous nommez, dites-vous, Marie Beaumont?

MARIE.

Oui, monsieur.

DUMONT.

N'avez-vous jamais eu d'enfants?

MARIE.

Hélas! j'eus un fils.

DUMONT.

Un fils!... et qu'est-il devenu?

MARIE.

Je l'ignore. Un sort cruel me força de l'abandonner dans une auberge!

CHARLES, à part.

Quel soupçon!

DUMONT.

Marie, vous avez déjà habité Grenoble?

MARIE, hésitant.

Monsieur...

DUMONT.

Ah! répondez.

CHARLES.

Répondez, je vous en conjure.

MARIE.

Eh bien! il est vrai qu'autrefois...

DUMONT.

Vous étiez détenue dans les prisons de cette ville.

MARIE.

Monsieur, vous sauriez...?

DUMONT.

A cette époque aussi, comme en ce moment, vous étiez accusée...

MARIE, en pleurs.

Alors, comme aujourd'hui, j'étais innocente.

CHARLES, à part.

Plus de doute, c'est elle.

MARIE.

Mais pourquoi ces questions? Cet enfant dont vous me parlez, sauriez-vous?... oh! je vous le demande comme une grâce, dites-moi si mon fils respire encore.

DUMONT.

Oui, pour son malheur.

CHARLES, avec entraînement.

Ma mère!

(Marie jette un cri et se précipite dans les bras de son fils.)

TOUS.

Sa mère!

RÉMOND, à Bertrand.

Dis donc! c'est mon fils!

(Pendant cette scène, Rémond tient la main de Charles, qui a un foulard; — lorsqu'il se jette dans les bras de sa mère, le foulard reste dans les mains de Rémond, qui le met dans sa poche et fait crier sa tabatière.)

BERTRAND, à Rémond.

En v'là une sévère!... tu vas donc retrouver toute ta famille ici?

DUMONT, à Charles.

Qu'as-tu fait, Charles?

TOUS.

Sa mère!

CHARLES.

Oui... monsieur Dumont n'est pas mon père je ne fus jamais qu'un malheureux objet de pitié.

MARIE; accablant Charles de caresses.

Mon fils! mon cher fils!

CHARLES.

Grand Dieu! était-ce ainsi que vous deviez me la rendre?

MARIE.

Rassure-toi, le ciel prendra soin de me justifier.

ROGER.

Madame, il faut me suivre.

CHARLES.

Ah! monsieur Roger, c'est ma mère; avant de la livrer à la justice, laissez-moi tout employer pour connaître la vérité.

ROGER.

Je ne sais si je dois...

MARIE.

Ne craignez pas que je cherche à fuir des lieux où j'ai retrouvé mon fils.

RÉMOND, à Bertrand.

Contrainte horrible! voilà mon fils, et je ne puis voler dans ses bras.

BERTRAND.

Avec ça qu' t' en aurais bien envie?

RÉMOND, à Charles, en lui donnant son foulard.

Jeune homme, votre foulard que vous laissez choir. (A Bertrand.) As-tu des ciseaux?

BERTRAND.

Pourquoi faire?

RÉMOND.

Pour lui couper une mèche de cheveux.

BERTRAND.

Arrache-la.

(Pendant ce temps, un brigadier apporte à Roger un papier qui semble concerner les deux voleurs.)

RÉMOND, allant à Dumont, le prend par la main, l'amène sur le devant de la scène, le salue, et dit à Bertrand.

Salue monsieur! — (A Dumont.) Monsieur! c'est superbe ce que vous avez fait là!... vous vous êtes acquis à jamais mon estime.

BERTRAND.

Et la mienne aussi! (A Rémond.) Dis donc, comme il nous regarde!

ROGER.

Assurez-vous de ces deux hommes!

RÉMOND.

Il y a une compagnie d'assurance, ici?

ROGER, les désignant.

Assurez-vous de ces deux hommes!

RÉMOND.

On assure quelqu'un?

ROGER.

C'est de vous qu'il est question.

RÉMOND.

De nous!... de quel droit?...

BERTRAND.

De quel droit?

RÉMOND.

De quel droit attente-t-on à la liberté d'un citoyen paisible?...

BERTRAND.

De deux citoyens paisibles...

RÉMOND.

Tranquilles!...

BERTRAND.

Tranquilles!...

RÉMOND.

Et qui ne font de mal à personne.

BERTRAND.

Et qui ne font de mal à per...

(Rémond lui donne un coup sur le bras pour le faire taire.)

ROGER.

Écoutez? (Il lit.) « Le maréchal-des-logis Roger a ordre d'arrêter par-tout où il les

trouvera, les deux hommes échappés des prisons de Lyon... »

RÉMOND.

Monsieur, je vous demande un million de pardons; mais faites-moi le plaisir de me dire quel rapport il peut exister entre les deux échappés des prisons de Lyon, et moi et monsieur?

ROGER.

Je vais vous le dire.

RÉMOND.

Mais, monsieur, voilà très long-temps que vous nous retenez ici. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que j'étais ambassadeur du roi de Maroc; nos affaires ne nous permettent pas de rester plus long-temps.

BERTRAND.

Bah! bah! tout ça c'est des bêtises. Je ne demande plus qu'une chose; c'est que tout le monde s'embrasse et qu' ça finisse.

(Ils vont pour embrasser les gendarmes, ceux-ci les repoussent.)

ROGER, continuant de lire.

« Qui voyageant, l'un, sous le nom de Bertrand... »

RÉMOND.

C'est monsieur.

ROGER.

« L'autre sous celui de Rémond. »

RÉMOND.

C'est moi.

ROGER.

« Mais le premier n'est autre que Jacques Strop; et le second, Robert Macaire.

RÉMOND, à Bertrand.

Nous sommes pincés.

MARIE.

Macaire?... l'ai-je bien entendu!

ROGER.

(Il s'approche de Rémond et lui ôte son bandeau.)

« Ce dernier cache sa figure sous un bandeau noir... »

MARIE.

Dieu! c'est lui!

(Elle s'évanouit. — On l'emporte. — Rémond se bat avec les gendarmes, prend un chapeau à cornes, le met sur sa tête, et tire le sabre du fourreau d'un gendarme.)

RÉMOND.

A la garde!... à la garde!... Mais, messieurs, vous nous mettez en loques... vous déchirez les vêtements... vous me chiffonnez mes affaires.

BERTRAND, entre deux gendarmes.

On n'a jamais vu des choses pareilles; ça me ferait sortir de mon caractère...

RÉMOND.

Je demande la permission de dire deux mots à mon ami.

(Ils s'en vont tous deux dans un coin du théâtre.)

• Voir la variante à la fin du second acte.

ROGER.

Y sommes-nous ?

RÉMOND.

Un instant, monsieur. (A Bertrand.) Mon ami, il ne faut pas nous dissimuler une chose; c'est que nous avons fait des bêtises.

ROGER.

Eh bien ! y sommes-nous ?

BERTRAND.

Fais pas attention, faut mépriser ces choses-là.

RÉMOND, ouvrant sa tabatière, met du tabac dans la main de Bertrand et en prend aussi.

(A Bertrand.) Plus tard... Sois tranquille, le diu des bons enfants... (A Roger.) Monsieur, la feinte est désormais inutile, c'est bien moi qui suis Robert Macaire. (Ils jettent leur tabac dans les yeux des gendarmes, et ils se sauvent. — On court après eux.)

RÉMOND, dans une loge.

Q'est-ce que c'est que cette pièce-là ? c'est détestable. Nous sommes volés comme dans un bois. Ça ne vaut rien, c'est mauvais, c'est ignoble... je ne sais pas comment on peut faire jouer des pièces comme ça. (Un gendarme entre dans la loge de Rémond, et lui frappe sur l'épaule.) Q'est-ce que vous voulez ? vous n'avez pas le droit d'entrer ici.

BERTRAND, dans l'orchestre.

A la porte le gendarme !... à la porte le gendarme !

(Combat du gendarme et de Rémond. — Rémond le tue et le jette sur le théâtre. — Un gendarme entre à l'orchestre, Bertrand passe dans l'orchestre des musiciens et prend un violon.)

LE MUSICIEN.

Mon violon ! mon violon !

(Bertrand sort par le trou du souffleur et lutte avec le mannequin. — Rémond est ramené par les gendarmes ; on saisit les deux voleurs.)

BERTRAND.

Décidément, nous la gobons.

COUPLET FINAL.

Nous sommes pincés ; et, quoiqu'on fasse,
Faudra subir un jugement.

RÉMOND.

Mais il est un recours en grace
Qu'ici j'implore en ce moment.

(A Bertrand. Parlé.) Viens donc ici, toi !

BERTRAND.

Quoi faire ?

RÉMOND.

Engourdir ton public.

BERTRAND.

Attends que je mette mes gants.

RÉMOND, chantant.

Ah ! daignez calmer nos alarmes.

BERTRAND.

Pour nous montrez-vous indulgents.

RÉMOND, parle.

Au fait, qu'a-t-on à nous reprocher ? quelques escroqueries gracieuses, une trentaine de vols de bonne compagnie, cinq ou six assassinnats... à peine.

BERTRAND.

Et le gendarme de tout-à-l'heure ?

RÉMOND.

Tais-toi donc, imbécile.

BERTRAND.

Je dis, le gendarme de tout-à-l'heure.

RÉMOND.

Q'est-ce que ça prouve ?... eh ! mon Dieu !...

(Chantant.)

Tuer les mouchards et les gendarmes, } bis.
Ça n'empêche pas les sentiments.

VARIANTE.

Pour la pièce en trois actes, la Variante commence de la lecture de la lettre. — Voyez page 56.

ROGER.

Écoutez.

(Il lit la lettre.)

MARIE, à part.

L'ai-je bien entendu ?

ROGER, continuant.

« Ce dernier cache une partie de sa figure
sous un bandeau. »

(Roger s'approche de lui et le lui arrache.)

MARIE, le reconnaissant.

Dieu ! c'est lui ! (Elle tombe évanée. — Tableau.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour de l'auberge : à gauche un pavillon ; à droite une grange avec un grenier au-dessus. Sur le toit, une fenêtre avec une poulie pour monter les fourrages ; au rez-de-chaussée, une petite fenêtre grillée donnant dans la grange. Dans le fond, un mur. Au milieu, une petite porte donnant dans la forêt.

SCÈNE I.

ROGER, PIERRE, GARDÉS.

(Au lever de la toile, Roger est près du pavillon avec les deux gardes. Il ferme la porte à double tour.)

PIERRE.

Dieu merci, v'là not' auberge changée en prison.

ROGER.

Les fureurs sont calmées ?

PIERRE.

J' vous en réponds.

ROGER, à l'un des cavaliers.

Maintenant à cheval, et ventre à terre jusqu'à la brigade. Vous ramènerez avec vous quatre cavaliers pour notre escorte. (Le cavalier sort.)

PIERRE.

Oh ! il est bien là dans le pavillon, ce Robert Macaire, qui faisait le borgne tantôt, et qui avait d'aussi bons yeux que moi. Et son camarade, c't autre qui est si laid, y n'est pas mal à l'ombre au fond de cette grange, dans la petite chambre grillée qui ressemble plus à un cachot qu'à toute autre chose.

ROGER, au garde.

M. Germeuil est enfin revenu du long évanouissement que la perte de son sang avait causé... Mais, frappé presque dans son sommeil, il n'a rien pu voir, reconnaître personne. Marie, cependant, reste libre dans la maison, à la prière de son malheureux fils... seulement qu'elle ne paraisse point au-dehors.

(Il regarde encore le pavillon et la grange.)

PIERRE.

Oh ! n'y a pas d' tentatives à craindre, allez.

ROGER, à un cavalier.

Vous, retournez à la porte principale, et que personne ne puisse entrer ou sortir.

(Le deuxième cavalier sort.)

PIERRE.

Eh bien ! en v'là-t-il des événements depuis hier ! Un assassinat, qui, un peu plus, changeait la noce en enterrement ; deux honnêtes gens qui sont des coquins ; qui diable, aussi, se serait douté que c'te mam'selle Marie... avec tout cela, si elle était innocente, ça s'rait tout de même ben mal à moi.

ROGER.

Tout ceci s'éclaircira ; maintenant je vais achever mon procès-verbal. (Il sort.)

SCÈNE II.

PIERRE, seul.

Voyez un peu, comme on est trompé, moi qui avais tant de confiance en ces... C'est fort heureux qu'ils ne nous aient rien volé. En quelle sorte même c'est très bien de leur part ; car s'ils avaient voulu... enfin hier n'ont-ils pas eu pendant quelques minutes entre les mains le trousseau de toutes les doubles clefs de la maison ? Bien certainement il leur eût été facile d'en escamoter... et pendant que nous dormions... Eh mais... quelle idée... La clef de la chambre de M. Germeuil a disparu !... si c'était... ! des gens comme ça, c'est capable de tout... et moi qui ai accusé... ! Ah mon Dieu !... mais avant de parler faut s'en assurer.

SCÈNE III.

PIERRE, CHARLES, DUMONT.

PIERRE.

V'là ce pauvre M. Charles avec son père,

qui n'est plus son père... a-t-il l'air triste ! Eh ben ! monsieur Dumont, et ce pauvre M. Germeuil ?

DUMONT.

Le médecin a une lueur d'espoir... on pense que la vue de sa fille lui fera du bien. Il a demandé à la voir ; elle est maintenant près de lui.

PIERRE.

Pauvre cher homme ! pourvu qu'il en revienne.

DUMONT.

Si quelqu'un nous demandait ; nous restons pour respirer un moment.

PIERRE, à Dumont.

Oui, monsieur. (A part.) Je vais en même temps éclaircir mes doutes.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DUMONT, CHARLES.

DUMONT.

Charles, je t'en conjure, ne te livre point ce sombre désespoir.

CHARLES.

Ah ! monsieur, qu'exigez-vous de moi ?

DUMONT.

Monsieur !... quel est ce titre ? ne suis-je donc pas ton père ?

CHARLES.

Ai-je encore le droit de vous appeler ainsi ?

DUMONT.

Tu l'auras toujours.

CHARLES.

Ciel impitoyable, qui ne m'a rendu ma mère que pour me ravir au même instant tout ce qui pouvait m'attacher à la vie !

DUMONT.

Mon enfant, allons, du courage, toute espérance n'est pas perdue.

CHARLES.

Mon cœur se refuse à l'horrible pensée de croire ma mère coupable. Mais comment prouvera-t-elle son innocence ? Allez, mon père, mon destin est marqué. Né au sein du malheur, j'y dois trainer le reste de mes jours ; repoussez loin de vous un infortuné. Abandonnez le malheureux Charles.

DUMONT.

Que je t'abandonne ! tu peux m'en croire capable !... Non ; quel que soit le sort qui t'est réservé, je le partagerai, Charles. Voilà Clémentine, garde-toi d'ajouter à sa douleur par l'excès de la tienne.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE.

Charles, monsieur Dumont, nous abandonnez-vous donc ?

DUMONT.

Par respect pour votre douleur, et dans la

crainte que notre vue ne l'augmentât, nous évitions vos regards.

CLÉMENTINE.

Comme moi, vous gémissiez du cruel événement qui m'a plongée tout-à-coup dans la désolation; votre chagrin, loin d'aggraver ma peine, l'aurait adoucie... Mais enfin l'espoir renaît dans mon âme. Le médecin répond des jours de mon père. Il est bien faible encore, mais il peut parler... Dès qu'il a repris ses sens, il a voulu me voir, entendre de ma bouche toutes les circonstances... Ah! quelle fut sa douleur lorsque je lui appris que cette malheureuse femme que l'on accuse, est votre mère!

CHARLES.

Grand Dieu! il sait tout, et je ne lui fais point horreur!

CLÉMENTINE.

Écoutez-moi. Ce n'est point pour ajouter à votre désespoir qu'il m'envoie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, à part.

Ciel! Clémentine, et mon fils...

CLÉMENTINE, à Charles.

Il n'est malheureusement que trop probable que celle à qui vous devez l'existence...

MARIE, à part.

Affreuse persuasion!

CLÉMENTINE.

Cependant, c'est votre mère, Charles; il est de votre devoir de la dérober au châtiement... Vous le devez, pour votre propre honneur, pour celui de l'homme généreux qui vous a tenu lieu de père, pour nous tous enfin...

MARIE, à part.

Qu'entends-je?

CLÉMENTINE.

Facilitez-lui les moyens de fuir de ces lieux. Par vos prières et les miennes, nous avons obtenu qu'elle ne fût point enfermée, profitez sans hésiter de cette grâce pour la sauver. Guidez-vous - même ses pas vers la frontière, à l'aide de la somme qui seule sans doute a pu l'engager...

CHARLES.

Clémentine!...

CLÉMENTINE.

Elle peut, avec le travail, se procurer une existence sur une terre étrangère; qu'elle fuie, qu'elle dérobe sa tête au glaive des lois; qu'elle s'efforce, pendant le temps qui lui reste à vivre, de mériter par son repentir la miséricorde divine. Telles sont les intentions de mon père.

MARIE, à part.

Grand Dieu!

CHARLES.

Cette action généreuse me fait cruellement sentir toute l'étendue de la perte que je fais. Mais non. Cet argent ne sera pas perdu pour vous, et mon travail...

CLÉMENTINE.

Cette somme devait assurer notre bien-être, notre félicité... Qu'elle vous sauve du moins l'honneur. Dès qu'il fera nuit, que la malheureuse parte de ces lieux.

MARIE, se montrant.

Vous l'espérez en vain. Je ne partirai pas.

TOUS.

Dieu! c'est elle.

MARIE.

Charles, je suis innocente, et l'aspect même du châtiement réservé aux coupables ne saurait m'épouvanter: j'en atteste ce Dieu, pour qui seul il n'est rien de caché, ma conscience est pure. Généreuse fille, daignez en croire mes larmes, je suis innocente!...

CLÉMENTINE, avec un sentiment d'horreur.

Laissez-moi.

MARIE.

Autant qu'infortunée!

CLÉMENTINE.

Je ne puis supporter sa vue. Charles!... Adieu. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

DUMONT, CHARLES, MARIE.

DUMONT.

Marie, innocente ou coupable, dites enfin...

MARIE.

Je n'ai qu'un mot à dire, et je ne cesserai de le répéter jusqu'à ma dernière heure; je suis innocente. J'étais loin de m'attendre que les bienfaits d'un homme compatissant prêteraient contre moi d'aussi cruelles armes.

DUMONT.

On sait maintenant que la bourse vous a été en effet remise par Germeuil lui-même... Mais votre départ précipité de ces lieux, après la promesse de revoir notre malheureux ami, comment le justifierez-vous?

MARIE.

M. Germeuil, touché de ma misère, s'était offert de l'adoucir si je voulais lui faire, avant tout, un récit sincère de mes malheurs. Pousée par ses instances, j'avais promis... Mais je n'ai pas eu la force de m'exposer à perdre son estime en lui avouant que, flétrie, aux yeux de la société...

DUMONT.

Ah! cette malheureuse circonstance n'est pas la moins aggravante!...

MARIE.

Je fus encore à cette époque victime d'une erreur, et condamnée injustement.

CHARLES.

Quoi! ma mère...

MARIE.

Oui, mon fils, injustement... Pardonne; pour me disculper à tes yeux, je vais ajouter à tes chagrins, mais je te dois la vérité; et je te la dois tout entière. Fille unique et dans l'aisance, mes premières années furent heureuses. Hélas! qu'il dura peu ce bonheur!... Mes parents,

MARIE.

Eh! monsieur, je vous en supplie, cédant à ma prière, il y va de l'honneur et de la vie peut-être de celui à qui vous avez daigné accorder le nom de fils.

DUMONT.

Mais je ne puis sans nous compromettre vous laisser seule avec ce misérable.

PIERRE.

Il n'y a rien à craindre; M. Roger a placé autour de la maison ses dragons, et s'il voulait s'échapper, son affaire serait bientôt faite.

DUMONT.

Si M. Roger... mais il a la clef, comment faire?

PIERRE.

Ah diable!... attendez... j'ai encore le trousseau des clefs sur moi. (Il cherche.) Tenez, la voici.

MARIE.

Donnez.

CHARLES.

Quoi! vous allez vous exposer seule avec un pareil homme?

MARIE.

Eh! qu'ai-je à craindre encore!...

DUMONT.

N'importe, nous restons ici près, et s'il fait la moindre violence... un seul cri... c'en est fait de lui...

PIERRE.

Le plus essentiel est d'empêcher M. Roger et ses dragons d'approcher d'ici. Quant à moi, qui ne suis pas du tout curieux de me trouver face à face avec ce vilain homme, je vais me mettre aux aguets, (à part.) mais du côté de la porte qui conduit à la maison, parcequ'on ne sait pas...

SCÈNE IX.

MARIE, seule.

Ah! mon fils! l'idée de te rendre ta mère digne de tes embrassements peut seule me donner le courage de supporter la vue de celui qui a causé tous mes malheurs, en l'engageant à profiter des généreuses intentions de Clémentine. Je lui arracherai les preuves de mon innocence. (Elle hésite et se décide à ouvrir la porte.)

SCÈNE X.

MARIE, RÉMOND.

RÉMOND.

Que me veut-on?

MARIE.

Vous pouvez sortir.

RÉMOND, apercevant Marie.

Que vois-je!... ma femme!...

MARIE attend que Pierre soit hors de la vue du spectateur.

Je conçois votre étonnement, vous ne souffrez qu'avec peine la vue de celle dont vous avez causé le malheur.

RÉMOND.

Est-ce pour m'adresser des reproches que j vous vois encore?

MARIE.

Vous n'entendez pas tous ceux que vous méritiez.

RÉMOND.

C'est bien à vous à me parler de la sorte!

MARIE.

Grand Dieu! n'était-ce donc pas assez qu'une fois j'eusse porté la peine due à vos méchantes actions, vous vouliez encore rejeter sur moi la plus noire des forfaits? Le ciel n'a pas permis un tel excès d'horreur!

RÉMOND.

Qu'est-ce à dire?

MARIE.

Les véritables assassins sont connus.

RÉMOND.

Connus!

MARIE.

Oui! et votre trouble en ce moment me prouve qu'on ne s'est point trompé.

RÉMOND, froidement.

Qui soupçonne-t-on?

MARIE.

Robert Macaire.

RÉMOND, à part.

Qu'entends-je!... (Haut.) Allez, le piège est trop grossier; on veut, je le vois, profiter de ma situation et troubler ma conscience...

MARIE.

Votre conscience!... ne vous reproche-t-elle jamais vos torts envers votre victime, la triste Marie?... Ah! si vous avez souhaité de les réparer, saisissez l'occasion qui se présente; une fois en votre vie, montrez-vous généreux, au moins pour votre fils, pour ce fils, digne d'un meilleur sort, et que votre infamie déshonore...

RÉMOND.

Marie!...

MARIE.

Rendez-lui l'honneur, la tranquillité; donnez-lui la certitude que sa mère ne fut jamais indigne de sa tendresse.

RÉMOND.

Quoi! j'avouerais...

MARIE.

Ne craignez rien. Nous déroberons votre tête à l'échafaud; oui, à l'échafaud: car vous n'irez en vain votre crime. Quand votre trouble ne vous trahirait pas, la clef de la chambre de M. Germeuil trouvée dans la vôtre...

RÉMOND, à part.

Fâcheux incident! (Haut.) Cette clef! eh bien?

MARIE.

N'est pas une preuve suffisante, je le sais; mais elle peut vous mener à de nouvelles découvertes qui vous perdront infailliblement. Évitez votre perte. Personne que moi ne sait ici que vous êtes le père de Charles: vos aveux ne peuvent donc le compromettre. Tout-à-l'heure on m'offrait les moyens de fuir; innocent, j'ai dû refuser; mais je puis obtenir la

tre lui et moi... Voyons un peu : (il approche.)
dites donc!... êtes-vous là?

RÉMOND, en dedans.

Qui est-ce qui m'appelle?

PIERRE, surpris.

O mon Dieu! c'est moi, monsieur; ne vous dérangez pas, c'est M. Charles qui m'a dit de vous apporter...

RÉMOND.

C'est bon, c'est bon, donne.

PIERRE, posant le panier à terre.

Tenez, voilà d'abord... de quoi vous tenir chaud... si vous avez froid...

(Il passe le manteau à travers la grille.)

BERTRAND s'approche du panier et cherche dedans, il sperçoit les armes, et un couteau.

Des armes!... main-basse là dessus.

PIERRE se retourne et prend le panier. Bertrand l'évite.

Maintenant que vous avez de quoi vous couvrir, v'là de quoi vous restaurer.

(Il lui passe le panier.)

RÉMOND.

Bien... maintenant... va-t'en.

PIERRE, à part.

Merci; (haut.) je ne demande pas mieux... Ah ça, pourquoi donc M^r Charles n'a-t-il envoyé des provisions qu'à celui-là?... il aura oublié l'autre... ah! ben! ma foi, tant pis pour lui... S'il a faim... il peut ben attendre à demain; car je n'ai pas envie de revenir. (Il sort.)

BERTRAND, seul.

Ah! M. Rémond, vous me croyez votre dupe!... Le traître!... il possède comme moi la moitié des douze mille francs. Allons, Bertrand, un coup digne de toi... C'est par cette porte qu'il doit sortir... un cheval l'attend... il est à moi... (Il gagne le fond, monte sur le mur, et neuf heures sonnent.) Neuf heures... Nous y voilà.

(Il disparaît.)

RÉMOND ouvre la porte du bâtiment.

Il m'a tenu parole, voilà bien les clefs... mais je n'ai pas trouvé les armes qu'il m'avait promises. (Il regarde par-tout.) Tout paraît tranquille... Partons! (Il va au fond, ouvre la porte.) Je suis sauvé!...

BERTRAND, de l'autre côté du mur.

Pas encore.

RÉMOND.

Qui es-tu?

BERTRAND.

Bertrand! (On entend un bruit de gens qui semblent se battre.) Tiens, lâche...

(Un coup de pistolet.)

RÉMOND.

Je suis blessé...

(Il rentre et vient tomber sur le banc du pavillon.)

PIERRE, en dehors.

Arrête, coquin! (On entend un coup de pistolet.)
Au secours! au secours!

SCÈNE XVI.

TOUT LE MONDE, des flambeaux.

PIERRE paraît le premier.

Arrivez, arrivez, c'est de ce côté que vient le bruit.

DUMONT.

Qu'y a-t-il?

PIERRE.

Ce scélérat vient d'assassiner un homme!

BERTRAND.

Je suis vengé!... (On relève Rémond.)

CHARLES le reconnaît en arrivant.

Que vois-je?

MARIE, à part.

Robert!...

PIERRE.

Nos prisonniers!...

MARIE.

Des secours!...

RÉMOND.

Inutiles... Marie, le ciel vous a vengé... (A Roger.) Elle est innocente... celui qui m'a frappé est l'assassin de Germeuil... son complice c'est moi...

TOUS.

Ah!

CHARLES, désespéré.

Il est donc vrai...

(Rémond mettant le doigt sur la bouche semble lui signifier de retenir sa douleur.)

CLÉMENTINE, avec explosion.

Charles! votre mère est innocente!

RÉMOND, tirant un papier de son sein.

Lisez, l'aveu de mes crimes, reprenez l'autre moitié de la somme dérobée... l'autre moitié...

BERTRAND, donnant l'autre moitié.

Ah mon Dieu! voilà le reste... je t'ai payé comptant, ça me suffit.

ROGER.

Entraînez ce misérable... (On l'emmène.)

RÉMOND.

Marie!... Charles!... pardonnez-moi... je meurs...

CHARLES veut s'élancer sur Rémond; entraîné malgré lui, il va se découvrir.

C'est mon...

MARIE, vivement.

Silence!... Il n'est déjà plus.

FIN DE L'AUBERGE DES ADRETS.

